

ANNEE VIII

Novembre 1975.

INVARIANCE

DIALOGUE

AVEC

BORDIGA

Revue trimestrielle.

NUMERO SPECIAL

Le n° 5f.

ISBN 2-90 500 142

Depuis quelque temps la presse du PCI (parti communiste international) se déchaîne contre Invariance et, contre ma " personne". Je ne me lamente pas, je constate. Dans "il programma comunista " je relève : " Arrivano i professori in marxismo " dernier cri " (26.06.75); " Amadeo Bordiga militante rivoluzionario non pensatore solitario " (25.08.75). Dans le premier il est question de la traduction italienne de " Moscou au temps de Lénine " de Rosmer parue à la Jaca Book et faite par Valentino Campi qui a mis des notes dont certaines s'inspirent de mon article " Le KAPD et le mouvement prolétarien" (Invariance n°1.II. 1971) ce qui est cause de quelques attaques contre moi. Le second fait un panorama des publications d'œuvres de Bordiga parues chez différents éditeurs. J'y suis superficiellement insulté; l'auteur renvoie à une étude ultérieure et à un article publié dans " Programme Communiste " n°67, juillet-septembre 1975: " Mise au point à propos de certains " dépasseurs " de marxisme " dont nous nous occuperons un peu plus.

Tout cela précède l'intervention grotesque et stupide de B. Maffi auprès des Editions 10/18 en vue d'empêcher la publication du livre de Bordiga " Russie et révolution dans la théorie marxiste " (Cf. Documents en appendice).

Il peut paraître aberrant de répondre à ces articles après avoir rejeté (cf. Invariance n°5.II : " Ce monde qu'il faut quitter") la critique et la polémique, d'autant plus que l'anonyme veut lui-même, au départ, les éviter parce que cela l'importune de devoir me prendre en considération; il entreprend de faire une mise au point qui dégénère vite en dissertation diffamatoire. Je ne veux pas polémiquer, ni critiquer, seulement me laver. On ne critique ni ne polémique avec la boue dont certains veulent nous couvrir. Evidemment il y a les lanceurs de boue! Impossible de leur rendre la pareille, ni critiquer leur acte. Mais ce qui peut être important c'est de clarifier comment il se fait que des gens agissent ainsi, s'adonnent à la pratique racketiste. Pour cela il faut envisager ce qu'écrit l'anonyme; ce qui permettra de préciser des points insuffisamment explicités dans les articles parus dans Invariance ou qui n'y ont pas encore été abordés. Il s'agira donc d'une purification et d'une clarification. D'où, je ne tiendrai pas compte d'idioties agressives comme celle qui se trouve à la fin de l'article où l'anonyme parle de l'"individualisme de la classe universelle " (p.88). Il n'est pas possible non plus d'accorder trop d'importance à une erreur d'ordre zoologique, si ce n'est de noter qu'elle révèle d'autres erreurs sous-jacentes. En effet, ce qui définit l'oiseau ce n'est pas l'aile (cf.p.87) mais la plume car il existe des oiseaux sans aile (Kiwi), des mammifères ailés (chiroptères couramment appelés chauve-souris) et il a existé des reptiles volants.

Nous l'avons dit plusieurs fois : il faut que les rackets soient détruits, car ils inhibent le mouvement de compréhension et d'effectuation de la nouvelle dynamique que l'humanité doit adopter. Il n'est pas question de vouloir lutter contre eux car ce serait encore opérer délibérément à l'intérieur de ce monde et accepter leur terrain de lutte. Mais si on a l'occasion de contribuer à la destruction de l'un d'eux, on ne peut pas la laisser passer; car ce mouvement qui nous fait sortir de ce monde ne reste pas non plus sans aucune attache avec lui; on peut d'autant mieux sortir qu'on a éliminé des obstacles entravant ce mouvement.

Beurrault - Rudy Antich
Bécard?
rien à voir

D'autre part, le PCI a un rôle charnière au sein de divers rackets: il permet et permet l'existence de " Révolution Internationale " et de tout le courant international qui s'y rattache; il est à la base de groupes comme "Le mouvement communiste " (aujourd'hui disparu), "Négation " (dans une moindre mesure), etc.. qui, certes, ne peuvent être mis sur le même plan (on ne peut pas faire l'amalgame; d'un point de vue général-méthodologique, même si les différences sont minimes il s'agit toujours de les percevoir). A côté, il y a des groupes critiques des précédents comme "Une tendance communiste " devenu en partie "Maturation communiste " qui font une critique du programmatisme (ce qu'on retrouve chez des groupes informels). Critiqueurs et critiques passent sous silence le point essentiel qui se trouve à la base: c'est Bordiga qui a donné au concept de programme une ampleur considérable, le remplissant de déterminations nouvelles. Ils ne peuvent pas faire une critique sans passer par son œuvre. Nous envisagerons ces divers groupes dans un prochain travail sur le gauchisme de 1960 à nos jours

S'il y a des bonds, à certains moments, comme en 1963 (dans un moindre mesure en 1972-73), il se produit aussi de profonds reculs qui ne remettent pas obligatoirement en cause les acquis mais les masque. En réalité ce qui apparaît souvent comme un recul n'est qu'une pause. Il y a eu acquisition ou entrevue de quelque chose de nouveau; le mouvement doit l'intégrer et c'est à cause de cela qu'il stagne. C'est ainsi qu'en période de révolution, s'effectue une rupture grâce à la quelle les hommes et les femmes parviennent à une certaine compréhension qui leur permet justement d'aller au-delà; mais ils ne peuvent pas maintenir cette tension. D'un seul coup, tout ne peut être remplacé. Alors se produit une stase, toujours mise à profit par les classes qui viennent d'être dépossédées, afin de reprendre l'avantage.

Les divers rackets essaient de profiter de la stase actuelle pour réimposer leurs divagations passéistes et enrayer le procès de production des révolutionnaires. Il convient donc de s'opposer à eux lorsqu'ils deviennent trop menaçants. On ne peut pas, en outre, rejeter a priori l'hypothèse que, parfois, sous un tas de banalités une pensée un jour puisse s'extérioriser.

Dans cette perspective je dois ajouter paraphrasant un proverbe chinois : il faut même prendre au sérieux quelque chose de futile de peur de prendre pour futile quelque chose de sérieux. Ce qui n'empêche pas de considérer l'article dont nous nous occupons plus particulièrement comme empli de diffamations, contradictions, incompréhensions, mauvaise foi, ignorance, escamotage de questions importantes, le tout lié à une volonté délibérée de banalisation manifestant la réaction rackettiste classique.

On perçoit chez l'anonyme auteur (individuel ou collectif) l'égarement total devant des développements qu'il ne peut absolument pas dominer; ne reste que l'insulte qui est souvent l'apanage des réponses de bien des marxistes sans qu'ils en aient le monopole. Pourtant il se sent attiré par ce mouvement théorique; il commence même par une certaine eructance mais, au moment d'avoir un orgasme, il se produit un profond dérangement - peut-être un affolement biologique - et l'anonyme défèque; de là son invocation de la merde, non la sienne (il se censure!) mais, en un transfert inconscient mais non innocent, celle de M. Camatte. Tout l'article est bâti en vue de ce final qui préexistait à toute l'élaboration théorique. C'est un article scatologique.

Nous avons parlé de diffamation, celui qui la subit en premier lieu c'est Bordiga. L'anonyme affirme que la passion du communisme ne le caractérise absolument pas (p.83). Sur ce point il n'est pas d'accord avec d'autres éléments du PCI (cf. l'article " Au travail camarades" que nous citons plus loin). Ce qui est intéressant dans sa réfutation c'est la volonté d'action qui s'y exprime en banalisant Marx. J'ai mis au début de ma préface " Bordiga et la passion du communisme " une citation de ce dernier " La passion c'est la force essentielle de l'homme qui tend énergiquement à atteindre son objet. " Ce qui implique une lutte, une tension profonde. Qu'oppose à cela l'anonyme? Il paraphrase mon texte et dit : " la passion du communisme " se manifeste comme pas sion de la lutte révolutionnaire pour le communisme, et comme passion de l'instrument indispensable de cette lutte, le parti communiste " (p.83). Il y a là un glissement fort dangereux, une dégradation de l'être en l'avoir. Ce qui devient important ce n'est plus le communisme mais la lutte (une passion de la passion ! On ne doit pas s'étonner que le PCI fasse si facilement l'apologie de la violence) ou l'instrument. Sous une autre forme on a la réexposition de la sentence de Bernstein) : " Le but n'est rien le mouvement est tout " ; tandis qu'en fonction de la phrase de Marx, on pouvait pleinement comprendre comment les deux étaient intimement liés chez Bordiga. De plus, c'est nier tout ce qu'il a pu écrire sur le communisme, en particulier son affirmation que Marx et Engels passèrent leur vie à décrire le communisme, que c'est à partir de la vision de celui-ci que Marx a pu faire l'étude du capital. Et, ce qui est le plus important, pour Bordiga le parti était et devait être préfiguration de la société communiste. Ce qui était déterminant c'était bien le communisme.

Venons-en maintenant aux diffamations, déformations, etc., qui nous concernent. D'entrée l'anonyme veut jeter le discrédit sur ce que j'ai fait. A propos de " Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui " publiée aux Editions de l'Oubli, il écrit que " c'est une version incomplète et tronquée " (p.80). Dire que c'est une version implique qu'il y a une grande différence entre le texte original et ce que j'ai publié et que, donc, j'ai berné les lecteurs. Or voici ce que j'ai indiqué dans la Préface : " La traduction n'est pas absolument complète. Nous avons laissé de côté certains passages qui sont manifestement des répétitions, soit par rapport au texte lui-même, soit par rapport à la première partie que nous publierons très prochainement." (p.9)

C'est clairement annoncé dans la préface et clairement mis en évidence dans le texte de Bordiga. Le lecteur ne peut pas être dupe. Pour satisfaire le désir de l'anonyme, j'ajoute que la prochaine édition sera complète.

En revanche le PCI tronque et ne dit rien. La série d'articles publiés dans " Programme Communiste " : " L'économie soviétique de la révolution d'Octobre à nos jours " est faite d'abondants passages de " Structure économique ... " disposés autrement, augmentés de fragments d'articles d'autres auteurs. Lorsque les gens du PCI publièrent " Les fondements du communisme révolutionnaire marxiste dans la doctrine et dans l'histoire de la lutte prolétarienne internationale", ils ont, comme je l'ai montré lors de l'édition que je fis de ce texte (Invariance n°3.I) falsifié la traduction par omission de passages ou en complétant la rédaction de Bordiga avec des considérations de leur cru. Je m'étais élevé à l'époque contre cette manipulation (il y en eut d'autres). On doit noter toutefois que Bordiga qu'il ait lu ou non cette version, n'a, à ma connaissance, rien dit à ce sujet (01).

Ailleurs l'anonyme me reproche d'avoir opéré une "sélection"

(p.83). C'est idiot : j'ai simplement publié tous les textes concernant le communisme non publiés ailleurs (surtout pas par le PCI qui les considère comme hérétiques) et, dans la préface à " Bordiga et la passion du communisme ", j'ai indiqué les autres, presque tous accessibles en français. Là encore une édition complète s'impose.

A la déformation, l'anonyme ajoute la malhonnêteté. Il dit qu'il s'en fout de ma position avant et après ma sortie du PCI puis affirme, à la fin de son article : " M. Camatte était le champion du parti-programme au sens de parti-idée ou d'idée de parti. " (p.88) Cela lui permet de raconter ce qu'il veut sans avoir besoin de le prouver. Dame! il doit m'ignorer, et pourtant il ne le peut pas. Car même s'il déclare (p.80) : " qu'ils n'ont pas jugé utile de polémiquer explicitement " avec moi, ils furent tout le temps contraints de tenir compte de ce que je publiais (témoin un récent document intérieur : " Bulletin de documentation et d'information.n°3, février 1975, qui analyse les différentes scissions qui ont affecté le PCI et où se trouve le contenu des divers articles cités plus haut) parce que je mettais en évidence l'ambiguïté de Bordiga que les gens du PCI voulaient à tous prix voiler pour pouvoir le réduire à une banale dimension trotskyste, c'est-à-dire à eux-mêmes. L'anonyme ment. Les diverses scissions qui ont eu lieu après mon départ témoignent de ce que j'avance. Ils ne purent m'expulser, aussi n'en finissent-ils pas de le faire...(02)

Malhonnêteté, calomnie, bassesse vont ensemble. L'anonyme écrit: " Même ceux d'entre eux qui ne sont pas tombés dans le délire camattiste ont complètement falsifié la conception marxiste du parti, qu'ils réduisent à un rôle d'éducateur, d'illumineur de conscience, sinon au rôle encore plus dérisoire d'éditeur des Oeuvres complètes du marxisme, de vulgarisateur de la doctrine en collection de poche." (p. 88) Ceci vise Dangeville à qui l'on doit la traduction des Grundrisse qui parurent d'abord aux éditions Anthropos puis chez 10/18. Or il suffit, à tout lecteur sérieux, de lire la revue qu'il publie, " Le fil du temps " (c/o J. Angot B.P. 24 - 75019 Paris) ainsi que les préfaces à divers ouvrages qu'il a publiés chez Maspero et 10/18 pour se convaincre de la malhonnêteté de l'affirmation. D'autre part, Dangeville n'est pas le seul à jouer le rôle " d'éducateur, etc...". B. Maffi, dirigeant du PCI, est, en Italie, un traducteur attiré de Marx (" Le VI° Chapitre inédit du Capital ", nouvelle traduction du Livre premier du Capital, etc...); S. Voute, autre dirigeante, a traduit des passages du Capital pour l'édition de l' " Economie " conçue par Rubel et publiée aux éditions Gallimard. En revanche il ne signale pas que Dangeville utilise constamment Bordiga sans le nommer. Ainsi toutes les notes qu'il a incluses dans " Fondements de la critique de l'économie politique " sont des plagiats des travaux de Bordiga, comme je l'ai d'ailleurs indiqué dans " A propos de la publication des " Fondements de la critique de l'économie politique " " (Invariance n°3.I). Toutefois à l'époque (1968) je l'indiquais sous sa forme anonyme, c'est-à-dire que je mettais en évidence l'œuvre de la gauche italienne. Un autre exemple de plagiat manifeste de la part de Dangeville est constitué par sa préface aux textes de Marx-Engels sur la Chine (10/18.1973). Page 11 il écrit :

" On ne saurait lier la réalisation du programme socialiste au destin d'un rameau historique d'une des seules grandes races de l'espèce humaine, par exemple celle des blancs caucasiens, aryens ou indo-européens, même si celle-ci a désormais atteint le terme de son cycle économique et social, avec le capitalisme développé."

Et voici ce qu'écrivit Bordiga dans " Les luttes de classes et d'Etats dans le monde des peuples non blancs, champ historique vital pour la critique révolutionnaire marxiste " (" il programma comunista " n°3, 1958) :

" Vouloir lier la réalisation du programme communiste aux vicissitudes du cours historique d'une seule des grandes races de l'espèce humaine, c'est-à-dire des blancs caucasiens, ou aryens ou indo-européens, en concluant que si ce rameau se trouve désormais au terme du cycle, plus rien de ce qui se passe au sein des autres races n'offre d'intérêt, c'est, comme il est facile de le démontrer, le genre d'erreur grossière qui réunit en elle, bien plus que toutes les pires dégénérescences révisionnistes, toutes les erreurs anciennes et possibles de tous les anti-marxistes."

Dans cette même préface Dangeville émet l'hypothèse de l'apparition d'un Marx-Engels chinois au cours des prochaines années. Or cette prévision fut faite par Bordiga à la réunion de Parme en 1958.

Dangeville se considérant comme étant le parti, il en découle, logiquement, qu'il puisse utiliser comme il l'entend le matériel de ce parti.

J'avais signalé, en 1969, cet apport de Bordiga dans " Thèses sur la révolution communiste " : " Remarques sur la révolution chinoise " (Invariance n°6.I) :

" 3.4.7. De l'appréciation de la révolution chinoise de la part de la Gauche d'Italie (avant 1960) émergent deux affirmations importantes bien que contradictoires en apparence.

a - La Chine sera conquise par le dollar américain (1950).

b - En Chine peut naître une école marxiste apte à faire la critique du mouvement russe (1953). La Chine est l'Allemagne du XX^e siècle et verra naître un vrai mouvement communiste qui pourra apporter au mouvement prolétarien actuel une contribution comparable à celle fournie par le prolétariat allemand au XIX^e siècle (1958). " (03)

A l'époque, plus bordiguien que Bordiga, j'ai remplacé Marx-Engels par " un mouvement communiste " .

Voici maintenant incohérence et contradiction: au début de l'article il est question de mon reniement ouvert de Marx et de la gauche italienne ainsi que de mon anti-marxisme; d'autre part je suis accusé de vouloir me poser en continuateur de Marx ou en " dépasseur " de celui-ci. S'il suffit d'être anti pour dépasser, la collection des dépasseurs de Marx est alors impressionnante. L'anonyme m'accuse lui-même d'incohérence après avoir tronqué ce que j'écris sur la cohérence. Je n'ai jamais prôné l'incohérence. Je dénonce la volonté de maintenir une cohérence à tout prix quand, manifestement, les faits la font éclater. Elle est une force à condition qu'elle ^{ne} soit pas un rabâchage tautologique doublé d'un escamotage de ce qui peut remettre en cause.

Non seulement je voudrais dépasser Marx et Bordiga mais je voudrais tirer à moi les textes de ce dernier. C'est une incompréhension totale de ma position. Je ne veux en aucun cas m'annexer Bordiga ou Marx. Je considère que j'ai suffisamment de choses à dire, à expliciter, sans perdre mon temps à me parer des œuvres des autres. Dans cet

orde d'idées la remarque sur Bordiga camattiste est des plus stupides. L'anonyme et ses comparses, de même que Dangeville ne tirent, effectivement, pas/aux les textes bordiguistes mais se cachent sous l'anonymat pour pouvoir les exploiter à leur convenance. Si j'avais eu besoin de me raccrocher à Bordiga; il me suffisait de ne pas sortir du PCI en novembre 1966. Enfin comment puis-je désespérément me raccrocher à lui (p.84) puisque j'en fais la critique.

Autre malversation : "Ainsi, prenant comme " point de départ " un texte qui montre qu'il n'y a pas de socialisme en Russie, M. Camatte découvre que le capital a réalisé le socialisme partout. (p.85) Il m'est impossible d'avoir utilisé ce texte dans le sens que le veut l'anonyme. Pour moi il y avait deux impératifs : montrer comment Bordiga donnait les caractéristiques du socialisme qui ne se rencontraient pas en Russie, et montrer sur la base du développement du MPC et en m'appuyant sur des textes de Bordiga comment le capital réalisait les mesures économiques du socialisme. Toutefois, il faut reconnaître que l'anonyme ne peut être fourbe jusqu'au bout puisqu'il ajoute: "Il faut le faire!" ce qui implique que je n'ai pas encore réalisé ce tour de force et qu'il attend que je m'exécute.

J'ai dissocié la mauvaise foi des erreurs théoriques. En fait elles sont intimement mêlées ; seulement dans certains cas c'est surtout la première manifestation qui l'emporte. De même je fais aussi abstraction de la stupidité découlant d'une volonté profonde de banaliser. C'est la pire démagogie, manifestant le plus grand mépris des autres. L'anonyme doit toujours se mettre à la portée des lecteurs; il doit toujours "importer la conscience " au sein de la masse (même si celle-ci se réduit à quelques individus). Les autres sont toujours débilés et incapables, ils ne peuvent jamais par eux-mêmes accéder à une quelconque connaissance et n'existent donc qu'en tant que masse. La dépréciation que ce terme implique est nécessaire à l'anonyme . Il se doit de toujours l'affirmer sinon sa raison d'être s'évanouit. La condition de son existence est une indéfinie débilité des autres.

Envisageons maintenant le point central : le fait que j'ai publié Bordiga avec son nom. Cela nous amène à aborder la question de la biographie, de l'œuvre d'un révolutionnaire, de l'individu, de l'anonymat.

Ici encore dès le début l'anonyme déforme. Il écrit que je me lamente quand je fais simplement une constatation : " Il est encore difficile de rédiger une véritable biographie de Bordiga (1889-1970)" ("Préface " à " Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui" p.07). La preuve en est que j'ajoute : " Tous les éléments ne sont pas encore réunis pour entreprendre une telle tâche, dans la mesure où elle serait vraiment nécessaire" (idem.p.07).

Je parle de Bordiga en le définissant comme homme de parti et je n'ai jamais nié qu'il ait affirmé qu'il écrivait des textes de parti; ce n'est pas pour rien que j'ai reporté ce qu'il écrivit sur les travaux semi-élaborés (cf. " Bordiga et la passion du communisme".p.07)

Je n'ai jamais dit "l'individu c'est de la merde" (p.81). J'ai toujours lutté contre cette tendance masochiste de certains épigones de Bordiga qui reprenaient en les scatologisant quelques unes de ses formules ~~en les scatologisant~~ (cf. ma lettre du 22.XII.1964 reportée en appendice, particulièrement le paragraphe : " Parti et individu").

En revanche l'anonyme a une pauvre idée des êtres humains. Pour lui il faut qu'il y en ait un nombre appréciable pour qu'ils puissent accéder à un moment de vie réelle. Il parle d'un " état de quasi-désincarnation " (p.88) du parti. Or c'est justement avant que le groupement ne se prenne pour un parti effectif qu'il y eut la manifestation théorique la plus importante. Elle est due à Bordiga. La désincarnation a de drôles d'effets. Par suite de l'opposition à ce dernier, la plupart des gens du PCI ont toujours discrédité ce moment de la vie de l'organisation (cf. ma lettre à Bordiga de janvier 1966). En outre dans tout ce paragraphe/ou il est question de " quasi-désincarnation " l'anonyme escamote le débat au sein du parti et comment il fut résolu (cf. les lettres déjà signalées et " De l'organisation " Invariance n° 2.II). C'est l'anonyme qui désincarne et enlève aux êtres humains toute vie, toute pensée; ne reste que sa construction a posteriori.

Plus loin l'anonyme écrit : " Il (Camatte, ndr) essaie d'en faire l'héritage d'un individu ouvert à tous les individus " (p.83). Autrement dit puisque je proclame que "l'individu est de la merde", je considère Bordiga comme de la merde qui a un héritage ouvert à toutes les merdes. La scatologie l'emporte!

Il ne m'est jamais venu à l'idée de dire de Bordiga que c'était un individu ou une personnalité parce que j'ai toujours été d'accord avec sa critique de ces deux catégories. Je l'ai toujours envisagé en tant qu'être humain. Mais pour l'anonyme il faut insulter, diffamer; donc, il doit m'attribuer une théorie où il y ait place pour l'individu.

Il s'agissait pour moi de mettre en évidence l'œuvre méconnue déformée d'un homme bien déterminé. L'anonyme me le reproche, mais il ne peut nier que cette œuvre existe. Le sous-titre suivant de son article " Oeuvre de Bordiga ou patrimoine collectif " le révèle nettement. On s'attendait plutôt à l'opposition suivante : "Oeuvre de Bordiga ou œuvre collective ". S'il n'en est pas ainsi c'est parce qu'il considère que le PCI n'accomplit pas une œuvre mais gère un patrimoine. Si l'anonyme veut dire que l'œuvre de Bordiga fait partie de leur patrimoine collectif on peut tout simplement lui répliquer qu'il revendique une œuvre qu'il ne peut pas accepter en totalité. Ce qui est intéressant dans sa mise en opposition c'est la reconnaissance de l'acte d'appropriation et du fait qu'ils n'existent qu'a posteriori. Au moment où cette œuvre s'effectuait, lui et ses amis furent contre. Maintenant, Bordiga mort, ils peuvent, sous couvert de l'anonymat, se l'approprier à leur manière. Ils pourront même le publier intégralement et, qui sait, chez des éditeurs "bourgeois", en mettant des préfaces pour canaliser le flot impétueux de la pensée bordiguienne.

Mais cette œuvre bordiguienne est-elle négligeable dans la totalité de celle du PCI ? Il n'en est rien et l'anonyme me donne entièrement raison quand j'affirme que l'essentiel du travail du mouvement est dû à Bordiga : " En vérité, il était tentant de faire du " bordiguisme ", de lui attribuer à lui tout ce qu'il nous donnait, et avec quelle force;" (p.81) Peut-être que l'anonyme veut dire que Bordiga volait ce qu'il donnait et c'est peut-être pour cela qu'il veut le défendre car il se sent, maintenant, complice. L'anonyme italien dit à peu près la même chose dans l'article de " il programma comunista " du 23.08.75, mais il ne reprend pas l'hypothèse du vol et ajoute que les gens du PCI n'ont presque rien fait. La chose est claire et nette. évidemment il faut tout de même que l'anonyme diffame, déforme, etc... Quand j'emploie le mot bordiguisme c'est pour désigner l'œuvre plutôt

stupide des épigones; pour signaler son œuvre je me sers de l'adjectif bordiguien. En outre j'ai fait partie de ce nous pendant longtemps et je sais fort bien de quoi il s'agit. Voilà pourquoi je veux séparer ce que Bordiga a donné de ce que les autres ont ensuite produit en utilisant son don. Sous prétexte de travail collectif ces derniers mettent sur le même plan : les banalités des uns, les rabâchages des autres, les excitations activistes de la plupart et l'apport théorique incomparable de Bordiga. C'est l'anonymat-coktail.

Il est nécessaire d'employer le mot bordiguisme non seulement à cause des gens du PCI mais aussi à cause des groupes comme Révolution Internationale, le PIC (Pouvoir international des conseils), Union Ouvrière, etc. qui mélangent allégrement l'œuvre de Bordiga avec celle de ses plagiaires. Ce n'est pas leur faute puisqu'ils ne connaissent pas la première. Si, ensuite, ils continuent à le faire, cela voudra dire qu'ils sont eux aussi atteints d'amalgamate! C'est d'autant plus important qu'un certain nombre de ces courants se réclament de la gauche italienne mais récusent Bordiga.

Une autre opposition est faite : œuvre de Bordiga - œuvre de parti qui est redondante avec la première. Ici, l'anonyme va peut-être essayer de se sauver ainsi que ses comparses. Or, il nous dit lui-même que l'œuvre de parti s'est réduite pendant longtemps (à l'époque de la quasi-désincarnation principalement) à l'œuvre de Bordiga : " l'instrument de conservation (drôle de façon de considérer les hommes : les réduire à l'état d'instrument) et de transmission de ce patrimoine collectif de la classe était presque réduit à un individu." (p.31) (Il s'agit évidemment de Bordiga.) Ici une précision : le patrimoine peut être collectif en ce sens que tous les membres du parti, par suite de leur appartenance à l'organisation, possèdent ce patrimoine; personne ne peut se l'accaparer. Le collectif porte sur l'appropriation et non sur la **production**. A partir de là, il n'est plus possible d'avoir production d'une œuvre effectuée par un être humain (un militant dans ce cas) puisque le mode de ressasser ce qui a été produit est déterminé par le parti.

Je trouve ample confirmation de ce que j'avance dans un article commémorant la mort de Bordiga : " Au travail camarades " (Il sindacato rosso " n° 26. Août 1970). Comme le lecteur pourra s'en rendre compte il y a là un joli échantillon de ce qu'en d'autres lieux on appellerait le culte de la personnalité. Cela fait mieux ressortir le caractère impersonnel du PCI!

" Notre camarade Amadeo Bordiga est mort. Sa mort enlève au prolétariat révolutionnaire et au parti communiste international un de ses militants les plus formidables et les plus héroïques. La perte est incalculable même si depuis un certain temps sa maladie avait enlevé à notre parti le soutien d'un cerveau aussi puissant, d'un cœur aussi solide, d'une passion aussi exaltante au service du communisme et de la révolution prolétarienne. Qui fut Amadeo? Ce fut un camarade, il fut un combattant de la cause prolétarienne, il fut un des rares, très rares militants qui surent tenir haut le drapeau du communisme dans toutes les situations même les plus terribles. / ^{sans} jamais l'abaisser, sans jamais rétrograder le programme grandiose de la révolution prolétarienne. Amadeo fut un communiste, il le fut jusqu'à la fin de ses jours, il le fut jusqu'à ce qu'une goutte d'énergie vitale demeura dans son organisme secoué par 60 ans de lutte politique conduite sans épargner ses propres forces et ses propres énergies. Amadeo fut la lutte conduite de 1912 à 1921 au sein du PSI

pour la formation d'un courant communiste strictement ancré aux principes du marxisme. Il fut le parti communiste de 1921 d'Italie. Il fut la lutte terrible pour endiguer la dégénérescence et la contre-révolution avançant au sein même de la glorieuse internationale communiste; il fut la bataille pour la reconstruction du parti marxiste, du parti mondial du prolétariat au milieu de la tempête du stalinisme traître et du post-stalinisme encore pire. C'est la tradition, la ligne lumineuse, le front héroïque du prolétariat qui lutte pour son émancipation et pour la libération de toute l'humanité du joug maudit du capital qui trouve en Amadeo Bordiga un de ses combattants les plus tenaces et les plus fermes comme en Marx et Engels, comme en Lénine et Trotsky, comme dans des millions et des millions de prolétaires et de communistes sans nom et prénom (...). Amadeo n'est pas, n'a jamais été un nom de personne, mais une ligne, un front de combat, un cœur et un cerveau qui battent de façon passionnée pour le communisme; le dernier des prolétaires qui se bat dans le parti est Amadeo comme Amadeo est le dernier des prolétaires révolutionnaires. Amadeo est le parti communiste international et la meilleure commémoration d'Amadeo c'est le travail même du parti pour organiser et diriger le futur assaut du prolétariat. Amadeo est mort : au travail camarades. "

C'est un culte de la personnalité qui refuse d'exhiber sa personne. Comment se fait-il d'autre part qu'Amadeo soit mort puisqu'il n'y avait personne qui portait ce nom, ou plutôt tout le monde? L'auteur veut-il dire par là que la mort d'Amadeo c'est la mort du PCI? Je serai pleinement d'accord avec Groddek pour dire que le ça de l'anonyme italien a fait tout ce qu'il a pu pour faire éclater la vérité.

Revenons à l'anonyme français. Il opère une autre opposition entre œuvre de Bordiga et "textes de parti" (p.30). De quel parti s'agit-il? Tous les textes publiés dans les livres dont j'ai fait les préfaces incriminées datent d'avant 1963. Or, jusqu'à cette date il n'y a de parti qu'en Italie. Ce n'est qu'à la fin de 1963 qu'on voit apparaître sous le titre " Programme Communiste" la mention suivante : " Revue théorique du parti communiste internationaliste (programme communiste) ". Question de formule dira l'anonyme! Mais si le parti découlait finalement de cette formule ? (03!)

Ce n'est qu'assez tard qu'en France les gens qui dirigent le PCI acceptèrent l'idée d'une organisation unique et qu'il n'y aurait plus à bâtir une internationale mais le parti communiste mondial. Dans le n° 1 de la revue " Programme Communiste " 1957, une militante, encore active au PCI, écrivait : " Nous nous contenterons de signaler au lecteur que ce Parti Communiste Internationaliste d'Italie que nous considérons comme une organisation-sœur... " affirmation magique puis que ni en France ni ailleurs en dehors de l'Italie il n'y avait une organisation. Sœur de qui alors? Peu importe. Quatre ans après on apprenait dans une note du n° 16 de la même revue (p.25) : " Cette revue se réclame du marxisme italien faute d'avoir pu découvrir une réaction marxiste et révolutionnaire à l'opportunisme stalinien dans l'histoire du PCF. "

J'ai, moi aussi, appartenu à cette organisation comme le rappelle l'anonyme et ces textes de Bordiga je puis les considérer comme m'étant " propres " parce qu'ils furent essentiels pour mon comportement théorique pendant de nombreuses années et, même maintenant que je les

considère comme dépassés, je ne les perçois absolument pas comme étrangers. L'anonyme ne peut pas le comprendre; il préfère taxer de renégat, c'est tellement plus commode. Il ne s'agit pas, ce disant, de vouloir affirmer une fidélité à une organisation que j'ai toujours considérée comme créée artificiellement; mais de noter une relation avec l'œuvre d'un être humain qui a apporté une contribution déterminante. C'est parce que je les percevais "propres" car infiniment compatibles avec le mode que j'avais d'appréhender le monde et de m'y conduire que j'ai lutté contre leur falsification et leur immersion dans le continuum bordiguiste, magma de banalités. J'ai montré plusieurs fois que la position des gens du PCI était plus compatible avec le trotskysme. Toutefois il est bien certain qu'ils ont pris certains points chez Bordiga, ne serait-ce que pour s'originaliser (cf. "De l'organisation"). Ils pouvaient les greffer sur leurs banalisations trotskystes par suite de l'ambiguïté de Bordiga qu'ils n'ont jamais voulu reconnaître, car ce serait miner leur existence.

Sous prétexte que l'on a affaire à une œuvre de parti, les épigones pensaient logique et nécessaire de prendre un texte de Bordiga, de l'ordonner à leur façon et d'y inclure (dans certains cas d'enlever) des éléments théoriques à leur convenance (pratique utilisée aussi par Dangeville par exemple dans "Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste" "Le Fil du Temps" n°5. 1969).

Mais ce qui apparaît de façon souveraine dans le texte de parti des gens du PCI que nous analysons c'est la détermination rackette. Tant qu'il ont affaire à un phénomène qu'ils jugent limité, ils ne disent rien; dès que cela prend une certaine ampleur, ils s'émeuvent: leur racket est menacé. Ainsi ils n'ont jamais rien dit au sujet de la publication des textes de Bordiga dans Invariance mais, à partir du moment où cela paraît dans divers livres (chez Spartacus, aux Ed. de L'Oubli, enfin chez 10/18), c'est la panique. De même ils ont attendu trois ans pour se rendre compte que j'avais fait publier en Italie des textes sur le communisme avec la préface "Bordiga et la passion du communisme" parce que le livre eut une diffusion limitée. Ce qui les intéresse ce n'est pas la question théorique abordée mais le racolage. Ils pensent que la publication de Bordiga par d'autres qu'eux va les miner. Ils se discréditent ainsi sur le plan théorique et perdent sur le plan de la propagande. Ils le savent bien: la connaissance de Bordiga nuira à leur existence. D'où leur entreprise suicidaire comme la tentative d'empêcher la publication de "Russie et révolution dans la théorie marxiste" chez 10/18.

Je rappelle enfin que mon propos n'était pas de faire une histoire du PCI et que donc, pour moi, l'histoire des partis ne peut se ramener à la biographie personnelle de leurs chefs (cf. par exemple, "Le KAPD et le mouvement prolétarien" Invariance n°1.II). D'autant plus que Bordiga n'a jamais voulu, après 1945, jouer au chef. Le Centre (ou le chef, après avoir été le C.U. le commissaire unique) était Bruno Maffi. Mais, étant donné l'activité déterminante pour la vie de l'organisation, Bordiga était amené, à son corps défendant, à jouer le rôle d'un second centre. Toute la correspondance traitant de questions théoriques lui était adressée; Maffi recevait les compte-rendus de réunions de sections et tout ce qui concernait les questions organisationnelles, ainsi que le double des lettres envoyées à Bordiga. En quel que sorte, il y avait un centre théorique et un centre organisationnel (on pourrait presque dire le représentant du parti historique et celui du parti formel) ce dont, maintes fois, J.P. Axelrad se plaignit amèrement. En revanche quand j'ai voulu un peu aborder quelques aspects de l'histoire du PCI, j'ai montré les rapports plutôt singuliers qu'

entretint Bordiga - surtout au début - avec celui-ci. A cette occasion je fus amené à tenir compte de la position de ceux qui l'entouraient en particulier de celle centriste du pleurnicheur Maffi (cf. " La gauche communiste d'Italie et le parti communiste international " Invariance n°9.I).

Il est évident que par moments l'anonyme n'est pas sérieux. Tant pis, ajoutons une remarque. Pour faire une biographie, il faut tenir compte de toute une période de la vie d'une société donnée car on ne peut pas abstraire un être humain de son milieu de vie. Il faut faire une étude historique qui peut remonter fort loin dans le temps, si on veut situer correctement l'être humain dont on présente l'œuvre. Ainsi, pour Bordiga, il faudrait étudier les particularités du Mezzogiorno surtout celles de la zone qui fut jadis le Royaume de Naples à cause de son illuminisme si différent de celui du nord de l'Italie; on devrait non seulement se préoccuper (en ce qui concerne l'aspect strictement théorique) de Vico que Bordiga citait volontiers, de Campanella (autre auteur fréquemment cité), de G. Bruno dont il disait que l'étude de son œuvre pourrait constituer une bonne propédeutique marxiste, de Joachino da Fiore etc., mais aller plus loin dans le temps et étudier les pays de l'utopie antique : la Campanie, la Lucanie afin de situer l'influence possible des traditions.

Tout révolutionnaire aime se placer dans un mouvement et tâche de montrer que son œuvre se trouve dans une lignée ou en est le point de départ. Il n'y a pas d'affirmation qui se veuille absolument unique (celle d'un penseur solitaire !!), qui ne cherche pas son lien avec un des flots de la production révolutionnaire. Le caractère de l'œuvre d'un être humain peut être universel mais non impersonnel. Dans le cas du parti, on peut accepter la perspective de Bordiga décoller une œuvre impersonnelle - liée à aucune personne - à condition d'ajouter qu'elle doit être universelle.

Dans l'œuvre de Bordiga il faut donc inclure sa tentative de constituer une équipe de travail. Il ne visait pas seulement à expliciter les diverses questions théoriques mais à faire en sorte que d'autres que lui soient aptes à en faire autant. Durant quelques années une telle équipe a fonctionné. Mais à partir du moment où l'on a voulu introduire des chefs (parce que désormais le parti existait) celle-ci s'est décomposée.

J'ai présenté quelques repères biographiques (et non une biographie) parce que Bordiga a effectivement produit une œuvre qui, pour la cerner doit être étudiée dans le temps. C'est bien l'œuvre d'un être humain non celle d'un parti, tout en insistant sur le fait que Bordiga fut un homme de parti; que sa dimension humaine ne peut se comprendre qu'en tenant compte de la dynamique de la reconstitution du parti.

Que peuvent exhiber les militants du PCI comme étant leur apport? Pour trouver quoi que ce soit, il faut vraiment aller dans les poubelles... n'insistons pas. Seulement quelques exemples: la découverte de la proto-bourgeoisie, la fossilisation de l'activité syndicale, etc. Il est donc tout naturel que je veuille isoler l'œuvre de Bordiga de celle des puces. Rappelez-vous : j'ai semé des dragons, j'ai récolté des puces!

L'anonyme ne peut pas dire le contraire puisqu'il reconnaît (nous reportons à dessin la citation) que " l'instrument de conservation et de transmission de ce patrimoine collectif de la classe était presque réduit à un individu ". Toutefois il ajoute immédiatement : " appuyé évidemment sur un groupe de vieux militants trempés dans la période des luttes révolutionnaires... ". Ceci est bouffon car en guise d'appui c'était plutôt un obstacle. La plupart de ces vieux militants n'ayant rien compris à la contre-révolution en acte, à sa puissance, lorsqu'ils intervenaient c'était pour demander à Bordiga de signer ses travaux ou pour lui reprocher de ne pas avoir participé à la résistance, etc... Les plus sérieux étaient en désaccord avec lui. Ils se retirèrent et formèrent une organisation homonyme continuant à publier le journal " Battaglia Comunista " et la revue " Prometeo ". L'aide que reçut Bordiga ^{vint} lui, à partir du début des années 50, de quelques jeunes désireux effectivement de l'écouter et d'essayer ainsi de comprendre la situation particulière que l'on vivait à ce moment-là. L'ambiguïté de Bordiga se retrouve effectivement dans la composition de l'organisation : il y avait coexistence de vieux radoteurs admiratifs du grand chef et quelques jeunes qui tâchaient de l'aider dans son œuvre.

L'anonyme m'invective parce que j'aurai vu " L'œuvre ou la pensée d'un tel. " (p.31), parce que je n'aurai pas compris que "Ce qui compte, ce n'est pas la pensée du " grand homme " (je n'ai jamais surtout à propos de Bordiga parlé de grand homme même avec des guillemets, ndr) mais la position qui dans le développement du mouvement trouve en tel ou tel militant ou groupe de militants leur véhicule matériel " (p.82). Or dans "Bordiga et la passion du communisme " j'ai exposé le rapport entre activité des " masses " et celle d'êtres comme Bordiga. Je ferai deux citations :

" Par lui se réaffirmait l'existence de ces millions d'êtres qui avaient opéré ou qui opéraient dans la direction de la révolution. Il ne s'enflait pas de leur œuvre mais témoignait de la leur, au moment où la contre-révolution effaçait, et tendait à le faire pour toujours, les traces de leurs luttes. " (p.26)

" D'autre part, lorsque l'action n'est plus là, seule une pensée flexible intense peut retrouver ce que l'activité des masses avait su découvrir à la suite de leur élan généreux. Corrélativement naît alors la possibilité que des penseurs se prennent, de ce fait, pour les inventeurs, pour les auteurs des découvertes arrachées la foule des hommes en lutte contre la classe adverse, l'ordre établi! " (p.31) (04)

Ces passages explicitaient le mode selon lequel Bordiga envisageait l'espèce. Car, à mon avis, c'est un de ses apports essentiels. Le concept d'espèce acquiert chez lui des déterminations qu'il n'a pas chez Marx. L'on pourrait dire que son œuvre plus qu'une œuvre de parti, en tant qu'affirmation d'un parti qui devait se former dans un avenir plus ou moins lointain (ce n'est que dans ce sens que l'on pourrait employer cette expression), est l'œuvre de l'espèce, dans la mesure où Bordiga opère en fonction d'elle, en son nom.

L'anonyme ne peut pas aborder ce point car c'est justement un de ceux où la pensée de Bordiga fait éclater le cadre étroitement marxiste (je ne dis pas marxien). D'autant plus que lorsqu'on envisage l'espèce on ne peut plus avoir une pensée engluée dans le manichéisme,

ce qui conduit nullement à effacer les oppositions, les antagonismes qui l'affectent, ni la vilénie de certains groupements définis classes; mais on peut essayer de percevoir en une véritable dialectique globale le devenir de l'humanité.

De même qu'il parle de l'espèce, Bordiga parle de cerveau social qui est une détermination de la Gemeinwesen. Il y a cependant un danger à le théoriser car il peut sembler que tout être humain est totalement immergé dans un continuum et qu'il ne pense, ne parle que par l'entremise du cerveau social. On en arriverait à la vision d'une super-fourmillère consciente. Ce danger a une réalité dans la mesure où l'on n'accorde pas son importance à l'individualité (non à l'individu); c'est ce que fit Bordiga comme je l'ai indiqué dans "Bordiga et la passion du communisme". Je n'ai pas écrit qu'il avait fait une "négation métaphysique de l'individu" car ce serait escamoter toutes les déterminations de la pensée de Bordiga qui sur cette question est parfois assez floue. J'aurais dû toutefois insister plus vigoureusement sur la différence entre individualité en tant qu'être unitaire singulier et l'individu en tant que particule de la société, l'unité élémentaire qui ne peut plus être divisée et qui implique l'extériorité de la communauté.

Ainsi en voulant me contredire l'anonyme est obligé de réduire l'œuvre de Bordiga, d'en escamoter les parties essentielles. C'est idiot mais cela lui permet de ramener ce dernier à sa propre mesure, de telle sorte que comme l'aurait écrit l'auteur de l'article "Au travail camarades", il est Bordiga, Bordiga est lui.

Amadeo se percevait comme un élément au sein de l'espèce, un élément qui avait une fonction bien définie. Ainsi à la réunion de Marseille de juillet 1964, il déclara qu'il était un poteau planté par l'histoire pour témoigner des luttes de classe du début de ce siècle. Sous une autre forme, on trouve cette idée rapportée dans l'article de "il programma comunista" d'octobre 1970: "Comme le géologue enfonce sa sonde dans les viscères de la terre pour en ramener à la surface des échantillons des diverses couches afin d'en étudier la nature et la formation, de même le parti se sert de moi et de ma mémoire comme d'une sonde qui s'immerge dans l'histoire de plus d'un demi-siècle du mouvement ouvrier, pour approfondir l'étude de ses erreurs et de ses défaites, de ses avances et de ses reculs."

Les faits sont les faits et la dimension particulière de Bordiga est obligée d'apparaître en dépit de l'anonymat que les gens du PCI veulent maintenir pour masquer les différences. C'est pourquoi il est impossible de présenter de façon erronée certains moments de sa vie. L'anonyme me reproche de caractériser la période 1927-44 de la vie de Bordiga "par un retrait de la vie politique." (p.31) Tout d'abord voyons ce que j'ai exactement écrit:

" 1930. Bordiga est expulsé du PCd'I pour avoir pris la défense de Trotsky. Désormais il se retire totalement. Cette défense du chef de l'opposition de gauche est en définitive son dernier acte "politique" au cours de la période 1926-1944. Il n'aura aucun contact avec le courant qui se réclame pourtant de lui, la fraction de la gauche italienne qui s'est constituée en tant que telle en 1927 à Pantin, d'abord à l'intérieur du PC d'I, puis en tant que fraction indépendante en 1935." (Bordiga et la passion du communisme, p. 223)

En riposte à ce qui précède, l'anonyme claironne que Bordiga avait " fonctionné comme un formidable accumulateur, décantateur, clarificateur, concentrateur de toutes les positions doctrinales, théoriques, politiques et programmatiques du mouvement communiste, et de l'expérience des luttes gigantesques et des leçons de la défaite et de la contre-révolution!" (p.81) On se demande comment tout cela a pu rester anonyme! Mais l'anonyme-sujet se moque de tout le monde parce qu'il est incapable de citer une œuvre, une prise de position de Bordiga durant la période de 1927-1944. Qu'il ne se soit pas arrêté de penser, personne n'en doutait et l'on n'avait pas besoin de l'anonyme pour en être persuadé! Mais voilà l'essentiel: ce verbiage est nécessaire pour masquer, voiler tout ce qui va à l'encontre de l'image du parti (image qu'on veut lui donner, exigence rackettiste). Cette inactivité de Bordiga de même que sa non participation à la résistance a toujours été l'objet de scandale au sein du PCI, comme je l'indique dans le livre cité, page 224, paragraphe 4.

Qu'il est drôle ce parti qui par l'intermédiaire de l'anonyme français de 1975 affirme une chose contredite par un anonyme italien de 1970: " L'historien ne trouvera pas de trace de ce labour interrompu en 23-24 par des événements qui eurent leur matrice à Moscou, repris patiemment en 1945, quand il semblait ... " (" Forgiatori di militanti " " il programma comunista " octobre 1970).

L'anonyme de 1975 serait très scandalisé s'il relisait la presse de son parti. Il se rendrait compte que l'arrêt de l'activité de Bordiga fut ^{encore} plus long.

Dans sa polémique diffamatoire il s'enferme. En effet dire que Bordiga "ne parvint jamais à surmonter le débat de 1920" (Bordiga et la passion du communisme " p.224) ne revient pas à tomber " dans l'interprétation psychologique et stupide." (p.83) C'est en réalité une question théorique très importante puisqu'il s'agit de la rupture ou non avec la III^e Internationale et avec le léninisme. Comme l'anonyme ne comprend pas les tenants et les aboutissants du problème, il préfère s'attribuer les préoccupations d'une science qui n'a pas bonne presse dans son parti: la psychologie. C'est un bon moyen, vis-à-vis de ses camarades, pour éliminer une question embarrassante.

Venons en maintenant aux conséquences des conceptions de l'anonyme développées au sujet du rapport militant-parti (cf. citation de la page 82 reportée plus haut).

Tant que l'apport d'un camarade est positif on considère que c'est le parti qui est au premier plan, le militant au second. Dès qu'il y a des heurts, à plus forte raison quand il y a expulsion ou départ spontané de militants, il s'opère un renversement. Ce sont ces derniers qui accèdent au premier plan. Ils sont responsables de l'erreur, de la déviation. Comme on ne peut pas expliquer la naissance au sein de l'organisation de ces militants porteurs d'erreurs, il est créé qu'ils étaient ainsi dès le début (on ne sait pas ce qu'ils sont venus faire; ils se sont leurrés ayant cru qu'ils avaient quelque chose en commun avec la gauche, etc...). Ainsi le parti est toujours tel qu'en lui-même... une passoire!

Ceux qui dirigent l'organisation, qui en sont les porte-parole

principaux ne peuvent pas reconnaître le corollaire de l'affirmation de l'anonyme qu'on peut énoncer ainsi : s'il y a des camarades qui se trompent c'est le parti qui, à travers eux, se trompe. Leur départ n'élimine pas l'erreur, seulement sa manifestation au sens fort du terme, au sens de révélation de celle-ci, non seulement à l'intérieur mais à l'extérieur du parti. Ne pas accepter ce corollaire conduit inévitablement à proclamer que le parti a toujours raison, le militant toujours tort. Le parti devient alors une entité extra-humaine, car le militant, dans la mesure où il est membre du parti, a lui aussi raison! Les procès de Moscou ont bien montré ce petit jeu. Etant donné la réalité du lien entre l'erreur manifestée par le militant et l'erreur existant pour ainsi dire à l'état latent dans le parti, il y a connivence entre les deux. Le parti se doit de réclamer du militant la reconnaissance de son erreur puisque c'est lui qui l'a manifestée (dans des moments de heurts violents, il faut que ce soit lui l'erreur: cas où il faut exhiber une erreur pour justifier un virage, un tournant) et le militant doit (même s'il va être exclu ou fusillé) sa fidélité au parti. Il ne peut s'en détacher car il s'y sent ^{non seulement} lié par l'activité totale antérieure, mais par l'erreur elle-même. Là se fait sentir de façon tragique la détermination communautaire du parti. C'est ainsi que les divers exclus du PCR persistaient à se penser membres de celui-ci, parfois même à se comporter comme s'ils en faisaient encore partie, croyant illusoirement que crier à tous le rejet de leur erreur, exhiber un comportement qui le prouve, pourraient changer quoi que ce soit et les faire réintégrer dans le parti. C'était encore plus dramatique lorsque les militants maintenaient leur position cataloguée comme erreur puisqu'ils voulaient tout de même œuvrer pour ce dernier. Dans les deux cas il s'en était l'erreur personnifiée et réifiée nécessaire pour maintenir les autres dans le droit chemin. Ils restaient négativement dans la communauté parti. Il est certain que pour en arriver là, il fallait les conditions particulières de la société russe, mais ce qui est important c'est de mettre en évidence le mécanisme sur lequel a pu se greffer une telle mascarade tragique.

Tel est le point essentiel: le mode de vie de l'organisation tel que nous le présentent les gens du PCI ne peut que faciliter l'instauration d'une communauté despostique où les êtres humains sont possédés par la collectivité qui elle-même n'est définie que par l'avoir (cf. " c'est une organisation qui " a " le programme communiste" p.87). J'ai d'ailleurs signalé ce glissement de l'être à l'avoir. Ils n'existent pas ils sont "existés ". Les comparaisons de l'anonyme sont révélatrices : il parle de véhicule matériel, d'instrument, pour évoquer des militants. Ainsi dans le parti chacun est un élément d'un engrenage et les rapports que les militants entretiennent entre eux sont du type bielle à piston. Effectivement, pour l'anonyme, les militants ne sont pas interchangeables. Il est évident que si un seul d'entre eux ne se soumet pas à la dictature de l'engrenage, tout saute. D'où le catéchisme, le rabâchage des banalités, etc...

La tendance du PCI que nous venons d'indiquer converge pleinement avec celle du capital (en divers endroits, j'ai exposé cette dernière, je n'y reviens pas.) La dénoncer avant qu'elle ne s'effectue est une question vitale et, dans cette optique, ^{vaut} mieux/exagérer, en ce qui concerne le stade d'avancement de cette réalisation, que de ne pas l'individualiser.

Le PCI ne peut pas reconnaître que même si des militants dé-

vians ont été expulsés ou sont partis de leur plein gré, l'erreur qu'ils manifestèrent persiste en son sein. S'il le pouvait, il serait à même de se régénérer, ce qui implique qu'il serait apte à affronter la question sur laquelle l'erreur a pu se développer ou se greffer. (il est clair que dans ce cas là nous parlons de son point de vue, car je pense qu'en 64-66, l'erreur était leur). La série des départs du PCI depuis 1964 montre que c'est toujours à propos des mêmes questions (même si les positions de rupture furent plus ou moins différentes) que s'est opérée la séparation. En outre dans bien des cas, les camarades qui sont sortis ont été amenés à reprendre les critiques que je formulais en 1966.

Parmi les questions litigieuses il y avait la démocratie et le caractère prématuré du parti d'où les conséquences: quel sens pouvait avoir l'activisme effréné dans lequel voulaient se lancer beaucoup de camarades à partir de 1962? Y avait-il une possibilité pour que l'organisation devienne réellement un parti? A cette dernière question la réponse était: il faut que la prévision de Bordiga de 1956 (précisée en 1958 (05)) au sujet de la crise révolutionnaire (ou guerre) en 1975, précédée d'une crise d'entre deux guerres vers 1965 devant provoquer une radicalisation des masses et donc la formation du parti, se vérifie. Pendant quelques années le PCI a vécu sur cette prévision qui lui donnait consistance. La plupart des activistes se lancèrent frénétiquement dans la petite agitation que la situation leur accordait en pensant qu'elle était absolument nécessaire pour préparer le parti. Elle n'eut pas beaucoup d'écho: aucun ouvrier n'achetait "Le Prolétaire" qui, pour être diffusé, devait être donné. 1965 arriva et la crise telle que l'avait prévue Bordiga ne se manifesta pas de même qu'il n'y eut pas de déplacement de forces révolutionnaires dans le camp du parti (en tenant compte également que les effets révolutionnaires dans les métropoles occidentales, à la suite de la perte de leurs colonies, n'avaient pas eu l'importance qu'on avait espéré). Il aurait fallu affronter la situation: pourquoi n'y a-t-il pas eu crise? ou bien, dit autrement, ne s'est-elle pas manifestée de façon non prévue, en se diluant en diverses récessions? dés lors, la crise escamotée, n'allait-elle pas être reportée dans le temps et, dans ce cas, ne pourrait-elle pas télescoper celle de 1975?

Que pouvait-on en déduire au sujet de la formation du parti? Quelle signification donner à divers mouvements de révolte dont les protagonistes n'étaient pas les prolétaires? (à ce propos j'abordais l'étude des nouvelles classes moyennes, cf. " Le VI^o Chapitre inédit du Capital et l'œuvre économique de Marx" Invariance n°2.1). J'ai, à l'époque, tenté de lancer le débat. Vainement (06). L'activisme ne fit que redoubler. La solution du PCI consista à laisser de côté cette prévision dans sa totalité* de la crise en 75-80. Escamotant ce débat, il s'escamote lui-même, d'où sa perte continuelle de substance et de véracité historique.

Pour affronter la situation il ne fallait pas se contenter de répéter: le programme est restauré, tout est acquis, il suffit de s'adonner à une tâche organisationnelle. L'étude de la crise dans la perspective de Marx s'imposait ainsi que ^{celle} son affirmation selon laquelle le capital peut résoudre les difficultés de la valorisation sans traverser une crise. Mais aborder de telles questions revenait à remettre en cause tout le confort intellectuelo-politico-militant que acquis antérieurement.

* et de rappeler uniquement la possibilité

Il y eut la crise de Mai 1968 dira-t-on, de ce fait le PCI a eu la chance historique nécessaire pour réaliser son existence. Mais le mouvement de Mai ne fut reconnu par lui, comme ayant une importance, qu'à partir du moment où se développa la grève générale, c'est-à-dire, en définitive, lors de son repli. Mai 68 ne fut pas un mouvement prolétarien et ne put, en conséquence, renforcer le parti. Il provoqua un afflux de ce que j'ai appelé, à un moment donné, les éléments des nouvelles classes moyennes, des intellectuels, des " Sorbonnards" dont parle l'anonyme avec mépris (p.32) qui constituent pourtant l'essentiel des troupes des groupes comme le PCI. La mort de ce dernier est inscrite dans les faits (cf. " De l'organisation "). Certes il survit. Le cadavre cheminé encore dirait Bordiga (07).

Comme la plupart des groupuscules-rackets le PCI n'a pas accordé d'importance au vaste soulèvement de la jeunesse qui démarre à la fin des années 50 et culmine en 68. Il s'est produit l'insurrection d'une génération donnée. Son échec prouve que de même qu'il n'y a pas de race, de peuple ni de classe élus, il n'y a pas de génération élue. Au fond c'est impossible qui s'est manifesté ineffectuable. C'est l'ensemble des hommes et des femmes qui doit se soulever et, pour cela, il faut qu'il y ait communication entre les générations, ce qui implique que tende à se reformer la communauté humaine, que les êtres humains retrouvent la dimension de la Gemeinwesen. Le soulèvement de la jeunesse et toutes les questions qu'il implique sera abordé dans un prochain article d'Invariance.

Le PCI n'a fait siennes qu'une partie des positions de Bordiga. Il n'a pas été à même d'affronter la question fondamentale du rapport de la vérification d'une hypothèse sur le devenir du MPC et de la classe prolétarienne avec sa propre existence. Dès lors la tâche s'imposait à tous ceux qui s'intéressent au mouvement ouvrier, à son devenir, à l'œuvre de révolutionnaires aptes à apporter une contribution à la compréhension du monde actuel, la nécessité de cerner l'œuvre de Bordiga, donc de lever l'anonymat. Ce qui, en même temps, permet de sauver l'effort qu'il effectua pendant près de soixante ans. (08)

Si je considère nécessaire de lever l'anonymat, je persiste à penser que l'affirmation : la révolution se relèvera anonyme " est absolument exacte. L'œuvre d'aucun homme ne pourra la caractériser non seulement parce que cela dépasse les forces d'un seul être mais parce qu'il n'est pas possible que la révolution communiste se fasse au nom d'une théorie. Aucune ne pourra déterminer la révolution comme la théorie marxiste a pu déterminer celle du début de ce siècle (cf. à ce sujet la partie concernant la conscience répressive, dans Invariance n°3. série II).

L'anonymat a fait faillite (cf. " Affirmations et citations" Invariance n°3.II), il faut donc le rejeter. Il n'est pas invraisemblable que, sur la fin de sa vie, Bordiga ne l'ait compris. En 1969, il accepte de participer à une émission de la télévision italienne sur le fascisme alors qu'il avait toujours refusé toute participation de ce genre. En outre, il entretint une correspondance avec Terracini, membre de ce parti communiste italien qu'il combattit féroce et ridiculisa à plusieurs reprises. La lettre que nous publions en appendice prouve qu'il y avait un rapport non superficiel entre les deux hommes. Je ne pense pas que l'anonyme dira que Bordiga fut sur le tard un renégat, ni qu'il était devenu gateux. Quoi qu'il en soit, avant de mourir il a joué un bon tour aux gens du PCI. Ils le méritaient bien.

Les racketistes du PCI m'accusent de paranoïa mais ne donnent aucune preuve explicative. Je les considère comme des bouffons. Dans l'article italien du 28.08.75, ils fanfaronnent :

" N'importe qui est bourgeoisement libre de " lire " Bordiga sous une autre couverture et de tenter de bâtir sur ses propres "découvertes" ^{tout} genre de spéculation (éditoriale et politique). Nous serons là pour leur barrer le passage dans toutes les directions. " (09)

Ils ne pourront rien faire, Ils ont déjà perdu puisqu'ils sont obligés de parler de Bordiga et donc de lever l'anonymat, de même qu'ils sont obligés de parler de gens qu'ils voudraient ignorer: moi, par exemple. Mais cette défaite ne date pas d'aujourd'hui ni d'hier, elle date d'au moins quinze ans, au moment où il s'agissait de publier Bordiga (de façon anonyme, à l'époque). Quand nous demandions de publier intégralement les compte-rendus des réunions faites par celui-ci il nous était répondu que leur contenu était trop difficile, qu'il fallait faire des articles plus simples, plus en rapport avec l'actualité. Ils ont fait connaître leurs banalités, il est normal que ce qui a une importance intrinsèque apparaisse, maintenant, non lesté de la production des puces.

Il y a quinze ans l'œuvre de Bordiga était immédiatement nécessaire, de nos jours elle a surtout une valeur historique; elle peut être un point de passage pour accéder à une compréhension plus exhaustive du moment que nous vivons. Là réside une autre cause de mort objective du PCI. En faisant connaître cette œuvre avec le nom de son auteur on précipite cette dernière. Voilà pourquoi le PCI est aux abois.

L'anonymat, je le répète, a fait faillite et la voie prise par le PCI (c'est-à-dire par Bordiga) tout en étant durant une certaine période - celle de la contre-révolution - la plus apte à sauvegarder des énergies révolutionnaires, n'était pas en mesure de conduire à la révolution. Toute organisation est ou devient un racket (cf. " De l'organisation "). Maintenant nous ne sommes plus en période de contre-révolution telle qu'elle régnait avant Mai 68. Il s'agit de trouver la dynamique menant à la nouvelle communauté humaine et non de patauger dans le passé. De cela, il sera encore longuement question dans la troisième série d'Invariance.

Après avoir analysé ce qui constitue le point central de l'article de l'anonyme : la réaffirmation de l'anonymat, surtout en ce qui concerne Bordiga, voyons quelques questions théoriques sur lesquelles s'appuie pour prouver que je ne puis avoir de lien avec celui-ci.

Comme on pouvait s'y attendre l'anonyme escamote et banalise à propos du parti. Bordiga disait que même si nous, les quelques militants que nous étions à la fin des années 50, disparaissions, le parti ne disparaîtrait pas puisqu'il resterait toujours le programme né du heurt des classes en 1848. De là l'affirmation : ce qui fait le lien entre les différentes générations c'est le programme; le parti en tant qu'ensemble d'êtres humains est caractérisé par son programme. (10)

Dans les textes publiés sous le titre " Bordiga et la pas-

sion du communisme " on trouvera d'importants passages éclairant ce point. Dans d'autres textes antérieurs, par exemple " Dialogue avec les Morts " 1956, on trouve exprimée l'idée du parti en tant que regroupement de diverses générations.

" Nous ajouterons à la tradition l'avenir, le programme de la lutte de demain. Comment convoquera-t-on de tous les continents et de toutes les époques, ce corpus dont parlait Lénine, auquel nous donnons le pouvoir suprême dans le parti? Il est fait de vivants, de morts, d'hommes encore à naître; cette formule (tiens Bordiga formuliste, ne mettrait-il pas le marxisme en formules !!? ndr), nous ne l'avons pas "créée", puisque la voilà dans Lénine, dans le marxisme! (pp.112-113)

" "Le programme doit contenir de façon nette l'ossature de la société future comme négation de toute l'ossature de la société présente et déclarer qu'elle constitue le point d'arrivée de toute l'histoire, pour tous les pays. " (p.115)

1110001

La même année, au cours de la réunion de Turin de mai 1956, il déclara

" Cette très vaste unité dans l'espace et le temps s'oppose à ces regroupements invertébrés qui s'affublent de l'adjectif ouvrier (ou pis, populaire). Il s'agit d'une unité qualitative, rassemblant des militants dotés d'une formation uniforme et constante, venus de tous les lieux et de toutes les époques. Seule le parti politique, le parti de classe, le parti international peut assurer une telle unité. " (Marxisme et autorité, cité dans Programme Communiste n° 34. p.66)

C'est pour préciser la réponse à la question posée dans le " Dialogue avec les Morts " que j'ai abordé, en 1961, l'étude du parti en reprenant les deux déterminations de Marx : parti formel et parti historique.

Dire que ce qui définit le parti c'est le programme ne revient pas à la formule : le parti c'est le programme. J'ai toujours eu horreur des formules réductrices comme celle-ci car elles sont le produit d'un procès de banalisation et ridiculisent ce dont elles s'occupent. Mon affirmation s'oppose à celle des partisans du parti en tant qu'organisation formelle et qui voulaient le définir par l'intermédiaire de cette dernière, que Bordiga appelait le parti contingent. Ce débat découlait de l'ambiguïté concrète, surtout en Italie, due à l'existence depuis 1943 d'un parti qui n'était pas reconnu en tant que tel par Bordiga, qui parlait du parti au futur; pour le moment nous n'étions qu'un groupement de travail : " Le parti que nous sommes sûrs de voir ressurgir dans un lumineux avenir sera constitué. " (cf. " Bordiga et la passion du communisme " - p.114)

J'ai précisé dans " Post-face ", janvier 1974 à " Origine et fonction de la forme parti " : " Du parti communauté à la communauté humaine; les discussions que j'eus avec Bordiga au sujet du parti, je n'y reviens pas. Le lecteur ^{facilement} pourra se rendre compte de la banalisation opérée par l'anonyme. J'ajouterai toutefois ceci : à la fin des années 50 nous ne nous considérions pas comme un parti dans le

sens classique du mot (quand je dis nous, je veux indiquer Bordiga et quelques éléments qui, comme moi, étaient d'accord avec lui; il est certain qu'au sein de l'organisation il y avait un nombre assez important de camarades qui ne partageaient pas cette position : les milanais qui quittèrent l'organisation en 1964, mais également B. Maffi, S. Voute, J.P. Axelrad, etc., qui l'occupent encore) mais, je le répète comme un groupe de travail. Nous nous percevions cependant dans la lignée des différents partis qui nous avaient précédés. De ce fait comment pouvions-nous nous placer dans ce vaste mouvement tout en étant pas un parti? Comment pouvions-nous être dans le parti sans être dans un parti? C'est à cette question fondamentale que j'essayais dans " Origine et fonction de la forme parti " d'apporter un complément de réponse; car l'essentiel, à mon avis, avait été donné par Bordiga : le programme. En même temps je voulais montrer l'originalité de la gauche; c'est la raison pour laquelle en 1963, lors de la première publication de ce texte en France, je l'accompagnais d'un très grand nombre de citations de Bordiga.

Il est vrai qu'il a aussi envisagé (surtout après 1962) ^{le parti} / le en tant que parti formel réellement agissant et l'on peut ramener toute son œuvre à celle d'un parti-racket. Cela participe de ^{son} l'ambiguïté. Je n'ai jamais nié ses aspects limités et passésistes car, justement, je ne veux pas le tirer à moi. Ce qui m'importait en présentant son activité c'était de mettre en évidence un cheminement théorique important.

Encore un mot au sujet d' " Origine et fonction de la forme parti ". Il est encore cité dans un encadré d'un article à propos de la mort d'Amadeo Bordiga: " Une vie militante au service de la révolution " portant le titre : " L'attachement qui seul permet de résister ". Voici le passage :

" J'entends le terme parti dans sa large acception historique. " (Marx, ndr) C'est-à-dire cette préfiguration de la société future, préfiguration de l'homme futur, de l'être humain, de son vrai être collectif. C'est l'attachement à cet être, en apparence nié dans les périodes de contre-révolution (tout comme à l'heure actuelle, la révolution semble être, à tout un chacun, une utopie) qui permet de résister. La lutte pour rester sur cette position est notre action." (il programma comunista, 31.07.70)

Malheureusement le texte est déformé. Dans l'original il est écrit : " l'être humain, qui est la véritable Gemeinwesen de l'homme." comme ce l'était également dans le texte de la traduction italienne de 1961 (il programma comunista n°13).

Le parti politique, puis le parti-Gemeinwesen - c'est-à-dire non plus déterminé par l'acte politique à effectuer mais par le devenir à la communauté - est nécessaire parce qu'il n'est pas lié à l'immédiateté, comme le sont tous les organismes qui naissent sur la base de la production et qui veulent apporter l'émancipation à partir de cette base. Par là ils sont immergés dans l'immédiat du capital. Le parti ne peut pas exister quand ce dernier triomphe et devient l'immédiat du prolétariat. C'est de l'impossibilité transitoire du parti dont il s'est agi pour moi, à l'époque, non de sa non nécessité.

En même temps était posée (justifiée) l'existence d'un certain nombre de camarades peu nombreux , présents dans quelques pays, œuvrant en vue du futur : la reformation du parti, en répondant à la question : comment peuvent-ils faire le pont entre deux moments révolutionnaires : celui du passé (début du siècle) et celui du futur (1975 - 80)?

Si donc on pouvait accepter l'existence d'un parti formel, due à un acte de volontarisme antérieur au regroupement effectif de camarades ayant la position sus-mentionnée, il fallait expliquer ses conditions d'existence et de survie dans un milieu hostile. Le plus important était qu'il ne se structure pas en tant que tel : l'organisation étant toujours un produit de l'immédiat, celle-ci deviendrait inévitablement un frein à l'essor futur du parti. C'est cette dynamique qu'il fallait percevoir et non une opposition abstraite (faite par eux) entre parti historique et parti formel et utiliser les critiques que je faisais à l'organisation en place pour dire que je choisisais le parti historique et rejetais le parti formel. Ce qui n'avait aucun sens. Les critiques que je faisais étaient déterminées par le souci de maintenir (comme le pensait Bordiga) un potentiel révolutionnaire au sein de la contre-révolution. C'est pourquoi j'ai mis en évidence dans " Origine et fonction de la forme parti" la dimension historique, essentielle pour ne pas s'engluer dans l'immédiat.

C'est en poursuivant la réflexion sur cette dynamique que j'en vins (avec G. Collu) et sur la base de remarques de Bordiga, à la théorie du racket. Pour ce dernier le parti est l'organe qui lutte contre les fausses directions qui tendent à dévier la force révolutionnaire du prolétariat au moment de son soulèvement; il faut donc qu'il soit exempt de toutes ^{forces} de la société en place, qu'il représente au mieux le but révolutionnaire. Or, sa structuration dans un milieu fondamentalement hostile lui donne obligatoirement, comme nous l'avons dit, des éléments d'inertie qui l'empêche d'assumer son rôle. Tout en ayant des positions de principe rigides, il devait être une structure ouverte, apte à percevoir les influences du corpus social travaillé par la lutte des classes. Il suffisait, à partir de là, de mettre en évidence que le problème essentiel du capital était un problème d'organisation pour aboutir à la théorie du racket.

La conception bordiguienne de l'action du parti ne se réduit pas à cela. Certains de ses textes exposent que le parti a une action plus directe de direction immédiate car il doit s'imposer même sur la classe. En dehors du fait qu'il peut s'agir de deux moments différents, il y a là, surtout, la persistance de la conception strictement léniniste.

Le véritable débat aurait dû porter non sur les rapports entre parti historique et parti formel mais sur les possibilités effectives de la situation; en particulier, il fallait essayer de comprendre si/oui ou non la contre-révolution était allée jusqu'au bout (nous étions avant 68), s'il y avait possibilité de l'éclatement de la crise (cf. plus haut), etc... plus en profondeur : dans quelle mesure y avait-il un immédiat possible du communisme qui puisse fournir une portée plus ample à l'appréhension du parti historique et du parti-Gemeinwesen. (11)?

Mais la plupart des militants du parti en restaient à une conception immédiate de celui-ci; cela les conduisait à entreprendre un travail de Sisyphe. Ainsi ils pensaient qu'il fallait aider à la refor-

mation d'un syndicat révolutionnaire, le conquérir, pour pouvoir le détruire. Car il faut que, d'abord, le prolétariat s'affirme! Pourquoi ne pas accepter un moment plus "mûr" de l'évolution du MPC : l'élimination des syndicats en tant qu'organes révolutionnaires, l'intégration du prolétariat et sa négation de plus en plus active par le procès global du capital? Parce qu'il faut rester ancré à des schémas. Mieux vaut escamoter la réalité et ne plus tenir compte de la "fonction" que, selon Marx, le prolétariat devait assurer.

La classe prolétarienne a une activité négatrice de la société capitaliste qui s'exprime, s'extériorise dans la forme parti. Cette dernière implique que la classe se particularise dans cette société en se distinguant, se différenciant, et elle ne peut y arriver que si elle parvient à l'universel ce qui est réalisable parce qu'elle recèle en elle la possibilité de fonder une autre Gemeinwesen. Toute affirmation d'une particularité sans poser simultanément l'universalité est une absorption en la société en place. Etant donné le développement du capital, il y eut plusieurs possibilités d'affirmer l'universel qui fut plus ou moins concret, plus ou moins riche en déterminations.

Le contenu varie, la forme aussi, mais le posé de la forme est toujours le même: l'accession à l'universel. A l'heure actuelle la classe est celle universelle; contenu et forme coïncident; le déterminisme essentiel est celui du posé en tant qu'universel se séparant de la société actuelle.

Tel fut un des points d'approche de la classe universelle dont j'ai pris l'essentiel de l'analyse initiale dans l'"Idéologie Allemande" (cf. lettre du 0501.70 Invariance n°1. série III). Avant de poursuivre il faut signaler à quel point l'anonyme ne connaît pas les positions qu'il diffame (c'est une condition pour pouvoir le faire)(12). Je ne parle pas de classe bourgeoise, mais de classe capitaliste, quant à la petite-bourgeoisie, je considère que c'est un four re-tout qui permet d'éviter les impasses théoriques; j'ai parlé, en revanche, de nouvelles classes moyennes. Ensuite j'ai, comme indiqué plus haut, fait appel à ce concept de classe universelle parce que justement l'ensemble des hommes est devenu esclave du capital. L'anonyme s'emballe et s'étonne; mais Bordiga déclarait en 1950: "Le capital offre tous les milliards de quatre siècles d'accumulation pour le scalp de son grand ennemi: l'Homme." ("Entreprises économiques de Pantalon", Battaglia comunista n°20). Pourquoi n'a-t-il pas écrit le prolétariat? L'anonyme dira que c'est une formule et qu'il ne faut pas s'attacher aux formules, ni être formuliste! A l'heure actuelle je ne parle plus de classe puisque ce qui se réalise c'est le despotisme féodal du capital et l'esclavage généralisé des hommes. Comment se présente alors une révolution aclassiste? J'ai abordé cela dans "La révolution russe et la théorie du prolétariat" préface à "Russie et révolution dans la théorie marxiste" (Ed. 10/18)

La classe universelle déboussole, rend fou l'auteur de l'article paru dans "il programma comunista" du 28.03.75. Il croit que j'en ai parlé partout. Dans les thèses sur la Mystification démocratique (Invariance n°6.I) publiées en italien par la Vecchia Talpa sous le titre "La mistificazione democratica", il n'est pas question de classe universelle; on n'y trouve même pas une allusion. D'autre part ces thèses, dans lesquelles l'anonyme italien trouve une "anticipation illuministe" eurent en leur temps l'approbation de Bordiga. Elles furent, pour l'essentiel, exposées à la réunion de Paris de juillet 1963 (il y est fait allusion dans un article paru dans "il

programma comunista " n°15. 1963 : " La classe moyenne notre bête noire " (13) et dans le compte-rendu de la réunion) ainsi qu'à d'autres réunions en Italie. Elles donnèrent lieu à une correspondance entre divers camarades, dont Bordiga. Jamais elles ne rencontrèrent de condamnation de la part de ce dernier. En revanche des camarades de Milan rédigèrent, en novembre 1964, des thèses où ils revendiquaient la démocratie dans le parti, thèses qui eurent l'approbation de beaucoup de ceux qui demeurèrent dans l'organisation.

C'est au sujet de la démocratie que se manifeste le plus l'incompréhension de l'œuvre de Bordiga. Elle éclate lorsque l'anonyme signale "mes affirmations hautement fantaisistes" (p.82) au sujet de la position de ce dernier ^{par rapport aux bolcheviks} en ce qui concerne la dissolution de l'Assemblée Constituante. Selon lui il n'y aurait pas de différence entre les bolcheviks et Bordiga au sujet de la démocratie. Or, pour se convaincre du contraire, il suffit de lire la lettre de la Fraction Abstentionniste du parti socialiste d'Italie au Comité de Moscou de la III^e Internationale " (Invariance n°7.I) Pour Bordiga les bolcheviks apparurent au début comme des antiparlementaristes conséquents, non comme des utilisateurs de celui-ci comme ils se manifestèrent ensuite. De même il fut proche de Lukacs, des communistes du Bureau d'Amsterdam, des communistes belges, etc... (cf. leurs thèses in Invariance n°7.I). Mais comme ils n'allèrent pas jusqu'à la rupture totale avec la démocratie, il s'éloigna d'eux. Avec les bolcheviks, il eut une attitude diverse puisqu'il accepta, finalement, pour des raisons tactiques, leur parlementarisme révolutionnaire et intervint en ^{sa} faveur lors de l'affaire de l'Aventin.

L'anonyme escamote ^{tout} / biffe (les staliniens n'ont pas le monopole de l'art de reconstruire l'histoire ; tout ce qui gêne est éliminé et on fait en sorte que tout se passe comme si l'élément perturbateur n'avait jamais existé); il scotomise ^{indéniablement} les rapprochements entre Bordiga et les communistes européens / comme on peut s'en rendre compte à la lecture de " Il Soviet " des années 1919 et 1920 (quelques articles ont été traduits dans Invariance n° 7.I). Dès qu'on parle de ces communistes, en particulier des kapedistes, les gens du PCI sortent leur stock d'injures... et c'est l'anonyme qui vient me dire que " je dédaigne l'histoire des partis et des courants politiques " (p.83). Ceci explique aussi, s'il fallait encore donner une justification, pourquoi je m'attache à l'œuvre de Bordiga. Ce qu'il y a d'essentiel dans le PCI vient de lui et, d'autre part, toutes ses stupidités n'ont une possibilité d'existence qu'à cause de l'ambiguïté dont nous avons amplement parlé dans divers articles antérieurs. En somme c'est tout l'inverse de ce qu'écrit l'anonyme. Citons à nouveau :

" Ce qui compte ce n'est pas la pensée du " grand homme " mais les positions qui, dans le développement du mouvement, trouvent en tel ou tel militant ou groupe de militants un véhicule matériel! " (p.82)

C'est le PCI qui a été " le véhicule matériel " des positions de Bordiga. Il s'est formé et développé à partir de lui comme je l'ai montré dans " La Gauche italienne et le parti communiste international " Invariance n°9.I). Maintenant que les membres du PCI ont réduit l'œuvre de Bordiga à un élément patrimonial, la " pensée " de n'importe quel " chef " du PCI se réduit à une position codifiée, banalisée par ce mouvement.

L'incompréhension appelle l'ignorance et réciproquement. Voici une autre des mes " affirmations hautement fantaisistes " :

" Ou encore que " il est très intéressant qu'il y a ,à cette époque (juillet 1920) une certaine convergence entre différents courants tendant à dépasser la démocratie " (ibid. p.207) courants qui auraient été représentés par Bordiga, Lukacs, Pankhurst, Panneckoek, alors que les bolcheviks auraient été de vulgaires démocrates (ce que je ne dis pas, ndr), en bonne compagnie, il est vrai, puisqu'il parle de l' " illusion démocratique dont Marx et Engels n'avaient pas été épargnés " " (ibid.p.211) (pp.82-83 - c'est l'anonyme qui souligne).

Or qu'écrivit en 1918 Bordiga dans " Les enseignements de la nouvelle histoire " (cf. "Russie et révolution dans la théorie marxiste " Ed. 10/18):

" Il est indéniable que Marx et Engels, bien qu'ils aient été des démolisseurs de toute l'idéologie démocratique bourgeoise, attribuaient encore une importance excessive à la démocratie et croyaient le suffrage universel fécond d'avantages qui n'avaient pas encore été discrédités. "

Le propre des écrivains du PCI est de présenter celui-ci comme n'ayant jamais eu d'hésitation sur les questions essentielles. Ils conviennent seulement que, de temps en temps, un certain nombre de camarades qui n'ont jamais rien compris, qui sont entrés on ne sait pas pourquoi dans le parti (" S'ils ont pu croire pendant un certain temps qu'ils avaient quelque chose en commun avec la gauche, c'est à dire avec le marxisme... " (p.88) or, il y a des camarades qui quitteront le parti après plus de dix, parfois plus de 25, en ayant connu la quasi-désincarnation et l'incarnation !), ont manifesté des désaccords et sont hors du parti. Cependant, ^{en 1965} un militant du PCI, encore en place à l'heure actuelle, J.P. Axelrad avait envoyé à Bordiga une série de thèses sur l'organisation en rupture totale avec ce qu'affirmait ce dernier. Ce champion de la banalité voulait ménager la chèvre et le chou et faire rentrer la démocratie par la petite porte. Curieux comme l'article anonyme à odeur de banalité à la Axelrad ! En 1964, le centre du parti B.Maffi était d'accord pour réintroduire le centralisme démocratique dans le parti et pour y introniser des chefs. C'est contre ces manifestations démocratiques que Bordiga écrit " Notes pour les thèses " (1964 " et les Thèses de Naples (1965), sans accepter toutefois les tenants et les aboutissants de ma position sur la démocratie et sur le parti (cf. Post-face de 1974). Toutefois ce qu'il critique dans les thèses ce ne sont pas mes affirmations mais leur caricature telle que les champions de la banalité les lui rapportaient (pour se rendre compte de ces faits, voir mes lettres de 1964 et 1966 reproduites plus loin).

Devant cet assaut démocratique au sein de l'organisation qu'il avait plus que tout autre contribué à former, l'attitude la plus conséquente de Bordiga eût été de partir, comme il avait menacé de le faire à la réunion de Florence en 1964. Le pourrissement du PCI était irrémédiable (14).

Venons-en maintenant à ce que l'anonyme appelle ma méthode. Il me reproche d'isoler des affirmations de l'ensemble de la théorie et de les considérer comme absolues. C'est ce qu'il fait d'ailleurs vis-à-vis de moi lorsqu'il parle du capital fictif. Il ne prend pas en considération les travaux qui sont à la base de cette théorisation : " Le VI^o Chapitre inédit du Capital et l'œuvre économique de Marx " dont j'ai présenté les lignes fondamentales au sein du PCI dans les années

1964-1966, " Les thèses sur le capitalisme " (Invariance n°6.I) et, surtout, il oublie tout ce que Marx a écrit à ce sujet. Mais telle est la méthode des racketistes: exposer de façon plus ou moins déformée le résultat final de la recherche de ceux qu'ils considèrent comme leurs adversaires, pour en donner une image magique et pouvoir facilement les tourner en ridicule et, surtout, couper tout lien avec l'œuvre de ceux qu'ils considèrent comme leurs maîtres. De plus, il me reproche de considérer que certaines tendances du capital, que je préviligierai, sont réalisées. Il m'accuse d'incapacité dialectique. Il y aurait infiniment de choses à dire à ce sujet, tout d'abord que mon analyse du capital est en conformité avec la dialectique de Marx, ensuite il faudrait envisager les limites mêmes de la dialectique. Mais ceci dépasse vraiment le cadre de cette explication commentée. Revenons au texte de l'anonyme. Il dit que j'ai fait comme Kautsky qui a considéré comme réalisée la tendance au superimpérialisme. Il oppose Lénine qui " a confirmé la bonne vieille théorie qui connaît les deux tendances (est-ce que ce ne serait pas la bonne et la mauvaise, un peu à la façon de Proudhon ! Lénine serait-il proudhonnien ?) et prévoyait que la contradiction entre les deux et les secousses sociales que produit cette contradiction s'amplifient à mesure que le capital se concentre. " (p.85) Voici ce que Lénine écrivait en 1915 dans sa préface à " L'économie mondiale et l'impérialisme " de Boukharine :

" Peut-on, cependant, contester qu'une nouvelle phase du capitalisme, après l'impérialisme, savoir : une phase de superimpérialisme, soit, dans l'abstrait, "concevable "? Non. On peut théoriquement imaginer une phase de ce genre. Mais, en pratique, si l'on s'en tenait à cette conception, on serait un opportuniste qui prétend ignorer les plus graves problèmes de l'actualité pour rêver à ^{des} problèmes moins graves, qui se poseraient dans l'avenir. En théorie, cela signifie qu'au lieu d'appuyer sur l'évolution telle qu'elle se présente actuellement, on s'en distrain délibérément pour rêver. Il est hors de doute que l'évolution tend à la constitution d'un trust unique, mondial, englobant toutes les entreprises, sans exception et tous les Etats sans exception. Mais l'évolution s'accomplit en de telles circonstances, à un rythme tel, à travers de tels antagonismes, conflits et bouleversements - non pas seulement économiques, mais politiques, nationaux, etc. - qu'avant d'en arriver à la création d'un trust unique mondial, avant la fusion "superimpérialiste " universelle des capitaux financiers nationaux, l'impérialisme devra fatalement crever et le capitalisme se transformera en son contraire." (Ed. Anthropos, p.6)

Lénine ne parle pas d'une autre tendance (la bonne, puisqu'elle permettrait de faire éclater le système) et ce n'est pas fortuit s'il emploie le mot "fatalement" parce que les heurts, pour lui, seront tels que l'impérialisme crévera (15). Or, il y a eu la première guerre mondiale, la crise de 29-32, la seconde guerre mondiale, les révolutions anti-coloniales, la crise de l'énergie qui se prolonge en une crise de production; il y eut une série de secousses dans divers pays et le MPC est toujours là. En conséquence, n'y a-t-il pas nécessité d'envisager de plus près la question, et ne plus se contenter de la banalité des deux tendances opposées dont la contradiction doit tout faire sauter.

(à voir)

en fait de 1880 à 1995

- 26

il y a accession
à la domination réelle du capital
sur la valeur

Il y a plus c'est Marx lui-même qui a considéré que le capital allait se constituer en communauté matérielle, comme je l'ai montré dans " Le VI^e Chapitre inédit du Capital et l'œuvre économique de Marx ". Ici encore de multiples discussions peuvent éclater. En effet, certains, ne voulant envisager que l'œuvre codifiée de Marx, rejeteront totalement cette affirmation pourtant explicite dans les Grundrisse. Ce sont ceux qui veulent absolument qu'il y ait un système et qu'il soit clos. Il y aurait une seule contradiction fondamentale, celle entre production sociale et appropriation privée, à laquelle les uns ajoutent la baisse tendancielle du taux de profit, les autres la nécessité pour le capital de trouver des zones où il pourrait réaliser la plus-value (théorie de R. Luxembourg), zones qui se réduisent au minimum avec la capitalisation du monde. Il ne peuvent pas accepter que Marx ait abordé le devenir sous un angle qui n'élimine pas tous les autres points de vue théoriques mais les intègre. J'ai considéré l'œuvre de Marx non pas comme étant ouverte à diverses interprétations (ce qui est possible), mais riche d'une variété d'aperçus théoriques sur une réalité donnée et c'est seulement en les développant qu'on peut réaliser ce que fut le projet de Marx. Ainsi si son dépassement s'est imposé à moi, ce le fut de l'intérieur de son œuvre. J'ai eu le même comportement vis-à-vis de Bordiga. J'ai lutté contre leur réduction. Je ne voulais donc en rien privilégier une tendance (mise en évidence par Marx, par Bordiga) mais montrer comment des éléments délaissés de leur œuvre étaient plus aptes à expliquer le monde moderne. C'est là-dessus que devrait porter le débat théorique pour qui voudrait sérieusement affronter ce qui a été publié dans Invariance et non, simplement, opposer certaines affirmations de Marx ou de Bordiga (comme si je n'en tenais pas compte) à celles que je mis en avant pour prouver qu'on ne pouvait pas les transformer en auteurs de catéchisme.

Bordiga a effectivement affirmé dans " Volcan de la production ou marais du marché " (réunion d'Asti, 1954) que le capitalisme ne pourrait pas atteindre un état pur, c'est-à-dire ne comportant que deux classes : capitalistes et prolétaires. Mais il a également affirmé dans d'autres œuvres la tendance du capital à rendre tous les hommes esclaves :

" De plus jusqu'à ce que les rapports de production restent mercantiles, monétaires et salariés, tout le système de la Machinerie automatique forme un monstre qui écrase sous le poids de son oppression une humanité esclave et malheureuse. " ("Trajectoire et catastrophe de la forme capitaliste dans la classique et monolithique construction théorique du marxisme. " Invariance n°3.I)

C'est vrai, ce qui est simplement indiqué, parfois, comme tendance chez Marx et chez Bordiga est présenté par moi comme se réalisant dans l'aire occidentale. Toutefois l'anonyme escamote toute la démonstration et le fait que je n'oublie pas, ce faisant, les zones où le MPC est simplement parvenu à une domination formelle souvent très fragile, sur la société (ce qui est déterminant toutefois, pour le moment, ce sont les centres occidentaux). En outre, les révolutionnaires se sont, la plus part du temps, bercés d'illusions en misant sur les tendances contradictoires et n'ont pu que constater les triomphes successifs du capital. Chaque fois, ils furent désarmés, le capital réalisant une tendance qu'ils pensaient devoir être contrebalancée par une autre et la révolution découler de leur heurt.

27

*contre négation du prolétariat en soi
révolution communiste mondiale*

D'autres théoriciens, devant la carence de la tendance contradictoire préfèrent parler de sénilité du capital, de décadence... qui n'affecte en rien le prolétariat qui, tôt ou tard, retrouvera sa vertu révolutionnaire.

Il est préférable de saisir le moment de la réalisation, sa mise en acte, même si elle n'est pas encore opératoire, afin de pouvoir prendre position vis-à-vis d'une situation qui est obligatoirement nouvelle. Car ce qui est essentiel, surtout en l'absence d'un mouvement révolutionnaire, c'est la réalisation de cette tendance du capital. Ainsi, à l'heure actuelle, nous vivons le moment du passage à la domestication complète des hommes et des femmes et les idéologies de gauche et d'extrême-gauche se réclamant du marxisme y participent activement parce qu'elles demeurent ancrées à la même présupposition que le capital : le développement des forces productives.

Autrement dit, dans une phase où l'intervention est peu possible, ce qui est important c'est l'action sur le futur, c'est raisonner au niveau où se manifesteront normalement les masses insurgées et non au niveau du quotidien immédiat. Voilà pourquoi Bordiga insistait sur le fait que le parti devait prévoir le futur. L'anonyme au contraire rejette l'anticipation, tout en se gardant bien de rappeler l'importance qu'elle avait chez ce dernier. Il se contente, avec ses compères de gérer un patrimoine.

Dans l'exclamation de l'anonyme " Allez donc ^{vous} battre contre un capital fictif " (p.86) s'étale toute son ignorance du phénomène capital (16). Le capital fictif a toujours été présenté comme une détermination du capital qu'on ne peut pas isoler de l'ensemble, de la totalité capital. Vouloir lutter contre le capital fictif reviendrait à *le capital*
vouloir lutter contre le capital financier ou contre le capital international ou "juif", comme le proposaient les communistes allemands *est un rapport social abus*
durant l'entre-deux guerres. Nous renvoyons le lecteur à tout ce qui est écrit dans Invariance au sujet du capital en tant que représentation. Pour Marx, effectivement, le capital est un rapport social; il *social abus*
naît en tant que tel, c'est le point de départ, mais dans ce rapport social il y a un élément qui s'autonomise et c'est là toute l'étude de Marx que l'anonyme escamote et que tant d'autres qui veulent critiquer *l'éclosion*
ou ridiculiser Invariance, escamotent à leur tour. L'étude conduite par Marx ne parvient ~~pas~~ d'ailleurs à une position définitive. On constate une ambiguïté et une ouverture; n'oublions ^{pas} qu'il parvient lui-même *à l'éclosion*
à l'affirmation que le capital est représentation (cf. Invariance n°5 *salarié*
"Ce monde qu'il faut quitter ").

Quant à se battre contre le capital fictif ou contre la représentation cela ne conduirait pas à "libérer les cerveaux des hommes des représentations qui les parasitent " et ils seront libres. C'est simple, encore fallait-il y penser. " (p.86) C'est l'anonyme qui a fait l'effort de penser, voilà pourquoi est-ce simple, banal. Il peut arriver à une telle conclusion parce qu'il a tout escamoté de mon analyse du capital, et de celle de J.L. Darlèt, fondée sur Marx, où il est montré comment se forme la communauté matérielle et comment le capital devient.

représentation de lui-même et l'impose à tous les hommes. Cela veut dire que si, comme le veut l'anonyme, on libérerait les hommes de cette représentation, on aurait encore la communauté matérielle qui engendrerait à nouveau. En fait pour se libérer totalement il faut une réalité sous-jacente. En outre, j'ai montré à quel point la problématique de la libération relève d'une problématique capitaliste ("Ce monde qu'il faut quitter").

Dire " Allez donc vous battre contre un capital fictif " revient encore à escamoter un fait très important: il ne peut pas y avoir de révolution si les hommes et les femmes qui s'insurgent contre la société en place n'ont pas une autre représentation. Ceci ne nie pas du tout que cette représentation ait pu naître au cours d'une lutte (ou est en train de naître au cours de celle-ci). C'est un point que j'ai abordé dans les Thèses introductives (n°6 Invariance série I).

Ce contre quoi on veut foncièrement s'élever c'est cette position manichéenne à laquelle est réduite la pensée de Marx en ce qui concerne la révolution: d'un côté le mal, le capital personnifié dans la classe capitaliste et tout ce qu'elle a pu engendrer en particulier son Etat, de l'autre le bien, le mouvement vers le communisme personnifié par le prolétariat organisé en parti. Cette représentation est un handicap énorme pour la compréhension du bouleversement nécessaire du monde actuel car, à la suite de l'intériorisation de l'oppression du capital, c'est en chacun de nous que se trouvent les deux éléments. On a mis en évidence que ce n'est qu'en acquérant une autre représentation (et donc en rejetant celle qui nous parasite) qu'on pouvait envisager le devenir à la communauté humaine. Cette exigence-là n'est pas née dans un cerveau solitaire, ou dans quelques uns reliés par télépathie, mais a surgi des luttes de ces 15 dernières années.. Si l'anonyme ne le comprend pas c'est parce que tout simplement, il regarde le monde avec des yeux d'antiquaire et que son monde est révolu depuis longtemps. Comme il n'est pas possible d'avoir une autre représentation qui repose en définitive sur un mode de vie qui lui est contraire, on a indiqué que la solution ne pouvait être que dans la sortie de ce monde (" Ce monde qu'il faut quitter")

L'anonyme me reproche non seulement de privilégier des tendances, de me baser sur des anticipations que je proclame réalisées, mais d'avoir la passion des formules. Avant de répondre à cette critique, je ferai remarquer qu'en ce qui le concerne, il est bien dans la lignée du PCI de ces dernières années : il a un style litano-stalinien. Ainsi dès qu'il trouve une expression, ravissante à ses sens, il faut qu'il la répète; c'est peut-être pour lui, comme ce le fut pour Staline, le comble de l'argumentation théorique) : " A la trappe, donc Bordiga...", " A la trappe Engels...", " A la trappe, surtout, le vieux Marx,..." (p.86) (L'art de l'anonyme italien "Au travail camarades en fournit un autre bel exemple!) Naguère, la mode était à : " Ils ont le front de ... " ou " Lénine ne saurait être..".

C'est curieux cette invocation des grands ancêtres pour exorciser le mal que je personnifierai, ici. Comme si, en étant rénégat, comme le dit l'anonyme, je pouvais être impressionné par ces descentes en trappe. Voyez à quel point le langage n'est pas innocent: l'influence chrétienne va jusqu'à se loger dans la caractérisation du lieu où l'on abandonne les grands hommes : la trappe. L'anonyme voit en trappiste!!

Mais attention, l'anonyme nous donne un exemple de formule qui se ré-
duit à un mot :

" De toute façon le "formuliste" trouve son bonheur partout
et fait flèche de tout bois. Qu'Engels (est-ce que celui-
ci est un " partout " , si commun à en être banal, ou bien
veut il dire qu'il est un passe-partout ? ndr) utilise "le
bon vieux ^{mot} /allemand " Gemeinwesen "communauté", et le voilà
là qui s'empare de ce mot . " (p.37)

En plus d'avoir fait cette réduction, l'anonyme manifeste une
méconnaissance totale de l'histoire du parti auquel il dit appartene-
rir. En 1961, dans le n° 13 de " il programma comunista " parut: "Ori-
gine et fonction de la forme parti " où le mot Gemeinwesen, abondam-
ment employé, était emprunté aux œuvres de jeunesse de Marx, antéri-
rieures à la " Critique du programme d'Erfurt " (1891) qui, d'ail-
leurs, n ' était ^{pas} citée. La meilleure preuve qu'il ne sait pas de quoi
il parle c'est qu'il ajoute que :

" je le répète jusqu'à l'écoeurement, en mettant dieu sait
quoi dedans " (p.37)

Cet appel explicite à dieu signale toute sa détresse. S'il avait lu
sérieusement Invariance, il aurait su !! N'oublions, cepen-
dant, que c'est une astuce de certains théoriciens du PCI, comme Axelrad, de
faire des articles à propos de livres qu'ils déclarent ne pas avoir
lus.

" Que le lecteur se rassure : nous ne nous sommes pas infligé
la lecture des 300 pages de M. Sartre.
Qu'il ne s'indigne pas : nous ne ferons pas la critique de
ce livre que nous n'avons pas lu. " (" Matérialisme ou
idéisme ? (A propos de la " Critique de la raison dia-
lectique " de J.P. Sartre ". Programme Communiste n° 36)

Il fit la critique du titre qu'il avait dû prendre pour une formule.

Au sujet des formules j'ai tout lieu de penser que la criti-
que de l'anonyme vise avant tout Bordiga qui en produisit d'excellen-
tes, telle celle-ci :

" Est révolutionnaire - selon nous - celui pour qui la
révolution est tout aussi certaine qu'un fait déjà advenu."
que j'ai mise au début de "Russie et révolution dans la théorie mar-
xiste". Ou bien celles où il déclare que nous sommes les seuls à nous
fonder sur une action du futur, que le capitalisme est déjà mort, etc.
Formules extraordinaires dirait l'anonyme, mais combien dangereuses..
si on allait croire à l'anticipation réalisée; c'est-à-dire que se-
lon l'anonyme il ne faut leur accorder aucun contenu véritable.

Toutes ces formules ont en commun la prévision, l'anticipa-
tion, essentielles pour Bordiga. Elles n'étaient pas isolées du res-
te de son œuvre. Il cherchait constamment à vérifier ses prévisions,
à asséoir ses anticipations. En 1946, il parla, à propos de l'économi-
e russe, d' "entrepreneurs cachés " ce qui irrita beaucoup de cama-
rades. Au cours de son étude sur la Russie (1954- 1957) il précisa
ce qu'il avait intuitionné : le développement du capital sans classe
capitaliste. La formule de 1946 sensibilisait une intuition qui devait
être vérifiée quelques années plus tard. Voilà pourquoi (entre autre
raisons) ai-je écrit dans " Bordiga et la passion du communisme":

" D' autre part, il faut noter que le communisme - théorie -
anticipation du devenir de la classe prolétarienne et de
l'humanité - n'exclut pas mais au contraire réclame que
l'on fonde cette anticipation ." (p. 32)

*Transformation
de la bourgeoisie
en
bureaucratie*

L'anticipation ne restait pas en dehors du temps: quand Bordiga disait qu'il faut se conduire comme si la révolution était déjà advenue, il réclamait un "ethos" déterminé, différent de celui des épigones se complaisant dans une conduite lenino-trotskyiste. Cette injonction avait comme implication: il n'y a pas de problème, il n'y a plus d'expérience à faire (à noter la similitude entre l'expérience révélatrice, élue, et la personne élue, grand chef, génie, messie, etc.. on pourrait ajouter, maintenant, la classe élue) comme il n'y a pas de signe à attendre indiquant la venue de la révolution; enfin " nous ne luttons pas puisque nous sommes portés par la réalité du mouvement qui est dissolution de ce monde et devenir au communisme. Luttent ceux qui veulent accommoder le marxisme à l'immédiat (17).

Dans l'immédiat social nous n'avons aucune effectivité, tout semble nier notre perspective révolutionnaire mais, et c'est là que se pose la force de la théorie, dans un avenir non lointain les contradictions du MPC imposeront la révolution que nous vivons comme un immédiat révolutionnaire.

Si on réduit toutes ces affirmations bordiguiennes à des formules (même si on reconnaît qu'elles peuvent être des " boulets rouges " (p.37), c'est détruire toute la puissance de la pensée de Bordiga et sa passion du communisme.

En revanche en accordant à ces formulations toute leur importance et en essayant d'en fonder la validité, on est amené à une recherche théorique importante en liaison avec le devenir de la société. C'est ainsi, à travers un cheminement qui a pris quelques années, ^{du} on est arrivé aux conclusions exprimées dans les n°5 & 6 série II d'Invariance. L'affirmation-injonction " il faut quitter ce monde " a un précédent dans celle de Bordiga lors de la 2° guerre mondiale, comme lors de la guerre froide, ^{dans} comme celle des camarades de Bilan (gauche italienne) lors de la guerre d'Espagne: il faut être en dehors du conflit: (18).

Dans cette range des formules dont je serais atteint, je manifesterai en même temps un autre vice: celui de considérer toute anticipation comme étant déjà réalisée. J'ai, auparavant, répondu en partie à ce reproche, il faut le considérer à nouveau avec le cas concret que présente l'anonyme: celui de la réduction du temps de travail vivant. Etant donné que ceci est déjà étudié longuement dans Invariance et le sera à nouveau, je me contenterai de quelques remarques.

Il est vrai que le capital n'a pas encore rendu le temps de travail " tout à fait " superflu. Mais ce qui est important c'est que le MPC peut se passer des prolétaires et généraliser l'automation. Ce sont ces derniers qui, avec leurs syndicats, tentent de freiner le plus possible le phénomène. D'où évidemment l'absurdité du slogan sur le plein emploi. J'ai, en même temps, montré le danger de la revendication de l'abolition du travail qui naît sur la base de ce possible se réalisant du capital car cela aboutirait à une expropriation totale de l'activité des hommes.

En outre en ce qui concerne l'incidence sur la valeur, il est clair et Bordiga a soulevé ce point dans " Trajectoire et catastrophe de la forme capitaliste dans la classique et monolithique construction du marxisme " : le temps de travail humain inclus dans un produit diminuant considérablement, la base de la valeur vient à disparaître. Nous avons dans Invariance développé cette question, en

particulier dans " Au delà de la valeur, la surfusion du capital " de J.L. Darlet (cf. également les lettres de 1970 à 1975 qui paraîtront dans les prochains numéros).

En outre l'anonyme escamote un point essentiel : lorsqu'il parle avec Marx de temps de travail il s'agit du temps de travail productif, celui qui engendre la plus-value, or l'on constate que celui-ci diminue énormément (la science devenant force productive) alors que le travail se généralise de plus en plus, c'est-à-dire qu'il intervient une quantité énorme de temps de travail nécessaire non plus à la production, mais à la circulation, en particulier à la réalisation de la plus-value. Marx avait noté l'accroissement ^{du nombre} des improductifs. J.L. Darlet, en se basant sur la loi de la valeur a montré qu'inévitablement, à un moment donné, le nombre d'improductifs devait être énorme, ce qui pose le problème de la validité de la loi de la valeur telle que Ricardo et, surtout, Marx l'ont exposée.

domination réelle de la valeur en vertu sur les valeurs (K.V.T.)

Toujours au sujet de cette loi, l'anonyme oublie que dans le parti beaucoup de militants ne parvenaient pas à accepter que celle-ci était éliminée dès le socialisme inférieur. Ce fut le cas de S. Voute durant de longues années. C'est pourquoi ne pouvait-elle pas accepter cette autre affirmation de Bordiga qui lui est directement liée :

" Une autre thèse prétendue juste (...) : pour pouvoir abolir le marché, il faut que les forces productives croissent beaucoup encore. C'est absolument faux : pour le marxisme, elles sont déjà trop développées. " (" Les fondements du communisme révolutionnaire... " Invariance n°3.I. p.65-66).

Voilà pourquoi se crut-elle obligée d'ajouter le commentaire dont nous avons parlé au début.

Enfin, je n'ai jamais écrit que c'est Bordiga qui a affirmé la "nature non mercantile du communisme " (j'aurai plutôt parlé de socialisme inférieur car c'est surtout à propos de ce stade que le problème se posait). Je ne pus le faire puisque Bordiga montra que c'est Marx qui insista fortement à ce sujet. Mais l'anonyme oublie que c'est le mérite de Bordiga d'avoir remis cela au premier plan alors que, dans les années 50, se déroulait un débat à l'échelle internationale, sur la possibilité d'existence de la marchandise au sein du socialisme inférieur. Dans le parti, je le répète, l'affirmation de Bordiga était contestée. En 1963, j'écrivis un texte " Pourquoi " Programme Communiste " " dans lequel je définissais ainsi ce stade :

" La société est parvenue à la disposition des produits et elle les assigne au moyen d'un plan de " contingentement ". Il n'y a plus d'échange mercantile. Chaque membre reçoit, en échange de son travail, un bon de travail qui lui permet d'acquérir un certain nombre de produits. Ce bon n'est pas accumuleable. S'il n'est pas utilisé au cours d'une unité de temps donnée, il est perdu. Ainsi la loi de la valeur tend à être détruite puisque sa base est abolie : l'échange multiple entre équivalents multiples (destruction de la forme générale de la valeur). On se préoccupe uniquement de répartir, de distribuer les produits entre les hommes. "

Le texte ne fut pas accepté parce que, d'après S. Voute, j'affirmais la disparition de la loi de la valeur. Le texte fut mis de côté et remplacé par un autre rédigé par cette dernière et ce fut le numéro 1 du " Prolétaire ". (19)

L'analyse de tout ce qui précède me permet de préciser ce que j'ai écrit au sujet de la théorie et de l'importance que lui accordait Bordiga. L'anonyme me dit :

" Malheureusement, la simple herméneutique (20) ne peut pas suffire quand il faut affronter la nouveauté : là est le point difficile " (p.06) puis il en déduit :

" Autrement dit (là, je suis d'accord avec lui : non seulement il va dire autrement, mais il va dire tout autre chose!) la théorie a tout prévu sauf ce qui est nouveau, et par conséquent (il me cite à nouveau) " il faut faire à nouveau œuvre théorique." (p. 32)" (p.84)

Dans la perspective de Bordiga, qui fut la mienne, la théorie anticipe tout le devenir d'une classe, c'est-à-dire qu'elle décrit tout un arc historique. Ceci ne vaut pas pour le détail mais pour le mouvement global. Ainsi la théorie du prolétariat, surgie en 1848: anticipe tout ce que la classe doit accomplir pour accéder à son émancipation-destruction permettant l'accession au communisme. Cette anticipation n'est possible qu'à partir d'une connaissance approfondie du capital. Or, selon Bordiga, Marx a prévu tous les faits caractéristiques de la vie de celui-ci qui ne se manifestent pas simultanément et, par suite de leur apparition diachronique, de leur succession historique, il y a nouveauté, d'autant plus que lorsqu'ils se manifestent, ils le font avec des déterminations concrètes que la théorie n'a pas pu décrire, de façon anticipée, ainsi, de l'automation, de la constitution du capital en totalité à l'aide du marché monétaire, de la formation de la communauté matérielle, de l'intégration du prolétariat, du fascisme comme étant la réalisation de la formule capital constant = zéro, etc (21). Dans ce cas, une simple interprétation des textes ne suffit plus; il faut envisager, affronter la réalité dans sa nouveauté; de ce fait, il y a œuvre personnelle même si celle-ci reste dans le domaine de la théorie du prolétariat. Ceci est également valable pour les théories scientifiques: tant que ne se produit aucun fait ou expérience susceptible de remettre en cause la théorie en vigueur, tous les savants œuvrent au sein d'une théorie donnée.

Si donc on ne considère pas que le travail théorique se réduit à un rabachage sans se préoccuper de la réalité, ou bien en la niant, alors il y a œuvre théorique tout en demeurant fidèle à une théorie donnée.

La méthode de Bordiga a constamment été de montrer 1° que ce qui advenait était susceptible d'être expliqué par la théorie de Marx 2° que ce qu'il exposait n'était pas nouveau mais l'avait déjà été par Marx (22); ce faisant il a œuvré à l'intérieur de l'œuvre de ce dernier, en la développant. Ce ne fut pas toujours facile. L'ennui c'est qu'il a parfois clôt le système. Il a fait encore œuvre théorique en " construisant " à partir de certains éléments ^{de Marx} plutôt qu'à partir d'autres, ou bien en trouvant un lien organique entre des points où cela n'apparaissait pas forcément, surtout dans le cas de Lénine manifesté. (C ' est une question que nous aborderons dans un prochain travail.) (23)

Parfois il va au-delà de Marx, quand il lance l'anathème contre la science, ce que celui-ci n'aurait pas pu faire.

Pour étayer sa critique allusive, l'anonyme cite à la fois "Bordiga et la passion du communisme " qui date de janvier 1972 et "Préface " à " Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui " qui est d'août 1974 (malheureusement on a omis de marquer la date). En ces deux années il y a eu maturation et j'ai, effective-

ment, conduit les conclusions des affirmations exposées dans "Bordiga et la passion du communisme" comme dans "Bordiga et la révolution russe : Russie et nécessité du communisme" (Invariance n°4.II). Elles sont explicitées dans les n° 3,5 & 6 de cette revue.

La théorie de Marx a effectivement prévu tout le cours du capital. Il a exprimé la "solution générique" et exposé quelles étaient les phases que la société humaine devait parcourir pour la réaliser.

Sur la base de l'étude du développement des forces productives, il n'y a pas d'autre alternative. Seulement - c'est là que va se produire l'impasse (que j'ai abordée avec un petit nombre de camarades, entre 1972 et 1974) - le capital peut réaliser tout ce que Marx décrivait en tant que communisme (cf. "Errance de l'humanité") sauf l'essentiel : la destruction de l'aliénation.

La mise en évidence de "l'échappement du capital" ne nie pas fondamentalement la théorie de Marx, puisque c'est encore sur la base de ses propres analyses que je l'ai montré; c'est-à-dire que je suis allé jusqu'au bout de la cohérence de sa théorie et, à partir de là, je constate qu'elle est théorie de "l'errance", qu'il faut non pas trouver une autre théorie, mais emprunter une autre voie. En effet, avec le capital s'achève l'organisation d'une structure dont les présuppositions sont fort anciennes. Dès lors qu'on constate l'échappement du capital qui s'émancipe des impératifs humains, il est nécessaire de faire une étude qui ne peut plus être seulement théorique car il s'agit de comprendre comment l'humanité a pu s'élancer dans son errance, c'est-à-dire se confier à un développement des forces productives; se mettre à la recherche d'une domination de la nature. Cela veut dire que Marx apparaît, sur le plan théorique, comme le parachèvement de toute la phase intermédiaire et comme un des derniers prophètes dénonçant le caractère maléfique de ce monde qui se structure toujours plus despotique et ignoble pour l'humanité. Que toute théorie participe de ce que j'ai appelé la conscience repressive, que la solution aux problèmes de l'humanité ne peut-être qu'hors de ce monde (cf. "Ce monde qu'il faut quitter" et "C'est ici qu'est la peur, c'est ici qu'il faut sauter!" (Invariance n° 5 & 6.II)

En définitive, il ne s'agit pas de dépasser le marxisme, en tant qu'œuvre de Marx surtout, cela impliquerait de se placer en continuité avec lui et donc de toujours œuvrer dans la phase intermédiaire, ni le jeter par-dessus bord (ce qui selon l'anonyme veut dire dépasser). C'est un élément essentiel, historique, intégré dans notre vie humaine (en tant qu'individualité et Gemeinwesen) car il est un point de passage pour cette sortie du monde, en permettant de clarifier comment devait se structurer une communauté fondée sur la base du développement des forces productives, tout en maintenant la tension de lutte contre l'oppression du capital. Il permet de comprendre ce qui est advenu.

Il individualisa l'aliénation (24) profonde des êtres humains et posa que le communisme comme fin de celle-ci et manifestation de l'être humain en tant qu'individualité et Gemeinwesen. Son "erreur" fut de penser que cela puisse se réaliser à l'intérieur du mouvement intermédiaire (celui de l'essor des forces productives), en l'utilisant en quelque sorte (même erreur que celle de vouloir utiliser la politique, la démocratie, etc..).

On ne peut pas, également, jeter par dessus bord tout le mouvement communiste, devenu cadavre pestilenciel. Les divers éléments qui rompent avec la pratique rackettiste. avec la politique, le mar-

xisme, l'anarchisme, ne perçoivent de ce mouvement que sa puanteur. Ils ne sont plus à même de prendre en considération la passion révolutionnaire de tous ceux qui s'insurgèrent contre le capital. Ils coupent tout lien avec cette tension historique que l'on trouve dans l'histoire de l'humanité: la tension pour constituer une nouvelle communauté. On peut certes montrer la fausse conscience, les erreurs et l'errance de leur comportement total, mais on ne peut pas nier la puissance de leur soulèvement.

devenir et acte le prolétariat sera obligé d'être révolutionnaire.

La plupart de ceux qui proclament rompre avec le marxisme, conservent sa méthode: ne pas juger les êtres humains en fonction de ce qu'ils pensent mais en fonction de ce qu'ils ont effectivement produit. Or la représentation qu'ils ont d'une situation donnée et du mode selon lequel ils pensent pouvoir la changer, est un élément essentiel à la compréhension du devenir de l'espèce, ne serait-ce/ parce qu'une certaine représentation peut avoir un rôle de frein considérable en ce qui concerne la mise en branle d'un mouvement insurrectionnel contre le capital. A force de faire fi des êtres concrets, de leur peine, de leurs souffrances, de leurs élans et de leurs pensées, on en arrive à la structure. Celle-ci impose son despotisme; elle piège la pensée, l'imagination, l'action. Le mouvement pour l'accession à une communauté humaine est enrayé.

A une échelle limitée et dans un cas bien concret on constate que beaucoup de militants récemment sortis du PCI, qui n'ont connu de cette organisation que son aspect racketiste, n'ont que haussement d'épaules pour tout ce qui le concerne; ce faisant, ils ne remettent pas en question le fait qu'ils aient pu se laisser embrigader dans un racket. Ils laissent se créer un vide dans leur existence personnelle aussi bien que collective, d'où leur porte-à-faux et leur égarement; car on ne peut rien escamoter. Le phénomène se retrouve/ ^{chez} des éléments issus d'autres groupes.

Ces gens (les ex de quelque chose) se jettent sur tout ce qui est nouveau et ne s'intéressent qu'à cela, le prenant comme un anti-dote contre ce qui fut leur activité de militant. Ils le cueillent magiquement, c'est-à-dire sans en comprendre (ni chercher à) sa genèse. L'important c'est d'être en avant, de ne plus stagner comme ils ressentirent le faire lorsqu'ils étaient dans leur organisation (parfois cette sensation ne vient qu'a posteriori).

Ce sont des gens sans mémoire qui rêvent d'aller de l'avant tout en conservant, sans s'en rendre compte, des attaches si fortes avec leur vieille conception que, la plupart du temps, ils ne parviennent pas à rompre avec la démocratie (Glucksmann par exemple). La théorie joue le rôle d'une drogue permettant d'assouvir une passion iconoclaste : détruire ce qui vient d'être fait pour réaliser la véritable rupture, le dépassement/effectif, etc... autre forme de jouissance toujours promise, jamais goûtée. En réalité, elle ne crée que du vide! Ce monde n'est pas nihiliste, il est vacuiste.

A l'heure actuelle, les êtres humains perdent la mémoire, le sens de l'histoire, de sa durée, de sa dimension essentielle qui est d'être le produit de millions d'êtres qui ont œuvré avant nous. Ce qui est passé est dépassé et n'intéresse pas. Dans une certaine mesure, cela peut être, pour une période limitée, un élément positif en tant que rejet des vieilles représentations; mais si aucune perspective ne vient remplir leur être, le vide sera tôt ou tard comblé par la représentation en place.

Cette perte rend les êtres humains très fragiles, car pâture de l'immédiat. Ce dont ils ne se rendent pas compte, qui est le plus essentiel : c'est le capital qui s'est emparé de la dimension historique et, ce faisant, ils perdent la possibilité de réaliser la Gemeinwesen, et de la vivre.

Voilà pourquoi, à la fin de ce texte, je reviens sur le point de départ. Il n'est pas inutile dans certains cas de tenir compte de ce qui est pleinement immergé dans ce monde; d'autant plus que la calomnie peut toujours avoir un impact (exemple historique de premier meir plan : les ennuis de Blanqui à cause du document Taschereau. Cf. "Blanqui calomnié" de M. Dommanget. Ed. Spartacus, cahier n°21).

Parmi les courants se rattachant à la gauche italienne, le PCI n'a pas le privilège des critiques acerbes vis-à-vis d'Invariance. La plupart des groupes issus de ce courant et revendiquant Bordiga ont polémique contre le texte "Origine et fonction de la forme parti", ainsi de Rivoluzione Comunista, de L'Internazionalista qui à propos de "Bordiga et la passion du communisme" dit que j'expose un Bordiga imaginaire

Pour terminer, je voudrais seulement citer les positions du parti communiste internationaliste issu de la scission, à cause de son point de vue intéressant. Un de ses principaux théoriciens, Damen, dont nous avons déjà parlé dans la revue, pose une question qui ne doit pas du tout plaire au PCI :

" Il s'agit seulement de se demander, émerveillé, comment a-t-il été possible ^{que} dans une organisation qui se réclame pourtant de la gauche italienne et qui, dans les années soixante, pouvait se targuer de la présence de Bordiga, croissent éléments et groupes qui, au nom d'un humanitarisme mal digéré de Marx, posaient, à la place de la dialectique matérialiste et de la révolution de classe, une "révolution communiste qui tendra à affirmer l'être humain qui est la véritable Gemeinwesen de l'homme." ("Ce n'est pas le moment de s'amuser avec les "absolus" du néo-idéalisme (Invariance : une expérience emblématique) ". Prometeo. n°23. 1974. Article qui prolonge celui paru dans les n° 21 et 22 et qui critique l'invariance bordigienne).

Le Capital / la société / sans l'homme

Le responsable en est Bordiga lui-même qui, d'un côté était un vrai militant de la gauche italienne, de l'autre avait des positions plus ou moins farfelues dues probablement à son manque de compréhension de la dialectique. C'est ce que pense Damen; il est vrai que tout ce qu'il combat chez Bordiga fut le point de départ de mon propre travail qui, dans un premier temps, se confond avec celui de ce dernier.

Seulement, Damen s'en rend bien compte, il n'est pas possible de s'arrêter à Bordiga. Il faut aller jusqu'au jeune Marx, le vrai coupable. Selon lui, il y a le marxisme du jeune Marx et le marxisme scientifique du " Capital " et du " matérialisme historique ", le seul valable. Accepter le premier c'est être idéaliste. L'anathème est lancé.

J'aborderai ultérieurement cette fautive question de l'idéalisme, de son opposition au matérialisme, ainsi que le postulat fondamental : on est sauvé si on est matérialiste ! Pour le moment je dirai comme Feuerbach : je ne suis ni idéaliste, ni matérialiste, seulement communiste.

La préoccupation de Damen est de défendre la gauche italienne. Il doit donc éliminer tout ce qui peut la ternir. Or, Bordiga fut une des représentants les plus importants de celle-ci; il lui faut donc dénoncer ce qui chez Bordiga lui paraît excentrique. Aussi pour lui il est important de montrer le lien entre Bordiga et Invariance puisque celle-ci personnifie l'excentricité. Toutes les soi-disant tares qu'il décèle dans la deuxième il les met sur le compte du premier ce qui justifie continuellement la scission de 1952 et l'existence de son organisation.

Revenons à son article. Après avoir critiqué le parti en tant que préfiguration de la société future, la disparition du prolétariat et la théorie du racket, il cite la note de la p.57 du n°2.II. série II, à l'intérieur de l'article " De l'organisation ", il conclut :

" Sur cette expérience, du reste très instructive, parvenue dans tous les cas à sa conclusion, on doit mettre une pierre tombale avec l'épigraphe :

A " INVARIANCE "

à cause de l'impossibilité de continuer à varier."

Ce qui est, ici, assez joliment dit, est exprimé par beaucoup d'autres en des formes plus rudes, plus militantes, telle par exemple : " Invariance a cessé d'être révolutionnaire ".

A tous - je ^{ne} me réfère pas seulement aux groupes issus de la gauche italienne - en réponse à leurs vœux, à leur espoir, voici :

Enterrez-moi, ensevelissez-moi sous vos déchets, vos crachats et votre impuissant délire car, sachez-le, comme les chamans, Zamolxis, Pythagore, le Christ, je puiserai dans la terre-mère la puissance vitale infinie et je ressurgirai plein de sagesse, de joie et d'une exubérante vie qui me permettra de parvenir jusqu'en cette communauté humaine d'où auront disparu l'infamale bêtise qui vous marque, l'étroitesse manichéenne qui vous sclérose, la rage terroriste qui vous tourmente périodiquement ainsi que l'impuissance à être sans diffamer, vilipender les autres. J'aurais quitté votre monde et ressuscité !

CAMATTE Jacques

Octobre 1975

" Nous sommes plus solides dans la science du futur que dans celle du passé et du présent... "

BORDIGA " Explorateurs du futur " - Battaglia Comunista
n° 6 - 1952.

N O T E S

1. - Dans tous les cas Bordiga aurait eu du mal à intervenir à cause de sa position sur le travail impersonnel et sur le refus de toute attribution de quoi que ce soit à un individu. En outre, il s'agissait pour lui d'essayer de fusionner diverses forces dans un travail commun. Il pouvait dans cette perspective tolérer quelques bavures et espérer qu'à la suite d'un tel travail toutes les divergences seraient surmontées. Ce ne fut pas le cas.

2. - Page 02 de ce bulletin on trouve:

" " Vers la fin de la guerre et dans l'immédiat après-guerre, nous avions tous la conviction (contrairement à Amadeo et bien que ces prévisions aient été alors moins " pessimistes " qu'en 1952) que le second après-guerre serait en substance une répétition du premier; "

Cet aveu est précieux en tant que tel et en tant que moyen utilisé par les dirigeants du PCI pour faire accepter leur orientation actuelle : au début nous n'étions pas d'accord, mais ensuite nous avons été fidèles exécutants; nous nous sommes toujours trompés, nous avons toujours eu tort, mais nous avons toujours bien fait!

La position de Bordiga de 1945 et de 1952 leur permet de justifier leur parti, actuellement. S'il est toujours excessivement/minoritaire, cela est dû à la contre-révolution plus que jamais régnante. Pour eux la révolution doit être obligatoirement reportée dans un lointain avenir; évanescence de celle-ci = réalité du parti.

3. - La Chine a certes été travaillé par d'amples bouleversements depuis cette époque, mais il n'y a pas eu vérification de la prévision de Bordiga. Il était difficile que des phénomènes comparables à ceux du XIX^e siècle se reproduisent en Asie à cause de la discontinuité qu'implique l'accession du capital à la domination réelle sur la société en Occident. Mais là où Bordiga a raison c'est que la Chine peut fort probablement engendrer un mouvement qui aille bien au-delà de ce qu'on a vu jusqu'à maintenant.

3! - Entre 1952 et 1963, il y eut un accroissement des effectifs du PCI. Tant qu'on était réellement peu nombreux, il y avait, pour tout le monde, accord entre la perspective et la prévision; l'une justifiait l'autre. Dès l'arrivée de quelques éléments nouveaux, il se produisit, pour nombre de camarades, un phénomène assez répandu : la volonté de proclamer une identité de groupe, de se reconnaître dans une organisation car, par là, était réalisée une barrière vis-à-vis de l'extérieur hostile et constituée une communauté racket. A la base de la proclamation de l'existence du PCI il y a plus un phénomène sociologique qu'un phénomène politique.

4. - Dans " La cuisinière et le mangeur d'hommes " Ed. Le Seuil 1975 qui pour l'essentiel est un commentaire de l'œuvre de Soljenitsine, Glucksmann remet le marxisme et Marx en question. Il s'élève contre les penseurs et voudrait mettre en avant le rôle des masses. Seulement il sombre dans un plébéianisme simpliste. On ne résoud rien en mettant tout " le bien " au sein des masses. C'est enfoncer une porte ouverte que d'affirmer que beaucoup d'êtres humains qui n'ont rien produit sur le plan théorique ont pu avoir une action révolutionnaire tout aussi importante et efficace que bien des penseurs dont l'histoire a bien voulu retenir le nom. Ce qui était plus important c'était d'affronter le rapport entre contre-révolution et nécessité d'un effort théorique réflexif pour demeurer au niveau de la révolution. Glucksmann peut difficilement le faire, lui qui découvre maintenant qu'il faut dénoncer la grande supercherie du socialisme en Russie !

contre - révolution auto-gestionnaire nationaliste
et insurrection communiste révolutionnaire mondiale

La formule " Combien de fosses communes avons-nous creu-
sées au nom de fausses communes ? " est une bonne autocritique, mais
elle reste superficielle dans la mesure où il n'affronte pas le
problème de la fausse conscience et la caducité de la mission histo-
rique du prolétariat (il en est de même pour R. Maggiori qui reprend
la dite formule pour en faire le titre d'un article dans " Libération"
du 04.07.75).

En cette période de stase, il semble qu'on doive subir, de
la part d'un grand nombre d'ex-staliniens ou ex-post-staliniens, la
découverte d'un certain nombre d'évidences depuis longtemps acquises
par beaucoup de non penseurs (cf. également Lucio Colletti " Politi-
que et philosophie " et l'article de R. Maggiori " Marx à la ques-
tion " in " Libération " du 16.11.75) qu'ils mélangent avec leur
exaltation du passé et, donc, inévitablement, de la démocratie.

" Puissent les contestataires russes nous ramener à notre
histoire, rappelant que la démocratie naît, et vit de la possibilité
de s'insurger quotidiennement contre la loi des puissants etc.."
(" La cuisinière et le mangeur d'hommes " p.218)

A propos de Lucio Colletti, une seule remarque car je n'ai
pas lu son livre mais seulement l'article que lui consacre "Libéra-
tion ". R. Maggiori reporte une phrase de son livre : " L'histoire a
pris une autre route que celle prévue par le Capital." Ceci est vrai
et faux : vrai si on se réfère au fameux chapitre sur l'expropria-
tion des expropriateurs puisque l'on constate que le prolétariat est
loin de pouvoir accomplir une telle action, par suite de sa dissolu-
tion dans le corpus social, faux dans la mesure où s'est bien vérifié
un développement extraordinaire du capital, une intégration du prolé-
tariat comme Marx le prévoit (cf. Livre Premier), l'autonomisation
de plus en plus grande du capital, etc...

5. - " Il est absolument évident que nous ne sommes pas à la veill
le de la 3° guerre mondiale, ni à celle de la grande crise d'entre
les deux guerres qui ne pourra se développer que dans quelques an-
nées, quand le mot d'ordre de l'émulation de la paix aura dévoilé son
contenu économique: marché mondial unique. La crise n'épargnera, alors
alors, aucun Etat.

Une seule victoire est aujourd'hui concevable pour la clas
se travailleuse: celle doctrinale de l'économie marxiste sur l'écono
mie mercantiliste commune aux américains et aux russes.

Dans une seconde période, la tâche consistera pour le parti
marxiste mondial en la victoire d'organisation, en opposition aux
schémas démopopulaires et démoclassistes.

C'est seulement dans une troisième phase historique (l'uni
té de temps ne pouvant pas être inférieure à un quinquennat) que la
question du pouvoir de classe pourra être remise sur le tapis. Dans
ces trois étapes, le thermomètre sera la rupture d'équilibre, d'abord
et surtout - que les imbéciles veuillent bien nous en excuser - au
sein des U.S.A. et non au sein de l'U.R.S.S. "

(Bordiga : " Le cours du capitalisme mondial dans l'expé
rience historique et dans la doctrine de Marx. " in " il programma
comunista n°2. 1958.

Si on ajoute les deux quinquennats à 1958 on arrive à la
date de 1968. Bordiga a bien prévu une crise pour cette époque là
(j'ai pour cela reporté cette citation dans le n° 3 de juillet-sep-
tembre d'Invariance) elle ne fut pas celle qu'il attendait. En te-

dialectique du prolétariat et de la classe universelle
des ordres aux classes des classes avec ce qui
un monopole, le ou s'échange, monopoles complémentaires

nant compte de cela, je fus amené à faire une étude en profondeur des causes du mouvement de mai 1968, ce qui aboutit à la mise en évidence de la dimension biologique de la révolution.

6. - Bordiga a essayé d'affronter les modifications en acte à ce moment-là, d'où ses articles sur la programmation, en particulier : " Programmation des croque-morts. Plans lugubres de la " Cité de l'ombre " in " il programma comunista " n°12 - 1964.

Malheureusement il les a interprétées avec un a priori bien établi : le MPC ne peut que singer les mesures que seul le prolétariat peut mettre en œuvre.

8. - C'est pourquoi ai-je publié, à partir de 1972, l'œuvre de Bordiga avec son nom.

7. - " La prière se poursuit, intense et vibrante; le prêtre soulève le cadavre par les aisselles, il le dresse lentement et le maintient devant lui, debout, Le rite continue et le chant s'élève toujours: les deux corps entreprennent un grand cercle, tel un lent pas de danse; le vivant regarde le mort et le fait marcher face à lui. Le spectateur étranger regarde, les yeux écarquillés : c'est la grande expérience de l'occulte doctrine asiatique que l'on renouvelle. Tous deux marchent toujours dans le cercle des fidèles. Soudain, pas de doute, dans un des cercles décrit par le couple, un rayon de lune a passé, entre les deux corps qui déambulent. Le corps vivant a relâché les bras de l'autre qui, de lui-même, se tient debout et se meut. Sous l'emprise du magnétisme collectif, la force vitale de la bouche saine a pénétré le corps ravagé, le rite est à son comble: pour quelques instants ou pendant des heures le cadavre, droit sur ses jambes, animé de par sa seule force, marche.

Aussi horriblement, une fois encore, la jeune et généreuse bouche du prolétariat puissante et vitale s'est appliquée contre la bouche putréfiée et fétide du capitalisme et lui a redonné, dans une étroite union inhumaine, un autre souffle de vie. "

Bordiga : " Le cadavre chemine encore " Sul filo del tempo , Mai 1953 (cité dans Invariance n°3.I. p. 67).

Ceci illustre bien la conception de Bordiga: le MPC ne se survit que parce que le prolétariat n'accomplit pas sa mission historique. Il en est ainsi parce qu'il a été dévoyé dans la défense de la démocratie. La crise le ramènera dans la voie révolutionnaire.

Pour le PCI l'expérience occulte est double: d'un côté il essaye vainement de faire marcher le cadavre prolétarien, de l'autre il se survit grâce au mythe du prolétariat.

9. - Puisque je suis un renégat, donc un bourgeois, pourquoi Maffi, chef du PCI, veut-il empêcher la publication de "Russie et révolution dans la théorie marxiste " avec ma préface " La révolution russe et la théorie du prolétariat " ? Il y a là de graves raisons racketistes cachées; à moins que je ne sois un bourgeois élu! Il est amusant, en outre, de comparer cette rodomontade à ce qu'écrivit Bordiga le 03.03.1966 -(cf. appendice).

10. - Etre et conscience sont un, mais il peut y avoir division : classe et parti. Sinon un phénomène produit devrait s'abolir en totalité et il faudrait recommencer toujours à partir de zéro. Evidemment ces produits, historiquement déterminés, ne sont pas de simples ébauches, ils sont pour ainsi dire parfaits pour le moment où ils furent produits, mais s'ils ne sont pas intégrés dans le devenir total de la

classe - non perçue comme un invariant absolu, existant dans une configuration donnée depuis le début jusqu'à la fin ou, puisqu'il s'agit du prolétariat, jusqu'au moment où elle s'abolit - ils sont inopérants et perdent leurs caractéristiques. Un parti, à un moment déterminé, ne peut plus lutter pour les anciennes revendications mais doit œuvrer à maintenir un certain potentiel énergétique et étudier, en se liant au moment futur, le mouvement de la classe qui réengendrera elle-même son parti. Dans celui-ci des restes de l'ancien peuvent persister à condition qu'on ait été capable de faire la retraite nécessaire et de maintenir cette perspective qui est en même temps persister. En fait il s'est avéré que ceci est extrêmement difficile. Au fond, à ce niveau encore, ressurgit la question de pouvoir penser sa négation, la vivre tout en vivant le futur. C'est en fonction de cela que Bordiga concevait le programme.

11. - En guise d'intermezzo, je ne puis résister à la tentation de citer une idiotie de l'anonyme. Il écrit que je transformais le parti " en abstraction, en archiviste des positions révolutionnaires " (p.88). Curieux c'est lui qui vient de nous dire qu'il y eut un moment où le parti fut réduit à une " quasi-désincarnation "; c'est un détail ! Plus important c'est qu'il n'a pas compris que, pour moi, ce qui était essentiel dans la définition bordiguienne du parti c'était la relation au futur, son caractère d'anticipation. J'étais donc un archiviste du futur !

Bordiga fut fortement impressionné par la dégénérescence de l'I.C., aussi cherchait-il une garantie contre la répétition d'un tel phénomène. Son anti-immédiatisme et sa passion du communisme lui dictèrent que le parti devait se déterminer en fonction du futur, en fonction du communisme. Pour les épigones, ceci n'est qu'une formule. Mieux vaut dialoguer avec celui qui crée les formules qu'avec ceux qui les banalisent, les déforment ou les rejettent.

La citation suivante extraite d'un article paru dans " il programma comunista " du 14.02.1964, illustre bien ma conception du rapport parti-programme :

" Sans cerveau, un homme n'est même pas un animal, sans programme, un parti n'est qu'une somme d'individus. " (Efficacité immédiate ou force révolutionnaire.)

12. - Voici son texte :

" Les classes sont dépassées, il n'y a plus de bourgeoisie, plus de petite-bourgeoisie, il n'y a plus de prolétariat, il n'y a plus qu'une seule et unique "classe universelle" opprimée par le capital. " (p.36)

Il conçoit toujours les classes selon leurs vieilles configurations comme s'il pouvait y avoir encore des bourgeois, à l'heure actuelle. Déjà Marx parlait de façon plus rigoureuse de capitalistes. En gardant le vieux contenu, par opposition, l'affirmation d'une classe universelle apparaît comme magique.

13. - Ce titre-formule caractérise fort bien l'attitude de Bordiga vis-à-vis des couches intermédiaires entre prolétariat et classe capitaliste. Dès le début de son activité, il rejette le "bloc" avec elles, car elles sont le compromis/le lieu social de la conciliation entre les deux opposés du MPC : capital et prolétariat. Elles représentent le danger de neutralisation de la force prolétarienne; elles peuvent être utilisées pour réaliser un assaut insurrectionnel contre le prolétariat (c'est une des premières approches du fascisme de la part de Bordiga). Comme elles n'ont pas de programme propre elles se font/dépositaires de tous les " rêves-illusions " de la

bourgeoisie : la vraie démocratie, le développement de la personne, etc... De ce fait elles maintiennent l'inertie sociale et engluent le prolétariat dans une position démocratique, c'est-à-dire empêchent le moment de la radicalisation. Si elles se manifestent violemment, elles peuvent entraîner le prolétariat dans une voie qui n'est pas la sienne (cf. Hongrie en 1956).

Vers la fin de sa vie Bordiga tendit de plus en plus à assimiler les étudiants à une couche formant partie des classes moyennes. D'où son rejet immédiat du mouvement de mai 1968.

14. - Si Bordiga rejeta la caricature de ma position, il condamna de façon véhémement la pratique des exclusions (en particulier la mienne) réclamée par beaucoup de camarades, qui est encore fondée sur une théorisation démocratique de la vie du parti. Pour parvenir à leur fin, ils n'hésitèrent pas à recourir à toutes sortes d'expédients qui horrifièrent Bordiga. C'est lui qui enraya toutes les manœuvres (qui tendaient entre autre à le mettre hors circuit sur le plan organisationnel) lors de la réunion de Naples de juillet 1965. Il en fut très affecté et déclara qu'il n'avait jamais été aussi abattu; c'était pire que lors de la faillite de " la glorieuse internationale ".

Ces camarades du PCI durent ravalier toute leur hargne, leur grogne, etc... mais ils ne désarmèrent pas, d'où l'incident de Paris à la fin de 1965 que je rapporte dans ma lettre du début janvier 66 qui fut à l'origine des thèses de Milan. Bordiga manifesta, à cette occasion, le plein accord avec ce que je lui avais écrit. A la même époque éclata la bombe de la parution du livre " Struttura economica e sociale della Russia d'oggi " avec le nom de Bordiga chez "Editoriale Contra " (cf. lettre de Bordiga du 03.03.66).

Comme je l'ai indiqué le mal était irrémédiable et rien n'y fit. Les champions de la revendication des chefs, des exclusions, du formalisme organisationnel continuèrent sur leur lancée - même freinée - et continuent. Dans le bulletin de février 1975, déjà cité, on peut lire à propos des thèses de Naples et de celles de Milan:

" Dans ces thèses on condamne encore une fois la théorie du parti idéal comme un phalanstère entouré de murs infranchissables ", on condamne l'abus des formalisme d'organisation " mais non l'usage correct de ces formalismes, et on se bat aussi contre l'ignoble bagage des "radiations , expulsions et dissolutions de groupes locaux " conçus comme la règle et non l'exception, du sain processus de développement du parti... "

Ce qui signifie; tout est bien, remarquable, excellent en théorie, mais dans la pratique on ne peut pas en tenir compte. A Naples, Bordiga avait prévu cette attitude et l'avait condamnée.

Quand toute activité n'a d'autre fin, en définitive, que de justifier l'existence de l'organisation, les règles, le formalisme organisationnels deviennent l'essentiel. C'est le mouvement par lequel le PCI est devenu un racket (cf. " De l'organisation ").

Cette note-précision n'a d'autre but que de mettre en évidence ma position, celle des gens du PCI, le compromis de Bordiga, effectué à Naples, et comment ce dernier permet la survie du PCI.

15. - Lénine fait un acte de foi dans la capacité du prolétariat à se soulever contre le MPC. Deux ans après, les faits lui donnent raison. Mais, finalement, que s'est-il passé? Quand on aborde le résul-

tat auquel nous sommes confronté, il n'est plus possible d'utiliser son analyse car elle est superficielle (même pour l'époque) comme c'est le cas, également, dans "L'impérialisme stade suprême du capitalisme" (cf. "A propos de l'impérialisme", Invariance n°6.I) où il déclare que l'impérialisme est le stade "du capitalisme parasitaire et pourrissant". Parasite de ^{ces} des hommes, dans ce cas le capital l'a toujours été. Si l'impérialisme est décrit en tant que capital financier, cela peut correspondre à la vision de Marx sur le capital porteur d'intérêt parasitant le capital productif. Mais si un parasite l'emporte totalement sur son hôte, il le tue; cette mort en traînant la sienne (autre chose qu'un pourrissement!). Dès lors comment se fait-il qu'il y ait survie du MPC/soixante ans après, qu'il y ait cheminement du cadavre? L'explication peut être donnée par Bordi ^{ga} qui n'acceptait pas la théorie de Lénine sur ce point) dans le fait que le prolétariat a abandonné la voie révolutionnaire et s'est laissé entraîner dans le marais démocratique. Quelle est, dans ce cas, la cause économique-sociale de la carence révolutionnaire du prolétariat? L'opportunisme selon Lénine, l'achat du prolétariat à l'aide des miettes du profit colonial, etc... ne peut plus jouer. C'est l'impasse et la plupart de nos théoriciens préfèrent psalmodier ^{les cantiques} sur la décadence, la sénescence du MPC plutôt que d'affronter la réalité.

Pour en revenir à Lénine, on peut dire qu'il ne se rend pas compte des conséquences des phénomènes qu'il évoque. Il considère comme "un problème moins grave" celui que poserait la réalisation du superimpérialisme qu'on pourrait dénommer domination réelle du capital sur la société, despotisme du capital (bien qu'il y ait dans ces deux ^{dés} déterminations qui sont absentes dans superimpérialisme), etc... pensant qu'une centralisation complète faciliterait la tâche du prolétariat. Il oubliait que tout renforcement du capital ne laisse pas indemne ce dernier. Il n'avait pas soupçonné la domestication ^{comme il se} des hommes qui, dans le cas historique qui nous intéresse ici, d'abord par le prolétariat.

On ne peut pas interpréter ce superficialisme de Lénine comme découlant uniquement d'une foi révolutionnaire qui implique schématisation et simplification. Son œuvre contient, en fait, maintes confusions et imprécisions. Dans "L'Etat et la révolution", il écrit: "Il s'ensuit qu'en régime communiste subsistent pendant un certain temps, non seulement le droit bourgeois, mais aussi l'Etat bourgeois, sans bourgeoisie!" (Oeuvres complètes, t.25, p.509)

Ce qui fait évidemment bondir, tant c'est horrible (ne serait-ce pas une erreur de traduction?). Auparavant, il avait affirmé "pour que l'Etat s'éteigne complètement il faut l'avènement du communisme intégral" (p.505). Ainsi on constate qu'il y a imprécision, car il ne situe pas les phases (qu'il connaît pourtant) du socialisme inférieur et du communisme.

Dans tous les cas, ce qu'il dit s'est bien vérifié en Russie mais n'a rien à voir avec le communisme tel que l'entendait Marx. En URSS on a un Etat tout puissant. La seule différence c'est qu'il est capitaliste et non bourgeois (l'Etat capitaliste, sans classe capitaliste!).

16. - C'est un moyen exemplaire pour escamoter la réponse à une question qu'il a lui-même posée. Voyons plus amplement le texte:

"M. Camatte nous laisse-t-il au moins la perspective d'une lutte de cette classe universelle contre le capital qui l'a mise en esclavage? Même pas. Car, en même temps qu'il dépassait les classes,

" le capital dépassait ses limites en devenant fictif. " Allez donc vous battre contre un capital fictif! " (p.86).

Or dans " De la révolution " n°2,II (n° qu'il cite) je répondais à son autointerrogation.

17. - Damen pourrait dire de Bordiga qu'il était schizophrène, comme il l'a fait pour moi, puisqu'il " est loin de la réalité qui sous les yeux de tous... " (cf." Ce n'est pas le moment de s'amuser..."). Dans le style bordiguien, je pourrai lui répliquer : c'est la magie de l'immédiat qui fait accepter toutes les domestications.

18. - Ce qui implicitement posait une question qui devait rester maquée durant des décennies : ne faut-il pas maintenir cette injonction? En effet, le prolétariat, la classe qui doit accomplir la révolution est engagée dans une bataille qui n'est pas la sienne. Comment pourra-t-il revenir sur son propre terrain de lutte? Ceci ne s'était pas posé lors du premier après-guerre, la révolution éclatant en Russie, en Allemagne, en Hongrie. Depuis lors, en dehors de la révolution espagnole à son début, il n'y eut, en dépit de la crise de 1929-32, de la guerre de 39-45, qu'intégration du prolétariat. Les révolutionnaires ont beaucoup misé et misent encore sur la guerre pour qu'il y ait une reprise révolutionnaire. Ils oublient qu'elle/le moyen le plus efficace pour domestiquer les êtres humains. Sur le plan strictement classiste, il s'agirait, encore à l'heure actuelle, de rester en dehors du conflit. En tenant compte de l'englobement des classes et de l'esclavage généralisé des hommes au capital, on comprend très bien qu'il faille sortir de ce monde.*

19. - En plus des raisons avancées, il faut tenir compte qu'avant 1968 - sauf dans cercles restreints - la critique de la marchandise comme l'a pu faire l'U.S était peu répandue et que l'affirmation: il ne suffit pas d'éliminer le capital, il faut détruire ce qui est à sa base, le mercantilisme, avait peu d'écho. Elle en a plus aujourd'hui. Toutefois, tous les anti-mercantilistes (au sens de qui est contre la marchandise) oublient l'importance du capital. Avant on percevait celui-ci mais non la marchandise, aujourd'hui c'est l'inverse : le capital n'apparaît jamais dans sa spécificité, seulement comme une marchandise particulière. Ce qui s'accompagne, chez d'autres, d'une analyse de la valeur, de la loi de la valeur oblitérant toute discontinuité qu'implique le passage de la valeur au capital. Il semble bien que le plus souvent la plupart en soient restés à la première phrase du Capital :

" La richesse des sociétés dans lesquelles régnent le mode de production capitaliste apparaît comme une " immense accumulation de marchandises ". "

20. - Un peu effrayé par ce mot, l'éditeur de " Bordiga et la passion du communisme " a mis en note : " Interprétation des textes sacrés ". C'est juste mais nettement insuffisant car cette définition laisse de côté le courant philosophique. C'est en fonction de ces deux éléments que j'ai utilisé ce mot. Il est intéressant de savoir que l'herméneutique est surtout un problème moderne; qu'elle est née avec W. Dilthey et Ed. Husserl qui sont des philosophes du début de ce siècle, moment où la création est devenue difficile et où il semble qu'il ne reste plus qu'à interpréter ce qui fut produit. La philosophie moderne semble ne consister qu'en une immense herméneutique portant principalement sur la philosophie grecque (surtout le présocratisme) Son développement est contemporain du moment où la structure s'est réalisée, où il n'y a plus de problème de devenir de phénomènes puisqu'ils se sont effectués; il n'y a plus d'ouverture; ne

* Voir la suite page 45.

reste que l'interprétation de ce qui est advenu. Non seulement il faut interpréter, mais il faut revenir à la pensée originelle afin de rétablir un discours cohérent (cf. Lacan par rapport à Freud, Althusser par rapport à Marx).

Bordiga n'échappe donc pas à son temps, sans en suivre la mode (qui n'est que l'extériorisation de ce qui est déjà extériorisé). Il en sentait les exigences profondes, en était porteur sur le plan révolutionnaire.

L'importance de l'herméneutique peut se saisir de façon immédiate et totale à travers cette citation d'Husserl tirée de l'Encyclopédia Universalis :

" Porter la raison latente à la compréhension de ses propres possibilités et ouvrir ainsi au regard la possibilité d'une métaphysique en tant que possibilité véritable, c'est là l'unique chemin pour mettre en route l'immense travail de réalisation d'une métaphysique, autrement dit d'une philosophie universelle. C'est uniquement ainsi que se décidera la question de savoir si le Tèlos qui naît pour l'humanité européenne avec la naissance de la philosophie grecque : vouloir être une humanité issue de la raison philosophique, et ne pouvoir être qu'ainsi - dans le mouvement infini où la raison passe du latent au patent et la tendance infini à l'autonormation par cette vérité et authenticité humaine qui est sienne - n'aura été qu'un simple délire de fait historiquement repérable, l'héritage contingent d'une humanité contingente, perdue au milieu d'humanités et historicités tout autres; ou bien si, au contraire, ce qui a percé pour la première fois dans l'humanité grecque n'est pas plutôt cela même qui, comme entéléchie, est inclus par essence dans l'humanité comme telle." (Die Krisis der europäischen Wissenschaften, § 6).

En des termes et avec un Telos totalement différents telle est en grande partie, la problématique de l'Errance que j'ai abordée dans le n°3 série II d'Invariance, et celle de l'unité-unification de toutes les humanités produites au cours des millénaires. J'y reviendrai.

21. - Une preuve qu'à la suite de Bordiga, je n'ai pas mastiqué des formules creuses, voici :

" L'entreprise deviendra alors le lieu où le travail en partie payé par la collectivité créera un profit en totalité contrôlé par des personnes privées. " (J. Attali : " Vers une socialisation du travail " in " Le Monde " du 09.10.75).

N'est-ce pas la réalisation encore plus généralisée du poser le capital constant égal à zéro ($C = 0$) dont parlait Bordiga?

Attali ajoute :

" Elle (la socialisation) sera, à terme, politiquement difficile à faire accepter puisque le contrôle de l'usage d'un profit fait avec des travailleurs payés en partie par l'Etat et avec des capitaux empruntés (c'est-à-dire avec un travail et un argent socialisés) resterait privé. De plus, les salariés pourraient à bon droit, refuser de payer eux-mêmes une part des salaires par leurs impôts ! "

Ce qui confirme ce qui est dit plus haut et expose, simultanément, l'exploitation mutuelle, dont parle Naville, qui serait caractéristique de l'économie de l'URSS.

la peur de la récupération
amène une fiscalisation - 45
contre-révolutionnaire -
la récupération est un moment de la
révolution on ne peut pas
avoir que la situation
qui rendra
impossible tout
autre
un autre

22. - Ce souci obsédant de prouver que ce qu'il affirmait était déjà inclus dans l'œuvre des maîtres découle de la garantie fondamentale qu'il préconise contre la dégénérescence: ne pas innover :

" La théorie du parti est le système des lois qui régissent l'histoire passée et future. La garantie que nous proposons est donc la suivante : interdiction de revoir ou même d'enrichir la théorie. Pas de créativité. " (Dialogue avec les Morts, p.114)

Ne restait que l'herméneutique.

23. - Il est évident que la façon de comprendre et de restituer l'œuvre d'un révolutionnaire est une indication profonde sur la position de celui qui affronte ce révolutionnaire. En ce qui concerne Lénine, Bordiga lui crée une cohérence afin de sauver la théorie du prolétariat, comme je l'ai montré dans " La révolution russe et la théorie du prolétariat " préface à " Russie et Révolution dans la théorie marxiste ". Dans certains cas sa fidélité à Lénine est proclamée en réponse à des attaques qui sont engendrées par ses invectives contre la classe qui a dans ses mains le sort de l'humanité et qui ne se soulève pas (autre aspect de son prophétisme : le prolétariat doit faire la révolution, exercer sa dictature, mais il se laisse séduire par la démocratie). Ainsi Fabbrocino (militant du PCI jusqu'en 1960, un des premiers nègres de Bordiga) attaqua-t-il ce dernier dans le journal " il programma comunista " n° 14, 1960 :

" Considérer de façon méprisante les masses travailleuses d'aujourd'hui comme coupables d'une apathie que le passé n'aurait pas connu ne sert qu'à justifier un manque de modestie révolutionnaire, une attitude bêtement suicidaire d'aristocratie idéologique." (La modestie révolutionnaire).

La réponse de Bordiga constitue probablement son mauvais texte : " Le texte de Lénine sur " La maladie infantile du communisme (le gauchisme) ".

24. - N'est-on pas, de nos jours, au-delà de celle-ci, puisque le capital par rapport auquel elle se produit, se pervertit lui-même, dans la mesure où il n'est plus seulement la manifestation du développement des forces productives. En outre si on prend en considération l'échappement du capital, le référentiel de l'aliénation disparaît et l'on n'a même plus la dialectique du maître et de l'esclave, noyau de la dialectique de l'aliénation. Les êtres humains sont déboussolés, déracinés; ils perdent tout critère de jugement puisque d'une part, ils restent piégés et opprimés et, d'autre part, ce qui les met dans cet état devient évanescant, insaisissable. Comme dirait l'anonyme contre qui se révolter, à qui attribuer toutes les misères? Par là ils perdent également le côté positif de la misère et de l'esclavage: l'affirmation contre le maître, le soulèvement contre celui-ci.

=====

- Suite note 18 :

Qu'on le veuille ou non, d'ailleurs, le rapport des forces est tel que ceux qui s'efforcent d'opérer dans cette société, sur le mode révolutionnaire en fonction de la théorie du prolétariat et en croyant pouvoir intervenir plus ou moins brève échéance, sont refoulés dans des ghettos. C'est le cas du PCI. Sortir de ce monde est aussi échapper au ghetto.

Note supplémentaire.

Dans l'article " *Le prodezza di talpone* " (Les prouesses de la grosse taupe) in " *il programma comunista* " n°19, 1975, l'anonyme italien se demande pourquoi avons-nous publié : " *Bordiga : testi sul comunismo* " Ed. La Vecchia Talpa (La vieille taupe) 1972. Curieux, il lui a fallu trois ans pour formuler ce pourquoi. En dehors de cela on n'y trouve qu'une variante de l'article de l'anonyme français avec, en plus, la rage effrénée de quelqu'un qui se sent touché au vif et est désespéré.

Je ne veux pas le priver d'une petite réponse. Aussi à une question qu'il pose et à laquelle il répond en disant que je cherche à faire de l'argent, j'opposerai une question : le PCI suit-il véritablement l'enseignement de Bordiga? Maintient-il, par exemple, son anti-démocratie? Pour répondre je me servirai d'un article du " *Prolétaire* " n° 181, 1974: " *La solidarité de classe avec les ouvriers immigrés* " :

" Aujourd'hui, à cause de la situation sociale, de la soumission complète du prolétariat aux intérêts bourgeois, nous ne pouvons donner d'autre mot d'ordre que de voter NON le 20 octobre!"

C'est clair ! Comme il est clair que ceux qui n'ont aucun argument théorique à opposer à ce que j'ai écrit sur Bordiga, n'ont d'autre recours pour sauver leur face qu'à faire appel à la diffamation. Ceci n'est à la hauteur d'aucun animal; ce ne peut être que l'œuvre d'êtres humains totalement possédés par le délire du capital.

EN GUISE DE REPONSE A "PROGRAMME COMMUNISTE"

o

Le "Mise au point" que Programme Communiste (1) consacre à "certains dépasseurs du marxisme" vise nommément Camatte et sa revue Invariance. Elle suscite de nombreuses remarques qu'il conviendrait d'ordonner de façon plus méthodique que nous ne le ferons ici. Il nous faudra en effet aborder les critiques du PCI contre Camatte dans l'ordre même où elles se présentent dans le texte de Programme communiste. Mais peut-être n'est-ce pas là le plus mauvais moyen d'atteindre le coeur de la "question Bordiga" puisque, de toute façon, pour s'y retrouver, il faut expliquer pourquoi Programme Communiste ne peut rien trouver en Bordiga de ce que, précisément, Camatte y a découvert.

o

C'est en effet déjà mettre en évidence l'intérêt qu'il y avait à "faire connaître Bordiga" que de trouver, au sens nécessairement péjoratif que le PCI donne à cette entreprise (2), ses raisons les plus profondes. Au premier chef, c'est la sauvegarde et la survie de cette organisation qu'une telle entreprise met en cause: l'existence du PCI n'a de sens que pour autant que l'oeuvre de Bordiga ne puisse être contestée en tant que conscience critique infaillible de la contre-révolution. Il importe donc d'analyser l'intransigeance que manifeste à ce sujet le PCI parce que c'est cette intransigeance qui est le principal obstacle à une bonne connaissance de Bordiga: dans le style de ce parti, la consécration de l'oeuvre de ce dernier a pour contre-partie le silence total sur tout ce qu'elle enferme de contradictions dramatiques; silence qui n'est évidemment possible que grâce à l'ignorance dans lesquelles sont maintenues, non seulement l'intégralité de la production de Bordiga, mais plus encore les conditions sous l'effet desquelles elle a vu le jour.

Quand Programme communiste, parlant au nom de la collectivité-PCI, impute à Camatte la présentation du travail de Bordiga sous la forme d'une "salade indigeste de nos textes et de ses élucubrations", assortie de plus d'une "biographie de son cru" (souligné dans le texte, NDR) il étale sans doute une crasse ignorance ou un souverain dédain à l'égard de ce que Camatte découvre dans Bordiga; mais surtout il fait le trait essentiel qui invite aujourd'hui à revenir sur la vie et l'oeuvre de Bordiga, du point de vue de la valeur intrinsèque de son témoignage et de l'insertion de celui-ci dans la réalité que nous vivons encore.

Derrière cette oeuvre un dilemme s'est caché que nous ne pouvons vraiment comprendre qu'aujourd'hui.

(1) Revue théorique du Parti communiste international.

(2) Pour le PCI, si Camatte publie les textes de Bordiga; "ce n'est pas seulement pour se faire un peu d'argent avec un travail de parti, mais surtout pour les désamorcer, pour les fausser, pour les "détourner" comme on dit, bref pour les tirer à lui (p.80; souligné dans l'original)

Longtemps noyé dans la représentation idéo-théorique que Bordiga inculqua au PCI, il devait toutefois faire surface, d'abord indirectement, lors d'une des "crises internes" de cette organisation, il y a une dizaine d'années. A cette époque, deux interprétations s'en révélèrent possibles, deux issues se présentèrent pour en entreprendre d'autres développements. La chose n'était pas alors très claire; mais elle est devenue rétroactivement lumineuse depuis parce que chacune des deux interprétations a suivi sa voie logique. Il ne s'agit donc pas, dans les préfaces dont Camatte a fait précéder les textes de Bordiga, de quelque chose d'étranger au "travail de parti" auquel le PCI - impudemment, on le verra plus loin - assimile la production de Bordiga à cette époque, mais du développement qui s'est inéluctablement imposé à Camatte lors de la poursuite de l'une des deux possibilités qui s'opposèrent, vers 1964, à partir de la même démarche historico-théorique du chef de la Gauche italienne.

Bon grè mal grè, l'auteur de l'article de Programme communiste est d'ailleurs contraint de dire un mot de l'origine de toute l'affaire. A propos du "départ" de Camatte du PCI il écrit: "Le fond politique de sa rupture était parfaitement clair pour nous (c'est nous qui soulignons, NDR); ses positions, "nous les avons combattues avant et nous continuions à les combattre".(p.80)

Cette présentation des faits de l'époque esquivé un aspect pour nous capital: les répugnances de Bordiga à l'égard de certaines implications contenues déjà dans l'orientation qu'effectivement le PCI adopta par la suite. Au sujet de la rupture de Camatte avec le PCI, la seule chose "claire" n'apparaît qu'aujourd'hui; en raison, disions-nous plus haut, du fait que c'est le trajet ultérieur de ce parti qui lui a donné toute sa réalité: elle a trait, précisément, aux positions au nom desquelles le Camatte de 1964 était combattu dans le PCI de cette époque (question du "parti formel", c'est-à-dire de la priorité à accorder aux exigences de la discipline, du centralisme... de toutes les formules organisationnelles que l'activisme, effectivement, imposait). Mais ce qui était beaucoup moins limide à cette date - et nous avouons sans honte avoir été parmi ceux qui n'y comprenaient goutte - c'était l'arbitrage (1) tenté, entre les deux tendances, par un Bordiga lui-même déchiré par deux exigences contradictoires: d'une part la reconduction rigide et principielle de ces formules typiquement organisationnelles, d'autre part la répugnance que lui inspirait le contenu formaliste et volontariste déjà perceptible chez leurs partisans avoués. Même si cette répugnance n'a jamais été dirigée nommément contre quiconque, même si, pratiquement, elle a été annulée par l'acceptation - chez le vieux militant - de toutes les conséquences inévitables de l'option volontariste prise par le parti, on ne peut en nier l'existence sous peine de rendre totalement inexplicable la nécessité même de l'arbitrage en question.

(1) O. ironie, celui que nous présumons être l'auteur de l'article ne cessait, à l'époque de ce débat, de déplorer les "équivoques" des "textes d'arbitrage" de Bordiga (Thèses dites de Naples et de Milan; 1965-66)

Ayant donc admis, implicitement et à dents serrées, que Camatte n'est pas tout à fait un intrus parmi ceux qui s'intéressent à la matière-Bordiga, quel argument le PCI peut-il donner pour s'opposer à la version que fournit ce dernier? Programme communiste s'efforce d'en avancer un plus intéressant et moins inavouable que la raison réelle de son obstruction qui, selon nous, tient avant tout au fait que l'importance et le rayonnement de l'édition prévue risquent de donner au débat sur Bordiga un certain retentissement. Cette fois, indique la revue du PCI, "nous devons réagir contre l'usage et l'abus de textes qui sont notre "propriété", non au sens banalement juridique, mais parce qu'ils nous sont propres". (souligné dans le texte, NDR).

En un certain sens, un tel titre "affectif" de propriété pourrait être reconnu au PCI, mais à la stricte condition qu'on précise qu'il ne porte que sur une partie - et la moins intéressante - de l'oeuvre de Bordiga. Ce qui peut être revendiqué "en propre" par l'auteur de l'article et par le PCI actuel, c'est le côté léniniste de Bordiga auquel Camatte oppose un autre aspect du leader de la Gauche italienne: cette passion révolutionnaire qui, chez Bordiga, comme aussi chez Marx, se trouve quelquefois en conflit avec la théorie. Du point de vue du sort de "l'héritage bordighiste", les choses seraient donc en règle entre les ex-adversaires de 1964-65: chacun ne revendique que ce qu'il a investi dans le Bordiga de l'époque. Camatte ne "tire à lui" que ce qu'il y trouve de conforme à son interprétation, tout comme le PCI refuse les "élucubrations" de Camatte parce que, leur source, chez Bordiga aussi, lui répugnait.

Mais Programme communiste ne saurait accepter un tel jugement de Salomon. Il ne perçoit que trop bien que le seul problème encore plein d'intérêt au sujet de Bordiga, c'est la réalité et l'importance chez lui de ce que le PCI ignore prudemment, ou réduit à un rôle accessoire, alors que Camatte le défend comme essentiel. Problème d'ailleurs utile à résoudre, non seulement en ce qui concerne la présente polémique, mais plus encore pour réagir utilement contre certaine propension qui se fait jour dans la frange-snob de la génération non conformiste actuelle. Au sein de cette dernière, et sur la lancée positive qui a balayé les tabous d'un mouvement mort, une certaine tendance à la facilité oublie qu'on ne peut efficacement opérer cette oeuvre nécessaire de déblaiement si l'on n'est pas à même de prendre la véritable mesure des tensions et volontés infructueuses qui, en communiquant leur flamme aux conceptions révolutionnaires aujourd'hui démenties, leur donnèrent la force d'une réalité. Faute d'une telle appréciation, cette génération présente - en tant qu'elle est, elle aussi, un produit de la contre-révolution - se verrait effectivement réduite à ce à quoi cette contre-révolution s'est efforcée de la réduire.

L'argument central du PCI contre Camatte c'est donc que les textes produits par Bordiga seraient l'expression d'une oeuvre impersonnelle, collective, "de parti". Mais de l'activité collective de quelle époque? De l'oeuvre impersonnelle de quel parti? Programme communiste préfère rester dans le vague à ce sujet et il faut reconnaître que l'attitude même de Bordiga, en son temps, lui a par avance facilité la besogne: il a toujours voulu parler au nom de la continuité historique du marxisme plus qu'au nom du groupe d'individus qui s'efforçaient de l'assurer. Ainsi, à propos de l'anonymat dans lequel il voulait qu'on laissât ses articles de presse - et d'où résulte la difficulté que souligne Camatte d'authentifier sa pensée propre - il est exact qu'il était intraitable au risque de friser l'absurde.(1) Mais la volonté de donner à son expression un tel caractère n'implique nullement qu'il y soit parvenu. La meilleure preuve de son échec sur ce point réside justement dans la "crise" de 1964-65 évoquée plus haut. Ses ultimes recommandations théoriques (Thèses de Naples et de Milan) rencontrèrent si peu de compréhension autre que purement formelle que les éléments pourvus de quelque autorité effective dans le PCI, bien qu'affichant une adhésion aussi avertie qu'inconditionnée à ces derniers messages, ne surent trancher la façon différente dont ils étaient compris dans le parti qu'en ayant recours à une procédure organisationnelle passablement répugnante puisque, entre autres résultats, elle mit Bordiga devant le fait accompli de l'expulsion de ceux qui, jusque là, avaient été parmi ses plus proches.

Mais nous ne pouvons ici décrire par le menu ces péripéties puisque nous avons choisi comme méthode de suivre l'article du PCI dans les réandres de ses griefs. Il en est d'ailleurs de passablement saugrenus mais qui ne sont pas inutiles à l'intelligence de la position d'ensemble. Par exemple, quand Programme communiste reproche à Camatte son "mépris de l'individu"(2), il se trompe de destinataire, pour des gens avertis, dans l'identification des positions propres aux "exclus" de 1964-65. Mais cette erreur - qui, de toute façon, ne peut aujourd'hui que passer inaperçue - est bien utile au jeu d'équilibre du PCI qui, tout récemment, a dû exclure ses éléments de Florence qui poussaient par trop à l'extrême cet anti-individualisme qui fut pourtant l'arme de combat du PCI contre Camatte il y a quelque dix ans. Outre que le grief actuel contre ce dernier ne manque donc pas de sel, Programme communiste, lorsqu'il tance Camatte

(1) Il en vint une fois à demander que son nom - qui figurait dans les textes officiels de ses discours à l'IC que Programme communiste envisageait de reproduire - fut purement et simplement supprimé, remplacé par l'expression "le représentant de la Gauche communiste"!

(2) "M. Camatte (...) est de ceux qui se gargarisent avec la formule "l'individu c'est de la merde", formule polémique très utile et très efficace à une époque d'exaltation individualiste, mais qui devient absurde si on la prend à la lettre". (P.81; souligné par nous).

pour avoir attribué à Bordiga " sa propre négation métaphysique de l'individu" et, à ce titre, d'avoir "traité de haut" ~~le~~ le cerveau théorique de la Gauche italienne, fait d'une pierre deux coups: d'une part il procède à un ravaudage idéologique destiné à équilibrer les tendances centripètes qui se sont manifestées ces dernières années dans le PCI, d'autre part, il s'épargne l'affrontement d'une critique qui, à travers la présentation de Bordiga par Camatte, concerne toute une époque de la théorie révolutionnaire.

Toutefois, l'auteur de l'article, sentant que sa définition des rapports entre individu et organisation est passablement nébuleuse, fait ^{un} effort notable pour la préciser. "Nous savons parfaitement - écrit-il - que le parti est composé d'hommes en chair et en os avec leurs particularités, leur histoire; mais nous savons aussi qu'il doit intégrer ces forces, les discipliner, les plier à ses positions et les mettre au service de son but collectif".

Or ce que nous, précisément, mettons formellement en doute, c'est que le PCI soit parvenu à un tel résultat, chacune de ses "crises" l'ayant toujours plus amoindri du point de vue justement de ses facultés "d'intégration", de "discipline" et de définition de son "but collectif". Et quand nous lisons dans Programme communiste que ces gens affirment savoir "que "le parti" ne peut pas grimper sur une table pour tenir un discours ou s'asseoir devant une machine à écrire pour rédiger un article...", nous disons que le malheur, pour cette remarquable argumentation, c'est que le PCI n'a jamais été que cela: des individus faisant des discours ou produisant des textes. Et il ne pouvait pas être autre chose, non par carence spécifique de ses militants, mais parce que son existence, au niveau de la "légitimité historique" de ses intentions, ne reflétait qu'une survivance et, dans sa réalité "physique" de groupe s'accroissant (très relativement) il exprimait un phénomène tout différent de celui qui dégage des masses sociales en action l'organisation de leur propre mouvement (la modeste prospérité du PCI, du point de vue de l'élargissement ^{de} ses effectifs n'étant qu'une discrète ristourne sur la prolifération gauchiste).

Bordiga, comme tout "militant de base" - dit encore Programme communiste - devait "exprimer non "sa" pensée, mais les positions du parti qui sont le patrimoine collectif du mouvement révolutionnaire par delà les pays et les générations". Cette belle formule n'oublie qu'un petit détail: l'énorme casure introduite dans ^{la} continuité de ce mouvement par l'écrasement du prolétariat international, la seconde guerre mondiale et la profonde mutation provoquée par celle-ci dans la société du capital. Et ce "détail" nous conduit enfin au cœur de la question. Parlant du second après-guerre, l'auteur de l'article veut bien reconnaître qu'à cette époque "par la force de ^{la} contre-révolution, l'instrument de conservation et de transmission de ce patrimoine collectif de la classe était presque réduit à un individu". (p.81; souligné par nous) Que représente donc cette conservation et cette transmission, en ce qui concerne Bordiga?

La réponse époustouflante du PCI à cette question témoigne de la conscience fantasmagorique que ce parti a, tant de sa propre histoire que de ses rapports avec l'époque qu'il vit. Elle suppose continuité, renforcement, clairvoyance là où l'on ne rencontre qu'épuisement, inadéquation, sclérose. Bien entendu, l'idée que l'origine de cette "coupure" pourrait se situer chez Bordiga lui-même lui est absolument insupportable et le PCI y riposte en répandant les propres affabulations dont il se berce. Réfutant l'affirmation pourtant indiscutable de Camatte quant au "retrait de la vie politique" opéré par Bordiga de 1927 à 1944, Programme communiste rétorque qu'au contraire celui-ci, durant toute cette période avait "fonctionné comme un formidable accumulateur, décantateur, clarificateur, concentrateur de toutes les positions doctrinales, théoriques, politiques et programmatiques, etc..."

Ce n'est pas à nous qu'il faut rappeler que Bordiga, pour les rares éléments qui, au lendemain de la seconde guerre mondiale, rejetaient avec le même dégoût le stalinisme, l'antifascisme et la Reconstruction patriotique, fut le point de référence le plus solide, sinon le seul. Mais ce n'est pas là ce que met en cause la solution de continuité relevée par Camatte, entre les dates indiquées, dans la production théorico-politique de Bordiga; c'est le fait qu'elle s'accompagne d'une ignorance réelle ou voulue des travaux de la même époque de la Gauche allemande, pourtant allée plus loin que lui dans la critique de la contre-révolution stalinienne. Ce hiatus, que traduit chez Bordiga son adhésion inconditionnée à l'appréciation péjorative de Lénine concernant cette même Gauche allemande, le PCI ne sait le nier qu'en nous débitant la tirade emphatique dont nous n'avons cité qu'une brève, mais qui va jusqu'à comparer la communication, par Bordiga, de son expérience historique aux "jeunes militants" à une "éruption volcanique". C'est simplement ridicule.

Il y a pourtant autre chose chez Bordiga que la carence dont cette "lacune" est le symptôme mais qui découle finalement de son "jansénisme" disciplinaire à l'égard de l'Internationale. Et c'est pourquoi Camatte a voulu publier son oeuvre afin qu'il soit possible de porter un jugement sur sa totalité. Escamotez cet autre Bordiga et vous le réduisez à "l'ultra-bolcheviste" que certains para-situationnistes ont voulu découvrir en lui. Mais c'est bien là, précisément, l'intention du PCI, afin que Bordiga soit à sa propre image...et réciproquement.

Certes, nous n'avons pas la puérilité d'imaginer que Bordiga, durant l'étonnant silence dont il fit preuve pendant les quelque vingt années qui connurent les événements les plus terribles et les plus décisifs pour le sort de notre époque, se soit abstenu de les "suivre", en "accumulant" une documentation et une réflexion dont la matière, nullement improvisée, se retrouve dans les volumineuses séries qu'il produisit à partir des années '50. Par contre, ce qui ne laisse pas d'impressionner à ce propos, c'est qu'on n'a pas encore retrouvé la moindre trace d'un commentaire contemporain de ces événements, d'une lettre, d'un échange, qui révélerait l'évolution de sa propre appréciation. Il semblerait qu'à ses yeux l'histoire méritant l'affirmation, la protestation - fut-elle isolée -

la pensée révolutionnaire, se serait arrêtée vers 1927-29 et - paradoxe plus grand encore - n'aurait repris son cours après la guerre qu'exactement dans les termes où l'avaient enregistrée le combat de la Gauche italienne au moment de sa rupture avec la III^e Internationale. La partie principalement historique du travail de Bordiga confirme cette impression et c'est pourquoi, selon Camatte, l'apport réel de Bordiga ne se dessine véritablement qu'à partir des années '50 et présente plus d'intérêt comme première perception des énormes changements survenus que comme application inchangée de critères fixes.

Cette appréciation implique la thèse selon laquelle il y aurait chez Bordiga deux "faces" contradictoires: celle du lutteur passionné et celle du froid analyste. Naturellement, s'agissant d'un seul et même homme, d'un "produit" bien caractéristique d'une époque déterminée, elles s'interpénètrent et s'influencent l'une l'autre. Mais il est bien clair, à travers certains textes de Bordiga, que c'est l'élément passionnel - au sens le plus fort du terme: comme aptitude d'un homme à surmonter les limites de son temps - qui a provoqué un certain dépassement de la base théorico-politique de départ. Ce qui incite à penser que le chef de la Gauche italienne, tout en étant un authentique spécimen de ^{la} génération révolutionnaire contemporaine des bolchevicks, se différencie par le trait ci-dessus des autres représentants de cette génération.

On peut saisir cette nuance en comparant ce "dépassement", manifestation du seul Bordiga, avec les données-limites des positions défendues contre l'Internationale stalinienne par la Gauche italienne dans les manifestations où elle apparaissait effectivement en tant que courant politique, force collective de parti, selon la terminologie chère au PCI. Ceci concerne la période qui va de 1934 jusqu'après la guerre et, surtout, dans l'émigration. La lecture de "Bilan", organe de la Fraction belge de la Gauche communiste internationale, est révélatrice à ce propos: l'involutions contre-révolutionnaire de l'URSS et le rôle de ^{la} mystification antifasciste comme préparation du second conflit mondial y sont stigmatisés avec une rigueur qui ne laisse pas d'être impressionnante encore aujourd'hui. Mais les imprécisions concernant la nature de l'Etat russe au moment de l'éclatement de la guerre(1) suffiraient à elles seules à montrer combien est plus incertaine et hésitante la contribution collective des militants de la Gauche italienne à l'analyse de ^{la} période qui s'ouvre avec le second conflit mondial.

Camatte a d'ailleurs décrit, dans les premiers n° d'Invariance, la situation des groupes "bordighistes" d'après 1945 qui, divisés en tendances rivales, revendiquent la même tradition, se disputent le même sigle. Nous n'évoquons brièvement ces

(1) Les seules perceptions lucides, dans ce matériel lorsqu'il s'occupe spécialement de cette "question russe", sont d'inspiration, non pas bordighienne mais "gauche-hollandiste".

Israël - Liban
Dyrie
généralisme
schéma-marses
algèbre-marses
Temps-argent
annuel
l'acte
fonction-
ni-critique
- impérialisme
Le brinisme
conflit
inter-
Capitalisme
et non la
révolution
communisme
Le propre
et commune
se mis anti-capitalisme
y compris sous ses formes
féministes et sionistes
nouvel antifascisme
antisionisme

faits (1) que pour faire promptement justice de la prétention boursouflée du PCI à la continuité compacte et sans défaut de sa propre existence. Que des révolutionnaires aient erré avant de fournir une approche cohérente du phénomène contre-révolutionnaire qui n'est devenu limpide que plus d'un quart de siècle après, voilà qui ne dénature nullement la valeur de leur mouvement qui, sur le plan politique, n'a jamais fait une seule concession. Seule la forfanterie rackettiste peut s'offusquer lorsqu'on lui conteste de détenir, et à elle seule, "toute la vérité".

Il n'en demeure pas moins que l'apport des groupes de la Gauche italienne, en tant que courant et pratique collectifs, est resté indécis et que seule la production de Bordiga, en dépit de sa contradiction "congénitale" a démontré la force de cohérence dont témoignent justement les textes qui, par l'intermédiaire de Camatte, sont présentement soumis à un relativement large public. Cette oeuvre, bien connue et précisée, peut et doit faire objet de critique; mais elle existe comme totalité et présence. Ce qui est mythique et illusoire - démenti par vingt années d'interrogations, de controverses, de "crises" internes - c'est l'assertion du PCI selon laquelle la production de Bordiga des années '50 serait devenue, par la vertu de dispositions organisationnelles et de pratiques propagandistes... patrimoine collectif.

Tant qu'il s'est agi, dans l'1^{er} PCI, d'utiliser pour la formation des militants l'ensemble du travail de Bordiga (et par surcroît en une situation où la contre-révolution se parachevait en observant les étapes que lui avait prévues celui-ci), il y eut relativement peu de problèmes. Ceux-ci surgirent lorsque, sous l'effet d'un certain développement numérique de l'organisation et de l'intensification des luttes sociales, on tenta de traduire en termes d'action (en réalité de propagande plus large et plus bruyante) les dispositions tactiques que Bordiga, dans son souci de ne rien modifier à la totalité programmatique, avait maintenues dans les thèses du parti. A partir de là toutes sortes de problèmes concernant les règles et structures de l'organisation se posèrent en fonction de la tâche prioritaire qu'on reconnaissait à celle-ci: observation, analyse dans l'attente de la manifestation objective d'une tendance précise de la lutte sociale, ou au contraire stimulation des prémisses supposées de cette manifestation par l'évocation répétée des points théoriques acquis? Dans ces conditions, les formules de principe conservées par Bordiga afin d'éviter un dessèchement académique de l'organisa-

(1) Il faudrait trop de place pour pouvoir souligner la nature du contraste entre la tendance à une certaine "aération" idéologique des groupes de la Gauche italienne à l'étranger et la rigueur de Bordiga; la première étant plus ouverte sur les apports : x venant de la Gauche allemande ou hollandaise, mais peu cohérente sur le plan théorique; la seconde payant cette cohérence par le refus absolu de ces apports.

tion (activité de cercle, psychologie de secte, etc...) donnaient force à une véritable alternative, dont par surcroît la plupart des membres du parti n'étaient pas conscients tant l'effort volontariste d'extériorisation était dans la logique de la perspective antérieure et son intensification "autorisée" par la plateforme de principe défendue par Bordiga.(1)

Toutes les autres "difficultés" et "crises" que l'avenir réservait alors au PCI étaient contenues en puissance dans cette orientation adoptée au début des années '60 et qui, indirectement, influa de façon négative sur les facultés d'analyse de Bordiga. Non pas que ses méthodes et conceptions fussent devenues inopérantes du jour au lendemain, mais parce qu'au moment même où - dans le domaine des représentations de la société et de son mouvement - commençait à se dessiner un bouleversement dont aujourd'hui encore toutes les conséquences ne sont pas tirées, l'intuition de ce phénomène, encore permise par le "vieux bagage théorique" était brutalement stoppée par le retour en force de la triviale pratique de parti d'avant 1951-52; cette pratique était d'ailleurs vouée elle-même, happée par le tourbillon de ce bouleversement, à prendre en un tour de main la figure stérile qui la caractérise chez tous les groupes gauchistes.

Il y a donc deux "moments" dans l'oeuvre de Bordiga du point de vue de sa portée effective et entre lesquels les conséquences du "tournant activiste" du début des années '60 introduisirent une séparation décisive. Pour revenir au langage délirant du PCI à ce propos et ramener ses prétentions à des dimensions plausibles, il faut préciser l'époque que ce langage pourrait sans trop d'invraisemblance concerner: la tâche que le PCI (confondant sans doute la force de l'extraordinaire personnalité de Bordiga avec celle de ses propos théoriques) compare à un "jaillissement volcanique" fut celle que Bordiga accomplit avant 1962.

Aux "jeunes militants", il communiqua indiscutablement l'énergie qui leur permit d'affronter la débâcle du mouvement prolétarien, il apporta une clarté qui dissipait les nébulosités de cette période confuse (et nous serions les derniers à penser que sa puissance physiologique personnelle n'y était pour rien). Mais cette énergie plongeait ses racines dans le passé. "Accumulée" certes durant les années sombres de la guerre; renforcée, soit, par la vérification des prévisions alarmantes formulées par la Gauche italienne lors des assises de la III^e Internationale. Il ne s'agissait pas moins d'une force tirée des luttes d'avant, de celles qui appartenaient à une autre génération

(1) Notamment dans le texte de 1965 ("Considérations sur l'activité du parti...") qui revendiquait toutes les tâches compatibles avec une "situation historique défavorable". Nous ne pouvons ici développer cet aspect; il s'agirait de montrer l'ambiguïté de la formule face au vrai problème: le parti percevrait-il toujours avec lucidité la direction prise par les événements dès lors qu'il adoptait une pratique impliquant déjà une direction déterminée ("favorable" et non son contraire)?

politique, à une autre phase, désormais révolue, de l'histoire des mouvements sociaux.

L'imposture c'est d'affirmer cette force encore vivante dans le PCI simplement parce qu'on y observe scrupuleusement ses purs aspects de forme: anonymat dans la presse, anti-personnalisme, caractère "collectif" conféré à toute collaboration individuelle, etc... Le singe de la fable ne faisait rien d'autre lorsqu'il débitait consciencieusement le boniment en oubliant que la lanterne magique n'était pas allumée... Toutes ces formules "d'activité de parti" auxquelles Bordiga étaient si fermement attaché, ne prenaient un sens que parce qu'il était là avec sa puissance de témoin, de présence d'un passé glorieux mais mort. Ce n'est pas sacrifier au culte de la personnalité que de reconnaître à certains individus qui ont vécu le front haut des heures historiques cruciales la faculté d'en ressusciter le souffle dans leurs évocations. Mais après eux on ne répète plus de tels miracles lorsque le mouvement subversif qui, en leur temps, leur avait inculqué pareille force s'éteint toujours plus avec les décennies révolues.

Camatte s'est efforcé honnêtement d'évoquer cette peu commune faculté de Bordiga. Mais l'auteur de Programme communiste, au lieu de reconnaître les limites d'une époque que de tels survivants pouvaient dominer encore, ne sait anonner que des lieux communs, seule chose retenue de leur contact. Selon lui, Camatte, "sorbonnard perdu" aurait, à la façon des universitaires bourgeois, confondu "l'histoire des partis" avec "la biographie de leurs chefs". (p.82)

C'est par trop stupide. Il n'y a pas un trait de biographie personnelle dans l'évocation qui sert de préface aux textes de Bordiga. Ce que Camatte veut au contraire montrer de spécifique chez l'individu-Bordiga c'est qu'il est à la fois jonction et fracture entre deux époques de la pensée révolutionnaire. A la différence du second après-guerre où il n'y avait pas d'autre espoir que la reconstitution des vieux alignements sociaux englués dans l'Union sacrée antifasciste, la situation de ces dernières années à illuminé la ruine de cet espoir de quelques lueurs fulgurantes révélant la vrai visage du monstre à abattre, le capital. Dès lors il est fastidieux d'entendre réciter les formules décolorées d'une révolution classiste aux termes hier encore plausibles mais dont il faut comprendre pourquoi ils ne le sont plus. Il devient écoeurant de voir

Bordiga revendiqué comme mouvement alors qu'une élucidation trop tardive de sa défaite pose un nouveau dilemme: à peine réussit-on retrouver les contours vrais du facteur social qui, dans les termes de l'hypothèse révolutionnaire, a fait défaut qu'on découvre que ces contours ont depuis disparu... si même ils n'étaient pas déjà un leurre.

Or, de par les bizarreries de la démarche critique, l'oeuvre de Bordiga, en reculant de toutes ses forces l'échéance de cette découverte, a permis qu'elle soit possible. En redonnant toute sa force à la théorie, il a fourni l'influx qui a aidé d'autres à déceler sa faiblesse. Il s'agit, nous semble-t-il,

d'un cas typique qui défie les pseudo-lois du "matérialisme historique". Pour croire en la force révolutionnaire du prolétariat, Bordiga n'eut jamais besoin de le voir renaître. Plus, en tant que classe réelle, il accumulait faiblesses et concessions, plus, chez Bordiga, se renforçait la représentation de ce prolétariat idéel qui, selon lui, devait ressurgir tôt ou tard des profondeurs les plus obscures de la scène historique. Il suffit de comparer ce comportement à celui de la cohorte des suiveurs du communisme, contemporains de sa grande épopée mais prompts à se séparer de lui, pour constater que si Bordiga, par sa formation et son action politique, appartenait à la même génération politique, il s'en distinguait radicalement par cette dimension-là. Qu'on nous excuse d'y insister: cette envergure ne se dispute pas comme on se disputa un fétiche, un emblème ou un patronage spirituel. En prêtant une telle intention à Camatte le PCI démasque sa propre utilisation de Bordiga.

Sa malice pour le "récupérer" est d'ailleurs cousue du gros fil d'une banalité: " ce qui compte - écrit-il - ce n'est pas la biographie de tels chefs, mais l'histoire d'un mouvement politique." (p.82; souligné dans le texte). De grâce, si nous parlons de mouvement - que ce soit au sens d'organisation ou de masses d'individus se mouvant - ne parlons pas du PCI, cette espèce de statue de sel dans le monde des groupuscules. Il ne peut s'agir que de la Gauche italienne, lorsqu'elle était à la tête du parti qui appartint ensuite à Moscou par le truchement de Gramsci et de Togliatti. On n'y démêle pas si aisément ce que le comportement des chefs doit à la volonté de l'organisation. Mais il n'est pas douteux que c'est sur ces derniers, lorsque le mouvement, en tant que tel, essuie échecs et abandons, que se reporte tout l'aspect dramatique de cette épreuve: il leur incombe, au moins pour sauver les chances de ce mouvement pour l'avenir, de prendre acte, de décider, de trancher. Qui oserait soutenir que les décisions de la Gauche italienne ne furent toujours - sans qu'il y ait quoi que ce soit de péjoratif dans cette affirmation - celles de Bordiga? (1) Qu'importe d'ailleurs le côté formel de la genèse des positions prises - va donc pour leur interprétation comme celle d'un mouvement politique - mais on ne peut les étudier si on les dissocie des termes dans lesquels elles se sont posées à Bordiga lui-même et dans les termes où il a été le seul à les justifier. Ce que nous savons d'indiscutable à ce propos c'est qu'il était en conflit avec l'Internationale. Aussi la formule que nous lisons dans Programme communiste, qui parle de "rapports pas toujours simples, entre la Gauche italienne et les bolcheviks", nous apparaît-elle comme un délicat euphémisme. Dans leur substance effective - et non sous l'aspect didactique que leur donne Bordiga dans ses textes où il minimise les divergences avec Lénine - ces rapports se

(1) Damen avance que Bordiga, d'avis contraire à celui de ses camarades, aurait dû se plier à leur volonté dans la question de la dissolution du "Comité d'entente"; 1923-24. (Cf son livre: Amadéo Bordiga, grandeur et limites d'une expérience; 1971.) C'est pour nous une question encore à éclaircir.

présentent comme tout simplement atroces, de par l'incompréhension et la suffisance témoignées par Moscou d'une part, et, d'autre part, l'évidence que la Gauche italienne "avait raison".

A la différence des communistes de gauche allemands, Bordiga ne voulut pas rompre avec Moscou avant l'extermination de la vieille garde et la liquidation flagrante des derniers vestiges internationalistes et révolutionnaires de l'IC. Quel que fut son calcul, l'histoire ne l'a pas justifié, mais celui qu'exhibe le PCI ne peut que couvrir de ridicule ceux qui croient y trouver une raison péremptoire de l'attitude de Bordiga. Il s'agit de la fameuse lettre que celui-ci écrivit à Korsh en 1926 et dans laquelle Bordiga justifie sa non-rupture avec Moscou parce que tout n'est pas encore joué en URSS et que de graves crises peuvent toujours surgir dans ce pays. Ces crises n'ont pas eu lieu et la Russie soviétique, loin d'être la cendre sous laquelle l'incendie révolutionnaire pouvait toujours couver, s'est avérée au contraire servir de pivot au renforcement de la société du capital; particulièrement en ce qui concerne "l'intégration" du prolétariat à cette société. Ce rôle, dont le PCI est bien conscient, il ne parvient pas à se rendre compte qu'il jette complètement par terre la stratégie "historique" de Bordiga. Aussi administre-t-il à ce dernier le résultat le plus absurde de "l'invariance": revendiquer comme point indéfectible de principe ce qui s'est achevé dans un fiasco.

Pour poursuivre dans la perspective esquissée auprès de Korsh, le leader de la Gauche italienne dut composer avec les formules tactiques de l'Internationale en s'efforçant d'y maintenir un contenu conforme avec ses convictions (cas type: le Front unique). Nous n'entrerons pas ici dans ces détails historiques, mais nous devons souligner, dans le cadre de la querelle cherchée à Camatte autour de Bordiga, que l'ironie féroce qui s'acharne après l'héritage politique de ce dernier réside précisément dans le fait que l'organisation qui se réclame de la mémoire de Bordiga et de son oeuvre élève à la hauteur d'un principe-tabou une tactique dont l'ambiguïté n'était plausible que dans la perspective soutenue plus haut auprès de Korsh. Cette aberration est d'autant plus impressionnante qu'aujourd'hui ont disparu, non seulement bien entendu les conditions de l'hypothèse stratégique pouvant expliquer cette ambiguïté, mais même le terrain social et historique sur lequel avait germé un tel problème.

o

Revenons à la trame de la critique du PCI. L'article cité se scandalise de l'affirmation de Camatte selon qui "la dissolution de l'Assemblée constituante fit croire à Bordiga que les bolchevicks avaient effectivement une position anti-parlementaire!" (p.82). Et de s'esclaffer que ceci "laisse entendre que les bolchevicks étaient...des parlementaristes!" ou que - Camatte ayant fait état "d'une convergence entre différents courants (Gauches allemande, anglaise, hollandaise, NDR) tendant à dépasser la démocratie" - cela signifie "que les bolcheviks auraient été de vulgaires démocrates".

Si l'écrivain de service du PCI était capable d'un peu d'objectivité, il pourrait se rendre compte, même au travers de sa propre "littérature de parti", que l'affirmation de Camatte (d'ailleurs loin de lui être exclusive) n'est pas aussi aberrante qu'il se l'imagine. On peut lire Lénine dans son affreux opuscule sur "L'Extrémisme de Gauche", on peut compulsor le discours anti-parlementariste de Bordiga au second congrès (dont pas un seul des arguments n'a été sérieusement réfuté par toute l'armée bolchevique); on se convainc sans difficulté que le "démocratisme bolchevique" - qui n'était certes pas "vulgaire" mais extrémiste et jacobin - n'en avait pas moins des fondements solides: formé idéologiquement et politiquement dans un pays où la révolution bourgeoise n'avait pas eu lieu (et cela a été relevé comme déterminant pour ses conceptions, non seulement par Pannekoek en 1920, mais aussi par Bordiga quelques années plus tard) le parti de Lénine considérait l'utilisation du parlement comme une tactique compatible avec la lutte pour le communisme; tactique de préparation des masses à la révolution, certes, et à employer ou non selon les circonstances et le rapport des forces, mais qui, pour les bolchevicks ne contredisait pas la prise de conscience révolutionnaire. Bordiga donc, dans son discours au second congrès et plus encore la Gauche allemande dans toute son oeuvre, excluaient cette utilisation, aussi bien en tant que concept - parce qu'elle faisait obstacle à cette conscience révolutionnaire ou la liquidait - que comme structure offrant la possibilité d'une transition vers le communisme. Ils voyaient dans tout doute ou flottement à ce sujet les séquelles de l'histoire du capital, de son stade où le prolétariat, pour pouvoir survivre en tant que classe écrasée et affamée, devait accepter des termes idéologiques et pratiques contraires à ceux qu'exigeait son émancipation. On ne comprendrait pas la "souplesse tactique" des bolchevicks dans cette question, de même que l'autorité sans appel dont ils firent preuve pour l'imposer à toute l'Internationale, si n'avait pas existé chez eux une tolérance théorico-idéologique jusqu'au niveau du concept.

Bien entendu, nous ne pouvons nous étendre ici sur ce sujet. Il faudrait, non seulement restituer avec l'exactitude aujourd'hui davantage possible la teneur des polémiques internes de l'IC confrontées avec leurs événements contemporains, mais aussi entreprendre l'analyse minutieuse de l'interprétation figée qu'e donne le PCI: celle-ci n'exprime que la volonté de "faire cadrer" (quelquefois au prix de contre-vérités) la ligne difficile et tourmentée de la Gauche italienne dans sa lutte inégale contre Moscou avec une préhension de cette tranche d'histoire qu'occulte - notamment chez Bordiga - l'impossibilité de conduire à terme, sous tous ses aspects théoriques et même philosophiques, la critique du facteur déterminant dans la façon dont la contre-révolution a triomphé, c'est-à-dire le bolchevisme.

De même il serait trop long d'expliquer, faits à l'appui, comment, depuis que le léninisme s'est imposé de façon incontestée dans le PCI comme idéologie, les sujets ci-dessus sont

devenus à ce point explosifs que toute ombre de reconsidération de l'orthodoxie du parti sur cette question provoque désormais des éclats irréparables: à preuve l'imbroglio dont le PCI ne peut plus se dégager après la dernière "crise interne" à laquelle nous avons assisté avant de quitter l'organisation (1971). Pourtant la simple lecture de la documentation accrue fournie ces toutes dernières années concernant l'éclaircissement des points jusque là mal connus de l'histoire de la Troisième Internationale (1) montre combien les déductions que le PCI trouve exorbitantes chez Camatte sont en passe de devenir de pures banalités (notamment que le 3° congrès de l'IC se soit soldé "par une défaite du mouvement de gauche à l'échelle mondiale", ou encore que Bordiga "ne parvint jamais à surmonter le débat de 1920") (p.83)

En ce qui concerne la première affirmation, d'autant plus inacceptable pour le PCI que, depuis quelques années, il prolonge chaque fois d'un congrès la période où l'IC peut fournir des "enseignements valables", nous renvoyons le lecteur à la brochure de Denis Authier sur "La gauche allemande". Il y trouvera la reproduction in-extenso de certains passages du protocole jusque là inconnus en France et en Italie, et, avec eux, la révélation de la physionomie véritable du Komintern à cette époque. Le cri d'alarme des kapédistes rencontra à cette date un climat de suffisance, de mépris et de cynisme qui, avec le recul, en dit long sur le fait qu'une idéologie d'Etat s'était substituée - en cette année 1921 qui vit la répression de Crons-tadt - à l'enthousiasme internationaliste qui imprégnait encore les déclarations du congrès de 1919.

Quant au fait que Bordiga ne se remit pas de son échec au second congrès, il suffit, pour constater la réalité de cet échec et mesurer ses dimensions, d'examiner la teneur et les conséquences immédiates de ces assises pour comprendre qu'elles avaient été préparées en vue d'aboutir, à la barbe des "21 conditions", à l'admission dans l'IC des Indépendants d'Allemagne, cette véritable insulte jetée à la face de tous les "gauches" de l'Internationale. Qu'à cette date-là la partie fût définitivement jouée, même du point de vue de la perspective de Bordiga, on le vérifie dans la nature d'arrière-garde de tous les combats que la Gauche italienne dut livrer par la suite, dans son acharnement à sauver l'espoir placé dans le mouvement d'octobre 17 contre le déploiement de la

(1) Il faudrait à ce propos mettre en parallèle la plausibilité de l'interprétation de cette histoire par le PCI et la courbe suivie par le développement de toute la documentation qui était parti du point zéro au lendemain de la guerre.

procédure manœuvrière dans laquelle Moscou excellait à enfermer ses "communistes infantiles".

Ne redisons pas d'où Bordiga tirait le plus clair de sa conviction d'un futur retour victorieux de la cause du prolétariat: sa foi en une telle revanche trouvait son origine et sa preuve même dans la force qu'elle lui avait inspirée de ne pas capituler devant toute la puissance combinée à l'astuce déployée par Moscou. Mais pour lui, la voix de Moscou n'était que celle qu'empruntait aux faits un phénomène purement objectif: la contre-révolution. Voyez combien il maintient sa critique imperturbable, froide, impersonnelle face à la meute stalinienne du VI^e Exécutif élargi de mars 1926 qui ligue contre lui bourreaux et victimes de la purge qui se prépare. Pourtant aujourd'hui nous voyons bien que la colère, l'éclat, le scandale, eussent été plus riches de ressources pour l'avenir que l'objectivité glacée qui montrait leur "erreur" à des révolutionnaires qui, en réalité, ne l'étaient pas, ou plus. Nous ressentons durement le poids de cette carence, non seulement parce que les épigones de Bordiga ont perdu, à l'égard de la contre-révolution, cette haine tout court qui donne la force de se débarrasser des représentations dont la prétention scientifique n'est plus que dérision, mais aussi parce que la génération qui a jeté cette même représentation aux orties n'a pas forcément "récupéré" cette haine en ce qu'elle a de plus permanent et de plus profond.

Bordiga, c'est vrai, discutait avec l'histoire par-dessus la face sinistre des fantoches sanglants ou sordides qui, dans l'IC, insultaient en lui leur mauvaise conscience. Mais le drame de Bordiga c'est que l'histoire -en tant qu'idole creuse, comme disait Milovsk - s'est joué de lui au travers de la sérénité théorique avec laquelle il l'abordait. Peut-être Bordiga n'était-il pas totalement inconscient de ce fait lorsqu'il s'armait, comme composante cachée de sa croyance en la "victoire finale" à l'échelle historique, de l'affirmation du caractère inéluctable de l'échec enregistré au terme de l'aventure qui avait occupé toute sa vie. pu moins donnait-il quelquefois une telle impression en de rares instants de confidences lucides, même s'il ne s'agissait alors pour lui que de réagir à l'ingénuité qu'il devinait fort bien chez ses jeunes adeptes. (1)

o

On aura deviné là où le bât blesse le PCI: jeter quelque lueur sur les difficultés de la position historique de Bordiga dans la phase d'écroulement des espoirs révolutionnaires c'est mettre fin à tout mythe d'inafaillibilité.

Ceci apparaît clairement lorsque Programme communiste, s'élevant contre la "sélection" que Camatte a opérée parmi

(1) Au cours d'une conversation de 1952, à Gênes, alors que nous nous étions étonnés auprès de Bordiga de "l'entêtement" de Lénine à ne pas se rendre à ses arguments "abstentionnistes" et invoquions l'échec jamais démenti du "parlementarisme révolutionnaire", il nous répondit d'un ton un peu désabusé: "Mais notre tactique aussi était vouée à l'échec!".

les articles de presse de Bordiga (Cf "Textes sur le communisme"), proteste contre le titre de la préface à ces textes, coupable, selon le PCI, de n'avoir pas indissolublement associé, chez Bordiga, passion pour le communisme et passion pour le parti.

L'argument n'a de poids qu'auprès de ceux qui ignorent ou feignent d'ignorer l'acception dans laquelle Bordiga prenait ces derniers termes. Il ne s'agissait nullement de l'organisation formelle, qu'il n'hésita pas à laisser exploser à la suite de son intervention de 1951-52 dans le PCI première formule, mais du "parti historique", c'est-à-dire, dans sa terminologie, de la continuité de positions qui, par-dessus les versatilités des individus et les ruptures de groupement, a défendu une direction d'action historiquement inébranlable, que Bordiga a peut-être idéalisée (notamment en niant les bifurcations survenues après Marx au coeur même de sa doctrine) mais nullement identifiée à un arbre généalogique d'organisations. Donc, chez Bordiga, communisme, programme et parti ont la même signification; nécessairement abstraite en raison des phases de contre-révolution.

Nous avons vu plus haut ce qu'on peut dire des positions de la Gauche italienne comme oeuvre collective à la veille de la seconde guerre mondiale. Au lendemain de celle-ci, Bordiga se tint à l'écart de l'organisation reconstituée en Italie sous le sigle du PCI. Lors de la "crise" qui secoua cette dernière en 1951-52, il intervint de façon décisive et radicale, et c'est autour de lui et de la substance de son intervention que s'opéra le nouveau ralliement. Voyons donc maintenant quels furent ses rapports avec cette seconde organisation de même nom. On peut déjà dire qu'elle a tout tiré de lui ^{sans} rien lui apporter, si même elle n'a pas été pour lui un obstacle. Revendiquer le droit moral de propriété sur ce que le PCI a acquis auprès de Bordiga est pire que de défendre (mais le PCI s'en prive-t-il?) son titre de propriété juridique sur cet acquis: cette dernière façon de procéder, même si elle escamote la signature, reconnaît du moins la réalité de son auteur - dont personne parmi les familiers du PCI n'ignore que l'essentiel de la production "classique" du parti lui est due; l'autre méthode noie la personnalité de Bordiga dans l'identification mythique au "travail de parti". Programme communiste pousse à ce propos son véritable cri du coeur: de l'oeuvre de Bordiga, écrit-il, Camatte "essaie de faire l'héritage d'un individu ouvert à tous les individus" (p.83; souligné par nous, NDR). C'est clair, le PCI tremble pour son monopole de l'oeuvre de Bordiga.

Reprenons méthodiquement. Dans la période d'après-guerre, l'oeuvre collective dont les textes de Bordiga seraient l'expression n'est qu'un mythe en ce sens que, tout ce qui dans la presse et les réunions du parti dépassait le rabâchage des "positions fondamentales" et le "rappel des principes" (commentaire des oeuvres les plus connues de Marx, citation des thèses de Lénine et de l'IC, textes "caractéristiques" de la Gauche italienne, etc...) ainsi que les échos d'actualité et les statistiques destinées à les illustrer, c'est-à-dire tout ce qui avait véritablement une portée théorique, était le fruit exclusif de l'observation et de la réflexion de Bordiga. Plusieurs heures durant, lors des trimestrielles "réunions internationales",

du PCI, il exposait les thèmes de Marx - totalement dénaturés dans la connaissance commune à l'époque - ou encore commentait de façon vivante et pittoresque le "cours de l'économie mondiale" qu'il voyait, lentement mais sûrement, s'acheminer vers la grande crise du capital. Il reprenait ensuite lui-même par écrit la matière de ces exposés, en modifiant souvent leur ordonnance et en y apportant de nouveaux développements; le produit de ce travail paraissait in extenso dans la presse en langue italienne du parti.

A aller au fond des choses, il faudrait dire que le seul apport original venu à Bordiga des rangs du PCI fut une sorte de collaboration a contrario: le débat dont aujourd'hui Programme communiste reprend les termes contre Camatte. Ce conflit amena Bordiga, à l'époque, à produire tout le résultat de sa propre expérience historique, c'est-à-dire, en dernière analyse, la matière du dilemme qu'il ne pouvait résoudre qu'en reconduisant - "invariablement", en dépit des bouleversements survenus - la position autrefois adoptée vis-à-vis de Lénine et de la III^e Internationale. (Thèses de Naples et de Milan; 1965-66)

Ces thèses reflètent en effet la précarité de l'équilibre réalisé par Bordiga entre sa "passion révolutionnaire" et la fidélité à la ligne programmatique du passé. Il admettait la nécessité de l'organisation formelle, mais stigmatisait "l'organisationsnisme" qui avait servi de prétexte à l'écrasement des gauches de l'IC; il écrivait que le parti devait s'efforcer d'anticiper en son sein les conditions de la future société communiste - mais que ce ne pouvait être là qu'une tendance; il invitait à surmonter les faiblesses et les difficultés du moment dans le PCI, mais déclarait utopique la prétention à une organisation parfaite. En un mot, il n'abordait pas réellement le problème en jeu, qui d'ailleurs n'avait pas été clairement posé: savoir si, devant l'opacité des conditions existantes, on pouvait reprendre intégralement les termes de tactique et de structure adoptés en son temps par l'IC et qui, au fond, exprimaient au travers d'une situation historique spécifique le banal postulat de la diffusion des idées révolutionnaires auprès des masses en tant que moyen de les "conquérir" à la notion du communisme et à la volonté de le réaliser.

Il est clair, du point de vue de la valeur historique et théorique de l'apport, que ce n'est pas là le meilleur Bordiga puisque, au nom de "l'invariance", sa vaste perception de l'oeuvre considérable que représentait l'avènement du communisme se réduisait à de grises recettes politiques, elles-mêmes produites par l'incapacité de la société, à un tournant de son histoire, à entreprendre une telle oeuvre, et même à la concevoir avec netteté. On ne peut donc, de bonne foi, s'étonner que Camatte ait "sélectionné", parmi les textes de Bordiga, ceux qui donnaient à la large perception du communisme la primauté sur la valorisation des médiocres expédients que l'histoire avait offert à la prétention d'y atteindre. On comprend de même que Camatte ait voulu mettre en lumière le processus qui liait cette perception à l'oeuvre de "restauration doctrinale" entreprise par Bordiga dès la fin de la guerre. Car si ce dernier - comme y insiste l'article du PCI - n'a pas "découvert et affirmé la nature non-mercantile du communisme", il

n'en a pas moins été, de toute sa génération politique, celui qui a été le plus conséquent avec cette affirmation qui est effectivement de Marx. Il suffit de comparer la position de Bordiga avec les illusions d'un Trotsky quant à la "nature socialiste" des bases de l'économie soviétique, pour se convaincre qu'il n'était pas tellement banal, dans les confusions des lendemains de la seconde guerre mondiale, de faire du non-mercantilisme le critère rigoureusement discriminatif de la destruction révolutionnaire du capital.

Sous estimer ce trait de l'oeuvre de Bordiga, n'y voir - comme le fait l'article du PCI - "qu'un aspect de la doctrine et du programme, indissociable du reste" (p.83; souligné dans le texte, NDR) c'est d'une part réduire son oeuvre à un formulaire politique, à un recueil de données tactiques et organisationnelles dignes d'un bon catéchisme maoïste, et, d'autre part, fermer les yeux sur la robustesse de cette dynamique qui, chez un homme féroce de ne rien ajouter à "l'acquis théorique", est malgré tout capable de le propulser, dans une mesure notable, hors des limites qu'il s'est lui-même imposées. Est-il nécessaire d'ajouter que, pour la mentalité groupusculaire, formuler la seule hypothèse d'un tel fait est déjà la plus grave des hérésies?

o

Désarmer la diatribe du PCI est ici l'objectif nécessaire, mais d'envergure limitée. Peut-être offre-t-il pourtant le moyen, sans quitter notre sujet, de compenser la médiocrité d'une "réfutation" riche en redites et banalités en essayant d'éclairer la perspective de travail qu'Invariance soumet, aussi bien à ceux qui n'aiment qu'à relever les faiblesses et l'inachèvement des thèmes, qu'à ceux qui, se dispensant de tout scrupule à ce sujet, préfèrent se satisfaire des seules conclusions.

La simple lucidité montre que ni l'une ni l'autre de ces attitudes ne concourt à aider, ne disons pas la découverte de la vérité théorique, mais seulement la possibilité de vivre mentalement une idée, un espoir, à la limite un contact avec la préhension des faits. Il nous semble que si le procès d'Invariance tente quelqu'un, ce ne peut être qu'après qu'il ait soumis au jugement, d'une part la perception qu'on peut y trouver de ce que réalise et nous promet de réaliser le capital moderne ; et d'autre part la réalité du lien qui peut relier cette perception à l'expérience vécue auprès de Bordiga et du vieux PCI.

L'article de Programme communiste adopte l'attitude diamétralement opposée et c'est à ce titre en tant qu'excellent prototype d'incompréhension - qu'il nous faut le suivre tous terrains. Nous voici arrivés maintenant aux "grandes questions théoriques" puisqu'il s'agit du rapport d'Invariance avec le marxisme et... du rapport du marxisme avec la réalité historique. Pourtant, dans l'article du PCI, c'est moins les doctes "maniements théoriques" qui nous retiennent que certaines expressions et tournures particulièrement édifiantes. L'auteur du texte, par exemple, se gausse de l'affirmation de Camatte selon qui "la volonté de cohérence opère parfois comme une inertie" et ironise sur Invariance dont la cohérence

ne serait pas le soucis majeur".(1)

L'inertie que peut engendrer la cohérence, nous l'avons suffisamment illustrée au travers du "dilemme" de Bordiga. En ce qui concerne Camatte l'important est de savoir de quelle cohérence il s'agit. Les tenants du PCI actuel sont indiscutablement cohérents avec eux-mêmes. Ils ont toujours penché - implicitement ou explicitement - vers la thèse selon laquelle la découverte du futur de la société est objet de science et, comme tel, inaccessible dans son intégralité aux membres des couches opprimées et exploitées de cette société, chez qui, un corps de chercheurs spécialisés et de théoriciens avertis doit donc importer la conscience révolutionnaire selon la formule de Lénine dans "Que faire?", leur livre de chevet. Pour être bref, les membres actuels du PCI restent ce qu'ils ont toujours été: plus léninistes que "bordighistes". Sur ce point le léninisme de Bordiga était bien plus nuancé; mais pour le montrer, il faudrait encore considérablement allonger cette "contre-mise-au-point" déjà passablement volumineuse.

"L'incohérence" d'Invariance relève d'une autre cohérence que celle de ces "gens de parti": celle qui conduit à développer à fond, dans toutes ses implications et présuppositions confrontées avec la réalité, une théorie cohérente de l'histoire jusqu'au point où, de toute évidence, elle ne l'est plus. Et c'est là que, mis en présence de cette échéance inéluctable, l'auteur du texte dirigé contre Camatte^{er} vient à perdre son latin. Comment, s'exclame-t-il en paraphrasant Invariance, "la théorie marxiste a tout prévu - sauf, petit détail, qu'il faudra la renouveler!" (p.84) Suprême scandale, Camatte a osé écrire que "le mérite de Bordiga fut d'être à même de maintenir le pôle du futur, le communisme... même si, à l'heure actuelle, nous le concevons différemment." (p.84). "Ecoutez-bien!" dit le texte du PCI prenant ses lecteurs à témoins de cette phrase. Essayez donc plutôt de comprendre, leur disons-nous pour notre compte.

La théorie marxiste a "tout prévu" en ce qui concerne les grandes voies de développement du capital telles qu'elles pouvaient être anticipées dès la première moitié du siècle dernier. Mais cette anticipation n'était possible que parce que le prolétariat s'était manifesté, et violemment, comme l'atagonique du capital. sans cette manifestation le "mystère" de la plus value ou le secret du "fétiche-marchandise" n'aurait jamais engendré une théorie révolutionnaire. Mais ce que Marx, par définition, ne pouvait théoriser c'est la carence du facteur social qui lui avait révélé l'anatomie de tout le système, qu'il considérait comme irréductible ennemi du capital et contre lequel il l'exaltait et l'appelait à la rébellion. Le seul "mystère" actuel est celui de cette carence; mais même si elle réduit à néant la perspective politico-historique de Marx, il n'en reste

(1) Les "dissidents" de la première scission du PCI (1951-52) font à Camatte le même grief, mais en partant de prémisses diamétralement opposées. Pour ces derniers "l'inconstance" de Camatte engage la responsabilité de Bordiga à cause de la nébulosité de certaines de ses formules. Pour le PCI, au contraire, Camatte n'a finalement rien de commun avec Bordiga.

pas moins que l'oeuvre de Marx a dégagé les critères distinctifs et le sens du mouvement du mode de production qui a tout de même triomphé. La possession de ces critères, vivifiée chez Bordiga au feu des luttes sociales et politiques vécues, lui a permis de maintenir vivante en lui, malgré la terrible défaite, la tension vers le communisme qui concentrait en une époque, une génération, à la limite, tout un cumul d'aspirations et d'espairs transmis et grossis tout au cours du siècle dernier.

+ = un individu

Insister sur cette dimension de Bordiga, ce n'est pas, comme le pense l'article du PCI, se plaire à des "jongleries entre invariance et nouveauté", entre continuité et différence" (p.84) mais essayer de retrouver le sens de ces aspirations humaines au travers d'un ja également humain et à la lueur de son propre drame de révolutionnaire battu, mais non résigné. Laissons au lecteur le soin de comparer cette ambition avec l'intension stupide dont le PCI gratifie Camatte lorsqu'il lui prête la conviction que "le véritable continuateur du marxisme c'est...le camattisme" et lorsqu'il affirme que, dans l'opinion de Camatte, Bordiga aurait "constitué le maillon intermédiaire entre les deux".

Il faut cependant savoir gré au PCI, malgré la vulgarité de sa polémique - ou peut-être grâce à elle - de nous avoir involontairement étalé les limites de ses possibilités de compréhension et, par là, confirmé ce que nous appelons sa régression groupusculaire. Programme communiste, dans les textes de Camatte, s'empare d'affirmations dont il ne perçoit que "l'invraisemblance" aux yeux du gros bon sens et il ironise trivialement à leur sujet confirmant de cette façon ^{que} le besoin de polémiquer, de "triumpher", verbalement, de "l'adversaire", l'emporte chez lui sur l'aptitude à comprendre ce dernier et sur tout scrupule quant à l'hypothèse qu'il pourrait formuler quelque utile vérité. Bornons-nous à ce propos à citer quelques uns des arguments par l'usage desquels le PCI exhibe sa façon quasi-scolaire de traiter les "grands exemples historiques" et d'utiliser - ici au sens péjoratif du terme - les notions avancées par Bordiga. Ainsi s'étend-il complaisamment sur la non-vérification, historique de la thèse de Kautsky sur le "super-impérialisme" afin de prouver qu'à l'instar de ce père dénaturé du marxisme Camatte déduirait imprudemment de "certaines tendances du capital" leur triomphe généralisé. Camatte, écrit l'auteur de l'article du PCI, "...prends effectivement comme "points de départ" des affirmations marxistes qui traduisent des tendances réelles de la société; mais il isole ces affirmations de l'ensemble de la théorie, il ignore le processus historique contradictoire dans lequel ces tendances se manifestent; il élève ces affirmations à l'absolu et donne ces tendances pour déjà réalisées" (p.85; souligné dans le texte).

On ne saurait mieux reconnaître qu'au PCI on ne travaille pas sur la réalité présente de la société mais sur le "capitalisme de papa"! Mais la critique ci-dessus est révélatrice de quelque chose de bien plus important: pour justifier son orthodoxie doctrinale défailante, la PCI est obligé d'invoquer - plus ou moins hypocritement - les secteurs, situations et domaines où

le mouvement du capital n'a pas encore atteint ses dimensions modernes; ce qu'il fait en insinuant que ces dimensions constitueraient un absolu que le capital ne pourrait pas rejoindre. Le malheur pour l'oeuvre de Bordiga en cette affaire, c'est que ses dépositaires pieux, mais pauvres en clairvoyance... ou en scrupules, n'ont aucune vergogne à employer la méthode du maître tout à fait hors de son contexte. Bordiga en effet a involontairement créé un précédent à la méthode qu'utilise le PCI actuel contre Camatte: pour justifier Lénine contre certaine critique "de gauche" à l'égard du "capitalisme d'Etat" russe, le leader de la Gauche italienne a utilisé cet argument douteux que ce stade n'a jamais été atteint par l'économie soviétique et, répétant strictement Lénine, qu'il constituerait de toute façon un progrès par rapport à la petite production... Qui interdirait à ses épigones du PCI d'y voir apologie du capitalisme d'Etat; en tout bien tout honneur bien entendu: comme... transition!

Le texte du PCI fait également un sort à la phrase de Camatte: "le temps de travail vivant tend toujours à diminuer dans le mode de production capitaliste (et) l'activité de l'ouvrier devient presque superflue". Diable! voilà une atteinte directe aux bases sociologiques du rôle messianique du prolétariat. Aussi le rédacteur de Programme communiste en oublie-t-il du coup que des constatations de cet ordre firent en leur temps problème au sein du PCI (1) et impute-t-il à Camatte une crainte imaginaire qui n'est que l'expression renversée de sa propre et réelle crainte: "En réalité sa critique (celle de Camatte, naturellement) ne s'adresse pas tant à Bordiga qu'à l'histoire (souligné dans le texte, NDR) qui s'obstine à ne pas réaliser (souligné par nous, NDR) la conséquence "logique" de... cette affirmation, et qui n'a pas encore rendu le travail des ouvriers "tout à fait" superflu." (p.85)

Une étude plus détaillée de la presse du PCI de ces dernières années montrerait que si ce parti défend pied à pied l'importance quantitative de la "classe ouvrière", ce n'est pas par simple "attardement" dogmatique mais par nécessité d'activisme. La double constatation, d'une part de la réduction relative du nombre des travailleurs (au sens traditionnel du terme: ouvriers) dans la production et, d'autre part, de la généralisation des contraintes de la conditions salariée aux catégories considérées autrefois sous le signe d'un statut distinctif (employés de bureau, fonctionnaires, "tertiaire", etc..) conduit à découvrir la grande complexité de la situation d'une masse sociale d'un côté idéologiquement "embourgeoisée" et, de l'autre pratiquement "prolétarisée". Cette complexité incite à rechercher les voies par lesquelles cette humanité "domestiquée" a velléité de se rebiffer contre le monde qu'on lui a fait. Mais c'est justement à la seule idée de cette perspective-là que le PCI se cabre parce qu'il en perçoit fort bien la pre-

(1) Notamment la découverte que, sur le demi-million de personnes utilisées par la Général Motors aux États-Unis, un dixième seulement participait réellement à la construction des véhicules; tout le reste étant occupé aux tâches commerciales, publicitaires ou comptables; autrement dit à la circulation et non à la production.

catégories du K / classes sociales.

mière conséquence: la vanité de son rôle de groupuscule qui appa-
raîtrait d'autant plus superflu et stérile que - sa décomposi-
tion théorique étant déjà avancée - il se livre ouvertement à
de ridicules spéculations sur tous les mouvements qui, se heur-
tant aux "secteurs arriérés" du développement du capital, n'oeu-
vrent - de la façon la plus mystificatrice du point de vue révo-
lutionnaire - qu'à leur faire "rattraper" ce "retard". (1)

Pour saisir l'importance de la transformation de la société
du capital en ses secteurs les plus modernes, il faudrait
d'ailleurs que le PCI admette une donnée historique qu'il se
refuse farouchement à prendre en compte: le fait que toute l'ac-
tion du mouvement ouvrier, durant des décennies, n'a contribué
qu'à accélérer le mouvement du capital. Il est assez malaisé dans
le présent cadre de fourvoir toutes les preuves démontrant qu'un
tel refus est le verrou du formalisme théorique du PCI. On s'en
tiendra à illustrer le fait en analysant quelques unes des exclamations
que certaines "affirmations de Camatte" arrachent au ré-
dacteur de Programme communiste et qui suffisent à délimiter
le camp dans lequel se range cette revue face au déferlement
des critiques qui témoignent elles-mêmes de la nature et du ni-
veau de la présente "crise de société".

Il y eut progression théorique du mouvement révolutionnaire,
pris dans son sens large, chaque fois que les couches les plus op-
primées bousculèrent par leur comportement les limites affirmées
infranchissables dans lesquelles la science et l'économie officiel-
les enfermaient leurs revendications. Par contre, dans la période
de décomposition de la pensée révolutionnaire "orthodoxe" que
nous vivons, le grand paradoxe est que cette pensée-même - et non
plus la seule "science bourgeoise" - érige préventivement des
barrières quant au degré de réalisation que ne pourrait pas dé-
passer le processus de la révolution à venir. Il n'est pas dis-
cutable que cette orthodoxie assume un tel rôle d'idéologie
répressive en présence par exemple de la répulsion toujours plus
profonde qui se manifeste spontanément à l'égard du travail sa-
larié et qui, dans cette société qui partage - très inégalement -
l'indigestion et la faim sur la masse de ses produits polluants,
autorise la mise en cause du travail tout court, non pas comme
activité humaine au sens générique du terme, mais comme résul-
tat de siècles de conditionnement qui ont préparé l'avènement
du capital. Au contact de telles "revendications", l'argument
typique de l'orthodoxie révolutionnaire consiste toujours à in-
voquer l'immaturité des conditions objectives. Cet argument,
nous l'avons rencontré dans des textes du PCI plus explicites
que celui que nous examinons aujourd'hui, (2) mais il n'est pas

(1) Cf le sort réservé par les épigones de Bordiga à sa position
de lutte contre "l'indifférentisme" en matière de révolte natio-
nale-coloniale et qui conduit le PCI à saluer la victoire des
Vietnamiens contre les Américains parce que - à défaut d'être
une révolution sociale - elle "libère" le développement moderne
du capital!

(2) Le PCI y défendant la répétition inévitable, en cas de révo-
lution, des "difficultés" rencontrées en leur temps par les bol-
chevicks, et ce, pour reprendre intégralement les moeurs et pra-
tiques de ces derniers dans leur "dictature du prolétariat".

*domination
excellente
domination
formelle.*

*Oui
(et non)*

*les lectures
de la bible
n'ont pas
peuvent poser
des problèmes
même leur
résolution
auront
des conséquences
sérieuses.*

douteux qu'il inspire encore l'auteur de la "mise au point" de Programme communiste lorsqu'il se choque de lire chez Camatte que "du jour au lendemain il est possible de détruire réellement la valeur". (p.85)

ici lors de l'invocation communiste.

Il est clair à ce propos que le PCI ne connaît pas les travaux d'Invariance sur cette question de la loi de la valeur; mais cela ne gêne aucunément ceux qui noircissent les feuilles de Programme communiste parce que, pour eux, la réponse n'est pas dictée par des raisons théoriques mais par une passion idéologique: pour maintenir l'autorité de Marx, de Lénine - et de leur Bordiga politique, ils n'hésiteraient pas à défendre la nécessité du respect de la loi de la valeur en cas de victoire révolutionnaire d'aujourd'hui!

Une remarque identique vient sous la plume lorsqu'on voit l'auteur du texte s'agiter parce qu'il a lu chez Camatte que "dans la phase finale du capital celui-ci singe la société à venir et réalise les revendications immédiates du prolétariat". Cette fois-ci, il ne s'agit plus d'une problématique sur l'avenir, mais d'une cécité indécrottable face aux réalités criantes d'un système qui, pour se garantir du chômage, est capable de bafouer ses propres principes de rentabilité, de se jouer de ses propres lois économiques, de faire tourner des "secteurs improductifs", d'obliger des patrons à utiliser des ouvriers en surnombre, etc...

Un autre motif de scandale pour le PCI nous ramène à la question de Bordiga. Programme communiste écrit: "Partant de l'analyse de Marx et Engels rappelée par Bordiga, qui montre que le développement du capital tend à éliminer la figure du capitaliste classique, et de la démonstration marxiste de Bordiga que dans certaines circonstances le mode de production capitaliste peut se développer sans une classe bourgeoise classique (Camatte) en déduit, et reproche à Bordiga de ne pas le faire, que "s'il en était ainsi le mode de production capitaliste pouvait lui-même dépasser les classes, les absorber, en mettant tous les hommes en esclavage". (pp.85-86; souligné dans l'original).

deux un premier temps
mais la crise l'oblige de plus en plus à ne plus pouvoir le faire, dans un premier temps la solution est à l'autogestion des systèmes

Nous disons que cela nous ramène à Bordiga parce que ce dernier, précisément, avait soutenu - le plus hardiment parmi les révolutionnaires de sa génération - que le capital moderne pouvait se développer, et même naître, sans l'existence d'une classe capitaliste. (Cf ses textes sur la Russie et son étude inachevée "Propriété et capital"). Qu'il n'ait pas suivi cette voie jusqu'à toutes ses ultimes conséquences, Camatte l'a bien montré et expliqué. Ce qui importe à ce sujet, c'est de situer historiquement les raisons probables des arguments qu'il invoquait pour flanquer cette "ouverture" hardie d'obstacles et de restrictions généralement fondées sur l'affirmation que le capitalisme - comme se plaît à le rappeler Programme communiste - "ne pouvait même pas atteindre un état "pur" au point d'éliminer les classes moyennes". (p.86)

Sans entrer ici dans l'aspect étudié par Camatte dans Invariance - la réticence manifestée par toute l'aire slave à l'implantation du capital - et dans laquelle réside probablement

la véritable cause de cette lenteur de la transformation des campagnes soviétiques sur laquelle Bordiga appuyait l'affirmation ci-dessus - il nous est difficile de penser que son intransigeance théorique sur ce point n'était pas influencée par la position commune à tous les grands marxistes de son époque: face à la domination encore formelle du capital, ils ne pouvaient entrevoir le communisme sans une tactique destinée à composer avec les couches sociales et les formes de production non encore dépassées par le capital. Plus exactement ce serait là, chez Bordiga, une empreinte léniniste, à laquelle sans doute il serait faux de rattacher toute son oeuvre, mais indéniable.

Confirmons seulement ce que nous avons déjà constaté à propos du PCI: il ne retient de Bordiga que cet aspect-là. Abstraction faite des raisons immédiates de ce choix, trop facilement devinables, il est intéressant d'y trouver des mobiles plus généraux qui, n'étant pas propres au seul PCI, donnent la mesure réelle de la présente "querelle". Pour l'organisation de Programme communiste, de même/pour tous les groupuscules le plus trivialement trotskystes ou maoïstes, il est une chose dont il faut se garder comme de la peste: l'investigation jusqu'à ses conséquences les plus hallucinantes de la vision qui a effectivement illuminé Marx. Une telle démarche, alors que s'écroule tout le côté "constructif" d'une telle vision, ne peut que conduire à l'angoissant problème de notre temps, le seul réel qui se profile derrière les verbiages "révolutionnaires" qui le dissimulent de plus en plus mal: personne ne sait véritablement comment l'humanité peut échapper au sort que, visiblement, lui promet la société du capital. Par contre une vérité lancinante se fait de plus en plus jour: la société présente s'est à ce point identifiée au phénomène historico-social qui l'a assujettie que, non seulement elle en subit les mutilations multiples sans être capable d'y résister (et même, en ce qui concerne la grande masse, de comprendre la substance de ces mutilations) mais encore elle les subit de telle sorte que ses simulacres de résistance (ceux que théorisent les groupuscules) s'inscrivent dans un renforcement du processus de mutilation. Ne cachons pas que, pour toute perception lucide, c'est là un gouffre à donner le vertige. Le PCI s'en défend instinctivement en se raccrochant à tout ce qui peut en exorciser la vision; et c'est par là qu'il rejoint l'impuissance d'esprit et l'auto-aveuglement dogmatique qui caractérisent les pseudo "avant-gardes révolutionnaires" de notre époque.

Ceci éclate avec évidence dans toute la page 86 de Programme communiste où fusent toutes les exclamations que peut inspirer le "gros bon sens", c'est-à-dire la grande frousse de la réalité présente face à laquelle c'est à notre avis le plus impitoyable indice de capitulation théorique et morale - pour un groupe qui s'arroge le monopole de LA vérité révolutionnaire - que de refuser de la voir en face.

L'article du PCI invective "Ubu-Camatte" (sans soupçonner tout ce qu'il y a de lucidité grinçante dans la farce de de Jarry) parce que le rédacteur d'Invariance a écrit que "le capital peut lui-même dépasser les classes" (souligné dans le texte, NDR). "Que disons-nous"il peut"? C'est déjà fait!" s'exclame l'auteur de l'article. Et jaillit alors tout droit

le cri le plus sincère du spécialiste groupusculaire menacé de la perte de l'emploi: "Mais alors, mais alors, s'il n'y a plus lutte des classes, qu'est-ce donc qui renversera la domination du capital? M. Camatte nous laisse-t-il au moins la perspective d'une lutte de cette classe universelle contre le capital qui l'a mise en esclavage? Même pas. Car, en même temps qu'il dépassait les classes, "le capital dépassait ses limites en devenant capital fictif" ". (souligné dans le texte, la phrase est tirée d'une des préfaces de Camatte pour Bordiga). Et l'auteur de l'article s'écrie, en toute ingénuité: "Allez donc vous battre contre un capital fictif!" (Cette fois c'est nous qui souli-

gnons, NDR)
une représentation a quant même une base réelle

Eh oui! le voilà enfin abordé le vrai problème! Mais à peine l'écrivassier du PCI l'a-t-il effleuré dans un hoquet d'indignation qu'il le refoule bien vite sous une pluie de sarcasmes destinés au malheureux qui a eu le front de le poser. Car si la praxis groupusculaire ne peut pas affronter, même en pensée, ce monstre-capital devenu insaisissable, du moins ne s'embarrasse-t-elle pas de scrupule lorsqu'il s'agit d'agoniser ceux qui n'ont pas reculé devant le besoin de rechercher son nouveau visage. Et l'auteur du texte de s'en prendre à l'hérésie suprême de Camatte qui a osé dire que, finalement, le capital "n'est qu'une représentation" (p.86; souligné dans le texte) Heureusement, il se souvient à temps de son bréviaire marxiste: "...pour le marxisme - écrit-il fièvreusement - le capital est un rapport social, un rapport réel entre les hommes, dans la production avant tout" (Souligné dans le texte)

"Avant tout", le lecteur doit savoir que le texte du PCI est - autant sinon plus - à usage interne qu'externe. Il s'adresse à des militants qu'on a habitués - comme nous l'avons été nous-mêmes en notre temps - à utiliser la théorie comme armes de propagande auprès des hommes ("les masses"!) et non comme outil applicable à la globalité du réel (c'est-à-dire du mouvement de la société). Programme communiste fera donc mouche, aux yeux d'un tel "public" si, simplement en montrant que Camatte insulte aux lieux communs qui structurent cette propagande, il provoque l'indignation ou le sourire à l'adresse de ses "affirmations". (1)

Pourtant il suffit d'observer les choses autour de soi - et surtout de faire preuve d'un parti-pris d'anti-préjugés fussent-ils de bonne teinture marxiste - pour se convaincre que les formules de Camatte n'ont rien de si aberrant. En quoi un rapport fondé sur la convergence des hommes autour d'une

(1) Il ne s'agit d'ailleurs pas là du conditionnement propre à la seule équipe réduite que constitue le PCI. Ce conditionnement est celui de tout élément qui pense "radicalement" depuis le début du siècle. Sartre - cité par Gluksman: "La cuisinière et le mangeur d'hommes" - affirmait très justement en 1950: "nous sommes tous marxistes". Ce que confirme le fait que, jusqu'aux travaux tout embryonnaires encore de la récente critique, le seul point de référence solide de tout anticonformisme était le matérialisme historique.

*le capital
 Texte
 de s'autoriser
 mais le
 le capital
 fictif
 doit permettre
 une création
 nouvelle
 au cours
 il se
 verra la
 guerre*

représentation ne serait donc pas réel? Pourquoi ne serait-il pas aussi social puisqu'il règle toute la vie d'aujourd'hui? En fonction de quoi réagirait donc le quidam qui, renversé par une voiture sans être tué, se représente, avant même de vérifier ses abâtis, la somme d'argent qu'il pourra retirer au chauffard? Quel mobile incite l'ouvrier à accepter une prime de risque pour une tâche qui peut lui coûter la vie, sinon qu'il se représente l'augmentation déguisée de salaire que cela constitue? Et quel autre nom donneriez-vous au processus psychique qui s'opère chez le travailleur, lorsque, chez lui, au lieu de savourer son farniente, il avoue avoir l'impression de perdre de l'argent (celui qu'il gagnerait en faisant quelques heures supplémentaires de plus)? Mais, objectera-t-on, il s'agit du "pouvoir suggestif de l'argent et non de la substance du capital. Précisément. Le même pouvoir, le capital le démontre - comme l'illustre Marx - avec l'apparition de la monnaie de crédit. Etre cru en tant qu'équivalent de richesse matérielle et morale, en tant que promesse de plus grande richesse future, en tant que gage de puissance, de domination, de force suprême dans le monde, voilà qui importe dans ce cycle d'un argent qui n'a plus qu'un rapport lointain - puis finalement nul - avec le produit matériel du travail dont il est censé être l'expression. Et depuis quand pourrait-on refuser à une telle croyance en la vertu de ce fétiche le nom de représentation? L'ultime scepticisme à ce sujet disparaît lorsque ceux qui sont le mieux placés pour savoir que cette vertu miraculeuse du capital n'est tirée que de leur propre sang et leur propre vie en viennent à "l'oublier", à se laisser prendre à son magnétisme, davantage même et plus fanatiquement que ceux que le phénomène privilégie.

Si quelque chose incite à "se taper le cul par terre", selon l'expression élégante de Programme communiste, c'est bien l'aveuglement de ceux qui le rédigent et qui croient pouvoir victorieusement opposer à la force abstraite du capital les vieilles lithanies "de parti": Le capital, énonce doctement l'article du PCI, c'est "un rapport contradictoire qui engendre les classes antagoniques(...) dont la lutte, culminant dans la révolution et la dictature du prolétariat, doit entraîner (la) destruction matérielle".

Naïveté, dans une situation cocasse où les seuls à se bercer des termes "révolution" et "dictature du prolétariat" ne sont pas des prolétaires au sens rigoureux du terme? Voir: la manipulation théorique n'est pas absente, comme nous le verrons très bientôt, du texte du PCI. Selon son auteur, Camatte serait arrivé à la notion de capital fictif en "partant de la constatation que, dans certaines circonstances, du capital qui n'existe pas encore et qui peut-être ne se réalisera jamais, peut fonctionner comme capital" (p.86; souligné par nous)

Qu'en des termes délicats ces choses-là sont dites! Ces "certaines circonstances" constituent en réalité le cas général dans toutes les opérations financières, économiques, politiques, de taille à jouer un rôle dans le relatif équilibre actuel de la société du capital. On ne décrira pas ici les procédés et techniques économico-comptables qui - depuis le secteur de la construction (où il est fréquent, comme le révèlent les "scandales", que l'immeuble entrepris soit payé avec l'argent souscrit pour l'immeuble suivant) jusqu'aux inextricables

combinaisons et arrangements dans l'ordre monétaire international - témoignent de leur fictivité par rapport à tous points matériels de référence et de l'extraordinaire souplesse atteinte par l'ensemble du système qui affronte victorieusement des "goulots" et des "impasses" qui, il y a un demi-siècle, l'auraient menacé mortellement.

Bien entendu, il ne faut pas comprendre "fictivité" au sens d'état de choses dans lequel tout rapport serait rompu à l'égard de grandeurs matérielles. Tout au contraire ces rapports sont bougrement réels en raison du caractère "totalitairement" efficace de cette fictivité en ses points d'impact sur la vie des multitudes: pour se moquer éperdument de la valeur, la dynamique des rapports qui se fondent sur elle n'en est que plus despotique. On sait que les révolutionnaires ont toujours attendu la révolte de la réalité vivante, "naturelle", / contre cette dynamique là où des catégories sociales déterminées doivent - en réintroduisant des mesures effectives de la "valeur" - transformer en produits d'usage l'ultime résultat, pour la part limitée qui leur en revient, de l'abstraite chaîne des mouvements d'échange. Or il est bien clair que ces catégories, loin de se rebiffer contre la logique absurde du processus, en sont toujours plus magnétisée au travers même de leur pratique de la "consommation". Le PCI, lorsqu'il fonde tous ses espoirs de "reprise de classe" à partir des définites "contradictions objectives" du capital, n'en est que plus ridicule par le fait qu'il ne se borne pas à y croire lui-même béatement, mais considère ce qu'il en dit comme argument péremptoire et irréfutable. Un peu de banale modestie devrait modérer ses sarcasmes contre Camatte s'il daignait seulement se souvenir que ces "terremoti" (1) qu'il a vu se déchaîner il y a quatre ans à peine, lors des symptômes de la "crise monétaire", la société du capital les a, en somme, gaillardement supportés.

La crainte du paradoxe n'est d'ailleurs pas le fort du PCI. Lui qui, pour tout expliquer et tout conclure ne dispose que de la répétition des magiques formules marxistes, reproche à Camatte "la passion de la formule" (p.87). Mais qui connaît l'histoire de cette organisation reconnaît sans peine, sur cette flèche, les traces indélébiles du vieux poison utilisé lors des polémiques passées - lesquelles nous ramènent aussi à Bordiga puisqu'il s'agit de l'option prise par l'auteur présumé du texte au moment où les thèses du vieux militant suscitaient dans le PCI deux interprétations différentes. Dans le texte présent de Programme communiste, c'est l'orientation qui s'est progressivement affirmée après le départ de ^{en} Camatte et quelques autres éléments qui transpire, cette-fois ^{en} toute pureté, à chaque ligne; et - miracle de ^{la} fidélité - elle réduit, non seulement Bordiga, mais Marx lui-même à travers lui.

Après avoir expliqué que le mouvement ouvrier a dû employer des formules frappantes, mais qu'il faut prendre dans "le rapport dialectique d'une réalité complexe", l'article du PCI donne ce passage qu'il faut ici reproduire intégralement:

(1) tremblements de terre.

"De toute façon, le "formuliste" trouve son bonheur partout et fait flèche de tout bois. Qu'Engels utilise le "bon vieux mot allemand Gemeinwesen (communauté)", et le voilà qui s'empare de ce mot, s'en remplit la bouche et le répète jusqu'à l'écoeurement, en mettant dieu sait quoi dedans. Qu'on explique que le capital tend à nier la loi de la valeur, qu'on parle à propos du crédit de "capital fictif", il se jette sur ces expressions et les remâche avec délectation jusqu'à se convaincre lui-même que la valeur est abolie et le capital devenu fictif. Et ainsi de suite..." (p.87; souligné dans le texte).

Qu'il soit difficile, pour ces théoriciens pointilleux, de définir avec précision le "vieux mot allemand" pour désigner la communauté (nous n'aborderons pas ici la question complexe de l'acception dans laquelle Marx prit le terme) cela n'ôte rien à l'importance de la resurgence de son usage dans le sens que lui conféra la grande secousse donnée par Mai-63 aux vieux tabous de tout le dogmatisme reçu. Il n'est pas fortuit qu'à cette époque le mouvement de rejet du "vieux monde" se soit emparé de la formule dont on retrouve l'expression la plus chaude dans les manuscrits d'avant 1848. Or, c'est à l'égard de ce Marx-là que le PCI, sans avoir le courage de le dire, manifeste le moins d'affinité, tout comme il n'en éprouve guère pour le Bordiga dont Camatte a voulu rendre compte. En refoulant ainsi, chez l'un et chez l'autre, le seul legs du marxisme que nous puissions revendiquer sans restriction - c'est-à-dire l'impulsion généreuse en direction d'une vie humaine qui ne soit pas aliénée au développement de ses propres moyens - le PCI glisse frauduleusement vers ce champ théorico-historique où la science de Marx, isolée de "tout le reste", peut offrir à la société du capital dont les anciennes bases idéologiques s'écroulent des garanties d'un ordre codifié du comportement humain.

Que là encore il s'agisse d'une perspective nettement perceptible - au défi de toutes les spéculations théoriques - on peut s'en convaincre au spectacle du caneva de toutes les tentatives présentes de révolte sociale, chez lesquelles le conservatisme s'affirme toujours du côté de l'orthodoxie (de toutes les orthodoxies) et non du côté du doute critique, que Bordiga, en son temps, n'a pu considérer comme "révisionnisme" en tant qu'arme du capital que parce qu'il se référait à la tranche historique au cours de laquelle le prolétariat, comme facteur subversif potentiel, devait encore être réduit.

o

Nous disions à l'instant que, dans les dernières pages de l'article de Programme communiste, il passe comme un relent de la querelle de 1964-67. Nous en retrouvons à peu près les termes, quoique plus ou moins feutrés. L'auteur de l'article s'est plongé à la hâte, après lecture des préfaces de Camatte à Bordiga, dans l'assimilation rapide des seuls premiers numéros d'Invariance; et il en recolle le contenu, à titre d'épilogue, jusqu'à l'endroit où le fil de la polémique avait été coupé, il y a quelque dix ans.

Reprenant le débat là où il avait été suspendu à l'époque (d'ailleurs dans la plus grande confusion), il impute à Camatte

d'adopter, sur la "question du parti", la même "passion de la formule" stigmatisée quelques lignes plus haut. "Une des formules que nous avons utilisées - écrit-il - et que nous utilisons à propos du parti dit: Le parti c'est le programme."

L'article du PCI ajoute: "C'est une formule formidable, un boulet rouge tiré dans la gueules de tous les immédiatistes, des ouvriéristes, des spontanéistes et des activistes". Mais, précise-t-il un peu plus bas, c'est encore - là aussi! - une formule à ne pas "prendre à la lettre": le parti, c'est le programme, mais le programme ce n'est pas le parti. "Le parti n'est pas le programme - explique la revue du PCI- c'est une organisation militante qui "a" le programme communiste comme l'oiseau a des ailes" (p.87; souligné dans le texte).

Cependant, dit encore le PCI, en raison des revers de la lutte des classes et des effets persistants de la contre-révolution, ce parti peut être réduit à sa plus simple expression, désincarné; mais cette situation, "il est absurde de l'idéaliser, de (la) considérer comme son état "normal" et de s'y complaire". (p.88)

Ce sont là, mot pour mot, les termes mêmes du "débat" de 1964-67, à la suite duquel le PCI fut insidieusement happé par l'activisme, l'intervention dans les luttes... particulièrement sous le signe de la "conquête des syndicats", etc (1) Le PCI se soucie-t-il seulement, au terme de cette expérience, de "faire le point" au lieu de parler sur un ton péremptoire comme si son orientation prise alors avait réellement fait ses preuves? Laissons pour tant ce vainqueur trop pressé déployer ses batteries: "Alors que pour nous - écrit Programme communiste - le parti, armé il va de soi de la bonne théorie, du bon programme, des bons principes, de la bonne tactique et de la bonne organisation, doit non pas "être" mais tendre à devenir la direction effective des luttes prolétariennes, ces gens l'ont transformé en abstraction, en archiviste des positions révolutionnaires".

Pour couper court, et voir dans quel sens les événements ont tranché l'alternative contenue dans cette phrase, il nous suffirait d'inciter à jeter un simple coup d'oeil sur la dérision qui éclabousse le PCI dans sa prétention à être la "direction effective" de quoi que ce soit. Mais il ne nous intéresse guère de mettre en scène une sorte de jugement dernier devant lequel comparaitraient les "justes" et les "coupables" des successifs conflits internes de cette organisation. Parmi la poi-

(1) Nous l'avons l'avoir été nous-mêmes et estimons que ce n'est pas chose à faire rougir; à la condition toutefois de ne pas ruser avec les froides données de la perspective qui "nous a eux": ou rester un poste d'observation de l'évolution historique de la société du capital et assister à la dispersion certaine de ce faisceau d'énergies laborieusement stimulées et regroupées dans le parti (mais le phénomène n'a été retardé que de quelques années); ou normaliser ces énergies dans la voie, encore invisible à l'époque mais déjà sûrement tracée, de la ré-intégration de cette particule d'esprit révolutionnaire qu'était la Gauche italienne, dans la fonction effective, contre-révolutionnaire de l'entier mouvement ouvrier actuel.

gnée des quelques individus qui ont été pris dans la mésaventure PCI, cela n'a qu'une importance toute relative de savoir qui a vu un peu plus clair que qui. Si nous n'acceptons cependant pas que les plus aveugles soient les plus prétentieux, c'est qu'il y va tout de même de l'opacité qui, à des degrés différents, obscurcissait notre vue à tous. Elargissant en un véritable gouffre la fissure que représentait le débat du milieu des années '60 dans le PCI, la vélocité période qui nous sépare de cette époque a témoigné avec suffisamment d'éloquence de quel côté s'est incrusté l'immobilisme insidieusement reproché aux "archivistes des positions révolutionnaires". Nous parlons bien entendu d'immobilisme sur le plan théorique - le seul où il soit possible de progresser, au moins en tant que réflexion et expérience, dans la connaissance de l'aventure de notre génération; et non sur le plan de "l'activité", où la pratique du PCI actuel ressemble toujours plus à la stérilité bruyante du gauchisme.

Car ce dernier phénomène est bien la confirmation de ce que Camatte a appelé l'ère des groupuscules, c'est-à-dire l'époque historique qui voit les sphères dirigeantes de la société si bien rassurées par la disparition du "péril prolétarien" qu'après s'être accommodées de la démultiplication à des dimensions quasi-électorales des groupes de phraseurs "révolutionnaires", elles y découvrent, en même temps qu'un après de fixation du mécontentement social, un auxiliaire idéologique qui aide le capital à poursuivre son oeuvre d'investissement de toute activité.

Le paradoxe présent du PCI c'est qu'il s'engage dans cette voie - par la porte de service sans doute mais le plus authentiquement du monde sans avoir du tout l'air de s'en rendre compte. Inconscience inouïe ou humour sinistre, Programme communiste écrit imperturbablement que "s'il nous faut utiliser des formules lapidaires, des formules de propagande, des formules condensées, nous ne devons jamais les laisser devenir des formules "magiques", des recettes, des sentences dont la répétition incantatoire étouffe l'esprit au profit de la lettre." (p.88)

Ceci est écrit par et pour un parti dont la presse n'est qu'un recueil de formules "magiques" et où la "répétition incantatoire" tient lieu de démonstration!

Pour en revenir à Bordiga, le texte du PCI s'achève sur le commentaire d'une citation de Camatte qui rappelle que l'expérience de l'oeuvre du leader de la Gauche italienne fut "au départ, une des composantes de notre affirmation qu'à l'heure actuelle toute organisation politique (...) est ou se transforme en racket". Pour le rédacteur de Programme communiste cette déclaration confirmerait que "le refus du parti réel, le refus d'une organisation politique effective" fut la cause et non le produit des "théories d'Invariance": "Loin que la théorie du "capital fictif" et de la "classe universelle soit la prémisse de ce refus, elle a été fabriquée après coup pour le justifier". (Souligné par nous, NDR)

Nous renonçons ici à convaincre les gens du PCI de la démarche réelle de celui qu'ils ont pris pour cible: Camatte est parti d'une idée - imprécise peut-être, mais bien ancrée - qu'il fallait sauvegarder le parti - historique tant que l'on veut, mais parti tout de même, en tant que groupement distinct dont les principes se transmettent par-dessus les générations - contre

le "danger d'activisme" qui menaçait les groupes du PCI dans leur ambition, visiblement en actes, d'ossifier et d'accroître le parti formel. Il serait banal d'objecter aujourd'hui que cette crainte n'était motivée que par quelques indices seulement du phénomène qui s'est vérifié par la suite quant à la fonction actuelle de la "forme-parti". L'important est de souligner que c'est ce phénomène-là - et non pas seulement ses intuitions et réticences de 19-64-65 - qui a provoqué "l'évolution de Camatte". Cette précision n'étant bien évidemment nécessaire que pour situer la situation extravagante du PCI d'aujourd'hui. En fabriquant de toutes pièces un "cas Camatte" dans l'apparition de ce qu'il appelle les "nouvelles théories", il imagine pouvoir exorciser une perception objective et impersonnelle concernant l'aboutissement historique de cette "forme-parti": depuis longtemps séparée des bases et objectifs sociaux dont elle avait cristallisé le développement, celle-ci n'est plus, depuis bientôt un demi-siècle (mais surtout depuis la seconde guerre mondiale) que la reconstitution fantasmagorique, à l'usage de la masse que la société rejette ou humilie, d'un mode d'organisation, de rapports et de pensée, marqué sans doute du signe abstrait d'une subversivité morte, mais récupérable, sinon déjà récupéré, par le capital.

Cette contre-mise-au-point étant faite, il est possible d'enterrer le vieux débat réssuscité par la PCI en affirmant que le grief qu'il dirige contre Camatte lui convient en réalité parfaitement: la fidélité au formalisme doctrinal, et en particulier la sacralisation de l'organisation-parti, ne découlent plus aujourd'hui, pour le PCI, de la force de la prémisse théorique de son existence, elles ne sont plus que les ultimes justifications de sa survie.

o

Au moment de conclure cette "réponse", un article volumineux que le journal en langue italienne du PCI consacre au même sujet nous contraint à donner une rallonge à ce commentaire passablement volumineux. En raison, en effet, de l'état de décomposition avancée de la démarche critique marxiste et post-marxiste en Italie, le texte du n°16 de Il Programma comunista (août 1975) est beaucoup plus à l'aise que celui de la revue en langue française du même parti pour "tirer à lui" les conclusions de sa thèse: "Amadéo Bordiga militant révolutionnaire et non penseur solitaire". Il est vrai que, parmi les survivants des contemporains de Bordiga qui écrivent à son sujet en ayant accès aux éditions de vaste diffusion, il n'en est point qui le fasse suivant l'optique du PCI. Mais il est non moins douteux qu'ils soient incapables également de le faire sur le terrain où s'est placé Camatte. Adversaires d'il y a cinquante ans, ou anciens partisans ralliés par la suite à Moscou, aucun d'entre eux ne parle de Bordiga sans s'attacher à le réduire; ce qui ne saurait étonner vu leur passé chargé à tous.

Il faudrait recommencer tout une étude pour faire justice de l'affirmation de "Il programma..." selon laquelle cette "récupération" de Bordiga est un complot soigneusement ourdi visant à prévenir un retour offensif des prolétaires à la faveur de la re-découverte de ses positions. Nous sommes bien convaincus que la mode-rétro qui exhume aujourd'hui le souvenir de tous les révolutionnaires oubliés participe de la con-

servation du système social existant, mais dans une large dynamique spontanée d'auto-défense de la présente société: plus exactement cette mode relève de "l'utilité" - dans le sens que nous avons donné plus haut - de la théorie révolutionnaire pour la pérennité de la société du capital. Il serait trop long de développer ce point ici, bornons-nous à dire que les implications précises de cette mode en ce qui concerne Bordiga, rendent la tâche plus facile au PCI lorsque, grâce aux noms bien marqués qui s'illustrent dans cette récupération, il soutient lui-même être visé dans toute présentation de l'oeuvre de Bordiga qui sépare celle-ci du mouvement auquel il a appartenu.

La spécificité de cette exhumation en Italie - un pays où Bordiga est malgré tout trop connu pour qu'on puisse l'ignorer indéfiniment ou l'étiqueter "fasciste", comme le fit Togliatti il y a 25 ans - ne va pourtant pas à l'encontre de ce que nous avons écrit plus haut concernant le fait que la contribution théorique au PCI d'après-guerre fut, de la part de Bordiga, un fait personnel. Elle nous incite néanmoins à apporter de nouvelles précisions sur la façon sensiblement différente, à plus d'une décennie de distance, dont ce parti a assimilé l'apport de Bordiga. Il va de soi que le critère d'une participation collective à la défense d'un ensemble de positions politiques ne saurait se résoudre à la question de l'importance respective des contributions quantitatives des membres du groupe à cette défense: on peut très bien y participer sans être capable d'écrire ou de discourir à ce sujet. Si, pour démystifier les prétentions de Programme communiste, nous avons insisté sur le fait que l'oeuvre de Bordiga venait de lui seul, c'est en raison de la conviction profonde que cette solitude ne concernait pas seulement l'oeuvre mais l'homme lui-même. A moins que nous nous abusions du tout au tout au sujet du vieux militant déchiré par l'hostilité aux conséquences pratiques d'une ligne théorique qu'il ne ne pouvait désavouer, nous avons le droit de soutenir que son drame n'était pas, et ne pouvait pas être intégralement senti par nous tous. Et surtout pas, dans nos rangs, par ceux qui se berçaient le plus d'illusions quant à leur propre participation à ce mouvement par-dessus les générations à l'égard duquel la pensée de Bordiga constituait le seul lien authentique.

C'est par une extension déjà téméraire que les membres du PCI venus à l'organisation après la guerre bénéficiaient de cette "auto-assimilation" à un "moment de l'histoire" que peuvent représenter des individus de l'envergure de Bordiga. Elle devenait de plus en plus insolite - étant donné que rien ne s'offrait au jeune parti qui lui permit de fournir ses propres preuves - au fur et à mesure que les nouveaux adhérents à l'organisation appartenaient à des générations toujours davantage éloignées, par une multitude d'aspects, de celle de la Gauche italienne. Il ne viendrait pas à l'idée, en ce qui concerne les quelques contemporains survivants qui ont effectivement lutté avec Bordiga, y risquant leur liberté et même leur vie, de leur contester, ni la participation "collective" au mouvement politique dont Bordiga était le chef, ni la réalité de leur conviction de n'avoir fait qu'un avec lui. Et ce, même s'ils étaient incapables d'ajouter une ligne à son oeuvre théorique ou de l'expliquer par une bribe de discours.

Ce qui, par contre, chez des épigones, devient pure usurpation, c'est la prétention à continuer le mouvement tout en se dispensant d'en fournir une quelconque preuve, même pas dans le domaine à la portée de tout un chacun: celui de l'honnêteté intellectuelle devant les faits. Bordiga disait précisément dans ce sens que la vérité était la condition indispensable à la clairvoyance politique. Le rédacteur de Programme communiste, dont toute la péroraison témoigne du bandeau qu'il a devant les yeux, revendique avec impudence, à propos des "formules" du parti, la fidélité à leur esprit et non à leur lettre!

Pour accorder le moindre crédit à cette affirmation il aurait fallu que le PCI témoigne au moins d'un peu de "courage théorique"; celui qu'exigeait de lui ^{une} situation ne requerrant qu'une énergie et une lucidité infinitésimale^s en comparaison de celles que Bordiga dut démontrer en son temps face à Moscou. Si le PCI avait été seulement capable de confronter honnêtement son "patrimoine théorique" à cette résurgence récente de critiques à la charge de la III^e Internationale (mal connues ou pas connues du tout, quoique datant de 1920), il aurait eu le droit d'invoquer une certaine réalité de vie politique à l'appui de son existence purement formelle. S'il avait pris conscience du vide et du porte-à-faux de ses "thèmes classiques" d'agitation en présence des flambées sociales qui consignèrent le "réveil général" de la fin des années '60; s'il avait trouvé le sang-froid nécessaire pour regarder en face l'écroulement de tout un pan de ses "positions fondamentales" concernant l'intervention dans les luttes ouvrières et l'activité des syndicats; s'il avait su au moins s'interroger sur ce prolétariat qui, en tant que classe sociale définie par sa place dans la production, observe toujours plus une attitude conservatrice, alors nous aurions pu admettre que, dans sa revendication d'une "propriété morale" sur l'oeuvre de Bordiga, subsistait autre chose que la défense d'un monopole idéologique semblable à tous ceux dont vit le parasitisme groupusculaire.

Nous raisonnons ici, c'est bien évident, par l'absurde. Le PCI ne pouvait pas démontrer la hardiesse nécessaire pour poursuivre une démarche au-delà du seuil où Bordiga s'était arrêté et, par là, réaliser la seule continuité authentique du point de vue du sens le plus profond de son témoignage. Cela lui était impossible, avant tout, parce que l'argument en faveur de "l'invariance", devenu désormais celui de la facilité, ne l'emporte que trop aisément de nos jours. Il ne le pouvait pas, non plus, parce que, à côté de quelques anciens indéfectibles, il ne "recrute" et conserve dans ses rangs, depuis une dizaine d'années surtout, qu'en sélectionnant ses membres d'après leur conformisme de parti, c'est-à-dire leur ignorance la plus entêtée et leur cécité la plus ingénue vis-à-vis de la rupture historique de cours qui caractérise la période que nous traversons.

Cette sélection à rebours, du point de vue de la lucidité et du courage, peut induire certains témoins intérieurs ou extérieurs à une telle régression à dénier toute importance au fait que le PCI en vienne à craquer sous le poids de ses aberrations, et les amener à penser qu'en conséquence l'attaque déclenchée par la presse de ce parti contre Invariance et Camatte ne mérite même pas qu'on s'y arrête. Un tel dédain rejaillit sur l'oeuvre de Bordiga en y annulant la dimension que, justement, Camatte a voulu révéler. Peut-être n'est-ce d'ailleurs là qu'un aspect du phéno-

mène général de ces dernières années: la "contestation" qui a balayé tous les vieux tabous idéologiques s'est trouvée prise de court en entrevoyant le "vide historique" que ces tabous avaient dissimulé jusque là. Elle n'a su prendre en charge que la face négative de cette répudiation pourtant positive, ne découvrant nulle part la force de retrouver le flux impalpable qui fut présent dans toutes les révoltes du passé.

C'est justement parce que nous pensons que le témoignage de Bordiga en contient une parcelle que nous nous sommes intéressés à la sordide querelle déclanchée par le PCI autour de "l'utilisation" de son oeuvre. Le passé auquel ce témoignage appartient ne nous a laissé en héritage qu'un monceau de ruines et de dérisions, mais aussi l'imposture et, pour les moins malhonnêtes, l'inhibition. Pour vaincre cette dernière, il faut dégager ce qui, chez l'homme le plus acharné à répéter les formules périmées du passé révolutionnaire, tendait - comme malgré lui - à en franchir le cercle d'entraves et de tautologies. On nous objectera peut-être que nous nous imaginons un Bordiga différent de ce qu'il fut en réalité, ouvert et non dogmatique, iconoclaste et non vénérateur. Cette hypothèse nous paraît insoutenable au regard de ce que nous avons ressenti auprès de lui; mais nous en acceptons pourtant l'éventualité: si, à partir d'impressions qu'il nous a laissées, d'intuitions qu'il a fait naître, nous nous sommes effectivement bâti le Bordiga que nous évoquons, eh bien, nous lui serons encore redevable, au moins, de s'être offert sous un jour capable de stimuler ainsi notre...imagination!

Le fait que sa production politique - en accord ou en contradiction avec sa propre personnalité - serve de caution à une pensée et une organisation qui la réduisent à leurs propres intentions fait mesurer la place déterminante (du point de vue de l'aiguillage de réactions générales encore à venir) que tient le fatras marxiste dans la consolidation idéologique dont la société du capital a besoin pour poursuivre son mouvement. Nous ne tomberons certes pas dans le travers du PCI qui ne voit que "la main de la bourgeoisie" (ou de "son allié l'opportunisme") dans toute conception subversive autre que la sienne et qui décrète que Camatte, en présentant Bordiga comme il l'a fait, travaille à "détourner" de la "reprise de classe". C'est d'une façon toute différente que nous posons la contribution objective du PCI à une situation d'inhibition qui, effectivement, détourne les anticonformistes de tous ordres en transformant les plus spectaculaires d'entre eux en des actes souvent aussi sanglants que dérisoires. A notre sens, la société du capital - prise comme totalité de dynamique, cohésion en faveur de la conservation de ce qui est - s'est entièrement intégré le marxisme comme idéologie. Non pas dans le sens, puéril et banal, qui aurait consisté, pour elle, à l'investir préventivement pour en stériliser les effets, mais au contraire en recherchant, dans ce qu'il comporte de garantie d'ordre (et surtout de sacralisation principale du développement des forces productives) l'élément pouvant la rassurer elle-même en lui fournissant un but idéal susceptible de lui masquer l'angoisse qu'engendre le néant découlant inéluctablement de ses propres efforts. En d'autres termes, le capital a besoin du marxisme, non en tant que représentation capable de mouvoir les masses au nom d'un futur révolutionnaire de la société, mais en tant qu'il est encore la représentation d'un futur pour une société qui n'en conçoit plus aucun.

Tout cela s'effectue au prix de falsifications et manipulations sans nombre, mais qui n'altèrent en rien la constatation empirique que - d'un bout à l'autre de l'éventail marxiste, des falsificateurs de la doctrine à ses "restaurateurs" - la référence à toute orthodoxie est, en elle-même, garantie d'adhésion à un aspect déterminé du conservatisme. Dans l'ensemble des mouvements qui assument cette fonction de récupération de toute subversivité, réelle ou velléitaire, au profit de ce conservatisme - et qui devront s'écrouler si le futur a quelque chance de surmonter les inhibitions actuelles - le chaînon le plus fort (du point de vue de son influence idéale, et non de son importance numérique) est celui qui se situe le plus près de l'authenticité originelle; donc, en matière de léninisme idéalisé, le PCI - en dépit de l'exiguité de ses dimensions. Il est l'ultime effigie - creuse et décevante - d'une honnêteté révolutionnaire dont la contre-révolution, au travers de la péripétie-Bordiga, s'est doublement jouée: en lui faisant "couvrir" de la foi et de l'enthousiasme de ce dernier les prémisses inavouables du processus contre-révolutionnaire; en transformant son "héritage théorique" en bigotte cécité à l'égard de la tardive mais décisive sanction que l'histoire lui a donnée.

-:-:-

LAUGIER Lucien

Octobre 1975

Lettre de Camatte à Bordiga

Paris le 22.XII.1964

Cher Amadeo,

Telles quelles sont les thèses sont bonnes. Leur valeur dialectique est importante parce qu'elles montrent bien le lien entre la vie historique de la classe et le reflet dans l'organe consensuel, le cerveau social : le parti. Elles montrent bien qu'en fait le prolétariat n'a jamais été démocratique (il n'y a qu'à rappeler le fameuse phrase de Blanqui : " Tous les bulletins de France et de Navarre ne pèsent pas plus qu'un grain de poudre"). Je pense, seulement, que sur cette question, il est nécessaire d'y revenir : travail sur la démocratie avec Roger. Il faudra préciser "l'utilisation " de la démocratie par le prolétariat (phase des systématisations nationales) qui correspond à la phase où l'émancipation progressive est encore possible : Marx et Engels et la Pologne; Lénine et la question nationale-coloniale, et la question de la dictature des ouvriers et des paysans (à ce sujet, Lénine n'a jamais séparé de façon démocratique et scolastique les termes de démocratie et de dictature). D'autre part, je pense qu'il faille traiter la question démocratique de façon exhaustive en s'inspirant de cette thèse de Marx : " La vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique. " On ne se débarrasse donc pas de la démocratie en disant que c'est un mensonge, mais en montrant comment la réalité était " mensongère", dans quelle mesure elle réclamait ou acceptait le mensonge. Dans tous les cas, ce n'est pas une vision morale qui nous fait écrire cela. Pour nous le mensonge peut-être, d'un point de vue historique, absolument nécessaire. Donc, il faut bien situer le mensonge : non pas dans les faits, mais dans l'explication des faits. Un état social donné n'a pas été engendré à la suite d'une consultation démocratique mais par la mécanique économique qui se rit des volontés humaines par la force, par la violence qui bafouent les sentiments de l'homme.

Implication pour le prolétariat : celui-ci apparaît à un moment où il n'y a plus nécessité de concilier la réalité avec la théorie; il apparaît en affirmant une autre réalité et une nouvelle théorie indissolublement liées parce que le Communisme est la dissolution des énigmes. Tel est le sens général des œuvres dites philosophiques de Marx. En conséquence plus de philosophie, plus de politique, donc plus d'accommodation, etc...

Avant, la démocratie pouvait correspondre à un certain substrat social. Dans le cas du prolétariat il y a antagonisme entre les deux. Le prolétariat ne peut parler de démocratie que du point de vue où il généralise les données bourgeoises ce qui dans ce cas là correspond à la négation de l'ancienne société mais pas encore à l'affirmation positive de la nouvelle. " Si nous caractérisons encore le communisme lui-même - parce qu'il est la négation de la négation, l'appropriation de l'essence humaine qui a pour moyen terme avec elle-même la négation de la propriété privée parce qu'il ne pose donc pas encore le positif de façon vraie, en partant de lui-même, mais en

partant au contraire de la propriété privée. " Ou bien cet autre passage : " Le communisme, enfin, est l'expression positive de la propriété privée abolie, et en premier lieu la propriété privée générale (donc aussi de la démocratie générale, ndr). En saisissant ce rapport dans son universalité, le communisme

1. n'est sous sa première forme qu'une généralisation et un achèvement de ce rapport (...) la catégorie d'ouvrier n'est pas supprimée mais étendue à tous les hommes."

2. Le communisme a) encore de nature politique, démocratique ou despotique;

b) avec suppression de l'Etat, etc..."

3. " Le communisme, abolition positive de la propriété privée, etc,.. " puis suit le fameux passage : " Il (le communisme, ndr) est l'enigme résolue de l'histoire et il se connaît comme cette solution." Ceci est important pour montrer à quel point nous devons rejeter la démocratie, mais aussi pour montrer le mouvement réel de son élimination. C'est le parti en tant que programme et donc en tant que Communauté nouvelle (affirmation positive) qui est la négation permanente et positive de la démocratie. Seulement ce qui est intéressant c'est que le premier mouvement est indiqué, affirmé par Babeuf, en France, par le Manifeste et par Lénine.

Dans la période actuelle, une autre remarque doit nous permettre encore de préciser notre rejet total de la démocratie. L'Etat démocratique est l'illusion de la conduite de la société par l'homme (que celui-ci puisse diriger le phénomène économique). Il proclame l'homme souverain. En même temps il est, de ce fait, la forme réelle, avouée de l'Etat bourgeois : domination absolue du capital. L'ensemble social ne peut vivre sur un divorce entre la théorie et la pratique. La théorie dit l'homme est souverain, la pratique indique que c'est le capital. Seulement, tant que le capital n'est pas parvenu à dominer, d'une façon absolue, la société, il ya possibilité de distorsion. Dans l'Etat fasciste la réalité s'assujettit l'idée pour en faire une idée réelle; dans l'Etat démocratique l'idée s'assujettit la réalité pour en faire une réalité imaginaire. La démocratie des esclaves du capital abolit le mensonge. Tous les idéologues veulent le réintroduire en faisant croire qu'il puisse y avoir conciliation avec le capital: démocratie corporativiste. Nous, nous proclamons : cette société a trouvé l'être de son oppression; (ce qui abolit la distorsion réalité-pensée); nous devons opposer l'être libérateur qui est la communauté humaine : le parti communiste.

Ceci aboutit à la demande suivante : dans " Le principe démocratique " il est dit qu'à la rigueur, faute de mieux, on peut utiliser le mécanisme démocratique. Il serait peut-être bon de préciser en disant les conditions dans lesquelles cet écrit vit le jour et pourquoi nous sommes plus précis et décidés aujourd'hui sur cette question.

Le parti doit se former sur la base programmatique fondamentale. Ainsi d'entrée il se constitue en parti international, le parti communiste mondial, ce que reconnaissait Zinoviev au IV^e congrès. Il doit de même partir de l'acquit sur la démocratie : son rejet absolu.

Pour toute cette partie les Thèses sont remarquables. Seulement elles n'affirment pas de façon positive le parti (cela dans le même sens où nous parlions précédemment, avec Marx, de communisme. Le travail de restauration a été conduit dans sa totalité depuis 1946.

Il reste à préciser la question sur laquelle beaucoup butent (sur laquelle butèrent ceux qui sont sortis) comment vit le parti, comment fonctionne-t-il, dès lors qu'il recommence à regrouper un certain nombre de militants et qu'il a la perspective de toucher un nombre plus ou moins grand de sympathisants. C'est là que beaucoup font la remarque suivante : nous sommes d'accord avec le programme, avec le centralisme organique, mais c'est quand même abstrait, il faut voir le parti concrètement. C'est à ce moment-là que l'idéologie bourgeoise pénètre à nouveau en force dans le parti. C'est la vision instrumentale qui va l'emporter. Tout d'abord on " programme" les différentes phases que va traverser le parti, puis on fait une problématique et on décide qu'en fonction des différentes situations que le parti rencontrera il y aura un instrument adéquat qui permettra de résoudre le problème.

Il est évident que le révisionnisme ne se réintroduit pas dans le parti sous sa forme historique passée. Il se renouvelle de "forme" prenant à la bourgeoisie ses données fondamentales, tandis que la bourgeoisie, elle, a pris les données dans le programme communiste afin d'essayer de conjurer la lutte, l'assaut du prolétariat. Le révisionnisme actuel (vis-à-vis de notre parti) porte sur la question organisationnelle. La suite de ces considérations essaiera d'expliquer pourquoi. Ainsi "Socialisme ou Barbarie" écrit : " L'organisation (qui sera basée sur la démocratie prolétarienne, ndr) ne visera pas à diriger la classe et à s'imposer à elle, mais sera un instrument de ^{sa} lutte. " Le parti - organe de la classe - n'a pas à s'imposer sur la classe. Lorsque le parti s'impose c'est que la classe agit en tant que sujet historique. Le parti n'est donc pas un instrument, il est la nouvelle communauté.

C'est pourquoi, à mon avis, l'incident de Milan doit être traité avec beaucoup de précautions et de soins pour le parti. On ne pourra pas être satisfait parce qu'on vendra le même nombre de journaux qu'auparavant, qu'on aura à nouveau une caisse remplie, un nouveau local, etc... mais on pourra l'être si le parti dans sa totalité a compris, de façon positive, ce qu'est le centralisme organique et que, donc, il reconnaît correctement ce qu'est son être véritable. La question soulevée est de grande importance. On ne peut pas considérer cela comme une simple question de rivalités. Il faut répondre à ceux qui peuvent utiliser un argument ce que disait Marx à propos des trahisons. Celles-ci sont le produit des défaites du prolétariat et, d'autre part, on ne se plaint pas d'évènements, on s'efforce au contraire d'en comprendre les causes et par là aussi les conséquences. Il y a eu une faiblesse théorique. Toute erreur actuelle sur la question organisationnelle est faiblesse d'intégration du programme. Mais au stade où est arrivé le mouvement ouvrier, après plus d'un siècle de preuves de la validité du marxisme, on peut dire avec Blanqui : " Celui qui se trompe est un traître " , parce qu'on peut être sûr que parce que cet élément ne s'est pas plié à la dictature des principes, qu'il a voulu "résoudre" quelque chose avant d'avoir intégré le programme. Il est évident que dans ces **questions**, il n'y a pas à rechercher l'individu coupable. Nous devons reconnaître que le parti a été faible sur le plan théorico-programmatique. Le parti en sa totalité doit surmonter cela. Les notes pour les thèses sont une formidable contribution à ce ressaisissement du parti. Seulement, il faut encore préciser certains éléments qui, à mon avis, doivent trouver place dans les thèses définitives.

Toujours la même question : comment va fonctionner le parti. Ce parti, dit-on, est dans cette société. Il ne faut pas se faire d'

illusions, il subit l'influence de celle-ci.*Ainsi on soulève le cas de la violence. On ajoute, alors, il en est de même de la démocratie. Mais les camarades oublient alors que la violence est en dehors du parti, que c'est une donnée de fait et qu'il est vrai que nous allons l'utiliser pour la détruire. Ils oublient aussi que c'est seulement un parti très puissant qui peut conduire la violence le plus correctement possible et empêcher, ainsi, les débordements inutiles. Le principe et le mécanismes démocratiques ne sont que chimères.

Autre argument : le centralisme organique ne pourra être que dans la société future. Maintenant nous ne pouvons recourir qu'à deux mécanismes : celui démocratique ou celui autoritaire. Nous ne pouvons pas utiliser le premier parce que cela amènerait ladégénérescence de notre mouvement. Seulement - et tout en sachant que cela ne peut garantir contre une dégénérescence - il faut faire appel au principe et au mécanisme autoritaires. Ainsi, d'après certains, le centre devrait nommer des responsables qui seraient chargés de faire respecter la ligne programmatique du parti. Or, et là-dessus Roger a aussi écrit, nous n'acceptons pas n'importe quel centralisme. Notre centralisme n'est pas celui de la bourgeoisie. Faire une telle dichotomie aboutirait à nouveau à un certain carriérisme. Car, en fonction de quels critères le centre devrait choisir ces éléments? On a déjà eu une approche de cette question avec des "théorisations" sur une sélection des militants. Mais les militants ne viennent pas pour être sélectionnés, ils ne produisent pas en vue de cela. Ils produisent parce qu'ils sont dans le parti - embryon de la société future - où l'on travaille et produit parce que c'est une exigence sociale, une joie sociale. Il est clair qu'il faille préciser tout cela. Car, si parfois il y a acceptation de cela, l'argument revient d'une autre façon : on invoque le fait quantitatif. Cela peut aller tant qu'on est peu, mais dès qu'on^{est} quelques couillons de plus, c'en est fini. Toute la question serait donc de savoir à partir de quels n+1 couillons cela n'irait plus.

A la base de toutes ces "révisions" il ya une manie d'accommodation qui est le propre de l'immédiatisme : accomodation entre le but immense et magnifique et le mouvement réel, actuel, minable et min. scale. Accomodation dérivant de l'incompréhension que le parti qui lutte dans une société de classes est la forme d'une nouvelle société, la société sans classe. Alors, on en revient à une vision dualistique (but et mouvement actuel) donc à l'interprétation, à la philosophie et au révisionnisme.

Il a été précisé l'aspect politique du parti, l'aspect économique, il a été expliqué son processus de formation et sa place dans la phase révolutionnaire: le schéma du renversement de la praxis, etc.. Il s'agit maintenant de préciser quelques données.

Parti et Communauté-Gemeinwesen.

Dans tous les cas, il ne faut pas seulement répondre à la question posée mais l'intégrer dans la totalité du programme. On veut donner ici quelques éléments sur lesquels il faudrait insister dans les thèses mais qui peuvent, d'autre part, être développées dans des

* Mais, même mieux, il doit pour triompher utiliser les armes de l'adversaire.

réunions ou dans des articles. C'est pourquoi, à mon avis, il n'y a pas lieu de se presser car les Notes donnent déjà l'essentiel même si c'est l'affirmation négative de notre parti et non encore l'affirmation positive. Bruno disait à juste raison, à Bruxelles, que nous devons affirmer notre mouvement, maintenant, dans toute son originalité historique, dans toute sa puissance.

Naissance du parti au cours de la révolution bourgeoise. Le parti en tant que communauté et réponse à la dissolution de l'antique communauté naturelle ou féodale (cf. Travail sur le mouvement ouvrier - ici les textes de Marx foisonnent). Le prolétariat oppose, à la solution institutionnelle bourgeoise, sa solution: la communauté, le communisme. Dans la phase de recul, le mouvement ouvrier a quand même évité l'écueil de cet institutionnalisme que constituait - malgré ses aspects révolutionnaires - l'utopisme et sa théorie de l'émulation. Ceci, sera abordé dans la suite du travail sur le mouvement ouvrier ainsi que la question du centralisme (tel qu'en parle Roger). Ainsi, le prolétariat manifeste bien son être: mettre fin à la politique et affirmer son âme sociale. Seulement, au début, l'enveloppe politique du parti débordait son contenu social, maintenant son contenu social déborde son enveloppe politique. Ici, il faut faire remarquer que c'est la même chose que la question du lien entre politique et économie. Nous disons que ce sont les données économiques qui sont déterminantes. Or, cela semble en contradiction, pour nos adversaires avec le fait suivant: c'est seulement après l'acte politique de la prise du pouvoir, la destruction de l'Etat bourgeois, que la société pourra se développer vers le communisme. C'est facilement explicable si l'on affirme bien le caractère de la révolution prolétarienne: révolution politique à âme sociale. De telle sorte que le seul enseignement politique que doit avoir le prolétariat c'est la prise du pouvoir: la question militaire.

Seulement, historiquement, l'acte politique pouvait avoir une plus ou moins grande importance parce qu'il pouvait intervenir dans le mouvement de l'émancipation progressive, à l'époque des révolutions partielles. D'où se posèrent aussi questions de volonté et d'action. C'est dans ce cas que se trouva le mouvement français; d'où sa nature politique, comme l'explique Marx. Ceci sera abordé dans la suite immédiate sur le mouvement ouvrier.

Le lien entre parti^{et}/communauté est aussi la question de la communauté matérielle créée par le capital, ainsi que celle de la méprise des révolutionnaires bourgeois (français) qui voulaient fonder une communauté alors qu'avec son développement propre le capital allait fonder la sienne, sera étudié aussi dans la suite sur le mouvement ouvrier. Cet aspect de la question se relie à l'étude du capital, surtout avec celle du VI^e chapitre et avec le fameux Urtext où Marx expose cette question.

Si le parti est Gemeinwesen, comme il l'a été dit dans le texte "Origine et fonction de la forme parti", le comportement de chaque militant dans le parti* des fameuses notes de Marx sur un ouvrage de James Mill. Il faut faire remarquer que le mouvement social est, actuellement, à la hauteur de l'intuition de Marx. R. Luxembourg faisait remarquer que l'œuvre de cet dernier anticipait toujours sur la situation. Elle avait raison. Maintenant, le parti peut fondamentalement avoir son aspect social. On ne doit pas oublier que le programme est né d'un bloc, que la forme organisationnelle a pu se modifier et, que de ce fait, la forme du parti formel être trouvé progressivement. Maintenant nous sommes arrivés au bout de la course. Toutes

* doit s'inspirer

les hypothèses ont été éliminées: d'autres organisations auraient pu faire triompher le prolétariat; il y aurait pu y avoir révolution pacifique; il y aurait y avoir le saut historique. La clarification est actuellement dans les faits. Cela doit se traduire dans le parti, dans sa forme. Il doit se constituer à la hauteur de l'intuition géniale de Marx et non plus être dépendant de la lutte momentanée. La révolution ne peut plus être radicale et donc sociale.

Parti et individu.

Cette question se relie immédiatement à ce qui précède. Nous considérons que la révolution communiste sera anonyme ou ne sera pas. Cela veut dire qu'elle n'a plus besoin de chefs, de génies, etc., Seulement, de là, il ne faut pas en arriver à dire: puisque l'individu n'est rien, le parti est formé de nullités. On ne voit pas par quelle dialectique la nullité produirait l'intégralité du programme. Dans le parti, on perd le caractère d'être individu car l'individu est une donnée bourgeoise ce qui implique qu'il est soumis à la possibilité de s'enfler démesurément, le chef génial, ou être le strict zéro de l'unité base sociale. Si on pose la question ainsi on a encore résolu la question de façon négative. En tant que membre de la nouvelle communauté le camarade n'est plus un individu, il n'en a donc plus les prérogatives. Sinon on ne résoud encore pas l'antique question du lien individu-Etat, du lien général-particulier. C'est pourquoi il faut bien faire ressortir que le parti est la Gemeinwesen; ce qui ne veut pas dire que celle-ci se réalise d'un seul coup, d'un coup de baguette magique. Cela ne peut tendre à être ainsi que si l'ensemble des camarades et donc le parti dans son entier tend à intégrer en totalité le programme qui est l'être véritable du parti.

Lien entre centre et périphérie du parti.

Je pense qu'il serait bon de faire remarquer ce que disait Marx à propos des sens. Ceux-ci, dans le développement harmonieux de l'homme, doivent être aussi des théoriciens, sinon quelle sorte d'afférence manderaient-ils au centre, le cerveau. Ainsi, si l'on considère la périphérie comme la partie sensorielle du parti qui transmet à celui-ci les afférences sociales, il ne faut pas l'envisager à la façon bourgeoise pour qui les sens subissent et le cerveau décide (1)

Parti et unification de la classe ouvrière.

Ne pas traiter de la question du parti en dehors de la classe, distorsion qui se produit souvent. Le parti est organe de la classe et lui-même est un organisme. Cela veut dire que le parti va étendre son mode d'être, le centralisme organique, à toute la classe. C'est la façon dont nous concevons le lien parti-classe. Le parti se préoccupe toujours de ce lien. Lorsque le centralisme organique tendra à fonctionner dans l'ensemble de la classe cela voudra dire que

(1) Tout en faisant remarquer que le cerveau a pour fonction fondamentale d'intégrer tout mouvement particulier dans le comportement général de l'être. Le centre doit intégrer tout ce qui se passe en un point quelconque du parti dans la vie totale du parti ce qui suppose lien entre parti formel et parti historique.

la classe
du co
+

se sera de nouveau sujet historique et non un objet vis-à-vis
hospital. A ce moment-là se pose l'autre question : la généralisa-
on du centralisme organique à l'ensemble de l'espèce humaine. Ains
e traite aussi tout le verbiage sur les nouveaux organismes qui
peuvent apparaître au sein de la classe tels que les soviets par
exemple.

Ce n'est en aucune mesure contraire à la théorie : Marx dit
que le prolétariat proclame la généralisation de son état à l'ensem-
ble de la société, le communisme politique dont il parle dans les
Manuscrits de 1844.

Ici, il serait bon d'exposer comment les 3 Internationales
ont vu la question du lien parti-classe (ce travail a été fait et
exposé à la réunion de Marseille, décembre 1962). En particulier
il faudrait faire remarquer que la I^o Internationale avait à résoudre
une problème théorique dans la pratique : dissolution des sectes,
etc., la III^o devait pratiquer la théorie. En conséquence - et en
fonction du cycle accompli - bien mettre en évidence notre tâche ac-
tuelle où il y a liaison indissoluble pratique- théorie. En particu-
lier il serait bon de préciser ce que l'on veut dire lorsqu'on parle
d'exporter la théorie, le programme. En généralisant une situation de
double révolution (celle de " Que Faire?" de Lénine) où la question
pouvait se poser ainsi, ne fait-on pas encore intervenir une coupure
un hiatus entre le parti et la classe, comme si la classe n'allait
elle aussi dans le sens de la reconstitution du parti (cf. la fameu-
se citation de Marx dans la lettre à Freiligrath).

Parti et connaissance.

Nous devons affirmer que toute connaissance est médiatisée
par le parti. Là est encore une zone où la conception bourgeoise pour-
rait de nouveau pénétrer dans le parti. C'est toute la question dite
"philosophique " du marxisme. Ceci se rattache aux " Formes qui pré-
cèdent " et à la question soulevée, ensuite, ici.

Il faudrait préciser, pour bien en finir avec cette ques-
tion démocratique, que le parti communiste est un parti politique qui
doit abolir la politique, que c'est un parti qui doit contribuer à l'
instauration d' un Etat sans s'inféoder, sans s'incarner dans cet Etat
(là il s'agit de voir comment Marx et Engels ont été obligés, contre
les anarchistes, à parler de parti politique). Il ne faut pas oublier
d'autre part que ce sont ces derniers qui ont pillé la question de l'
Etat aux communistes. D'autre part, tou. à cause des anarchistes ..
bakouninistes ici - , Engels dut faire remarquer que le parti ne pou-
vait pas être immédiatement la Gemeinwesen, car ce serait oublier
les contradictions sociales et ce serait penser qu'on puisse facile-
ment les escamoter (" Le congrès de Sonvillier et l'Internationale);
c'est un parti de classe qui doit détruire les classes; qui utilisera
la violence pour la détruire; son programme est celui du prolétariat
et il est celui de l'espèce humaine (énigme résolue de l'histoire);
il a une idéologie de classe qui est à la fois aclassiste, notre théo-
rie ne s'inféode pas à une classe puisque le prolétariat abolira les
classes, de même le programme a été produit par l'action du prolétariat
mondial, mais, maintenant, le programme existe, donc la conscience peut
précéder l'action du parti communiste mondial. D'autre part ces carac-
téristiques ne sont pas spéciales au parti communiste, mais dérivent
déjà du fait que, comme le dit Marx, le prolétariat est une classe de

la société bourgeoise qui n'est pas de la société bourgeoise. Enfin, le parti ne pose pas uniquement l'antithèse capitalisme-socialisme, mais il indique aussi le devenir de la société humaine.

On peut expliquer tout cela en expliquant la vie du sujet historique, la classe prolétarienne. En particulier, on peut faire remarquer que la phase de dictature du prolétariat (la dictature n'est pas uniquement un instrument nécessaire) peut être considérée comme la période de domination formelle (la période où il s'affirme négativement). Le communisme et le capitalisme ont une base commune: la socialisation de la production. Pendant la période de dictature du prolétariat et même dans le socialisme inférieur, il y a domination formelle du communisme: " Ce à quoi nous avons affaire ici, c'est une société communiste non pas telle qu'elle s'est développée sur les bases qui lui sont propres, mais au contraire telle qu'elle vient de sortir de la société capitaliste. " Marx. Le passage au communisme affirmation positive, suppose une transformation de l'homme en liaison avec l'augmentation de la production qui a pour but l'homme lui-même. Ceci accompagne une espèce de " mutation" du parti qui devient l'organisation sociale; de ce fait, il perd sa limitation historique déterminée pour prendre son ampleur historique (et sociale). Ce sera la " révolution pacifique " aboutissant au communisme intégral.

Il faut bien préciser le lien entre la fonction "immédiate" du parti : destruction de cette société, avec sa fonction plus lointaine dans le communisme. Car certains peuvent penser puisque le parti est un parti politique, pourquoi ne pourrait-il pas utiliser un mécanisme politique, donc la démocratie? Nous résolvons nos tâches immédiates en fonction du but, sans nous faire d'illusions sur les données actuelles. Ainsi, le parti est la Gemeinwesen, cela ne veut pas dire qu'il l'est en fait concrètement; cela veut dire qu'il doit fonctionner en vertu de sa fonction intégrale future et non pas en fonction de son action transitoire actuelle. Autrement il sera trop perméable à l'influence bourgeoise environnante.

Tout ceci très rapidement puisqu'il paraît que les thèses doivent sortir début janvier. Il aurait fallu plus travailler ces remarques avant de les transmettre.

Janvier 1966

Cher Amedeo,

6 mois après les thèses de Naples, voilà où nous en sommes : la réunion de Paris a été interrompue sur décision du centre et son programme n'a pas été respecté. Une petite chronologie des faits est nécessaire pour expliquer cela.

1°) La réunion de Paris a été décidée non à la réunion internationale de Florence, mais après, par les camarades de Marseille et le centre. Cette décision a été prise après celle de diminuer le nombre de réunions internationales afin de réduire les frais du parti.

Lorsque la décision nous a été communiquée -en nous demandant si nous étions d'accord- nous avons fait remarquer qu'il y avait contradiction entre le fait de faire cette réunion et celui de réduire celles internationales. Le chef de groupe répondit que celle de Paris était régionale. Nous n'avons fait aucune objection.

2°) Etant donné que Bruno (Milan) avait émis, dans ses lettres, le souhait de voir tous les camarades, il fut décidé de faire une réunion le lundi 27.12.65 avec celui-ci et Ubaldo.

3°) A cette réunion, Serge présenta un "bilan" du travail de Paris dans lequel les éléments suivants étaient indiqués :

- dénombrement des camarades en vrais militants, fictifs et dilettantes (qui n'accomplissent pas toutes les tâches),
- absence de vie de groupe, parce que :
 - les thèses n'ont pas été discutées,
 - aucune question n'est posée sur les exposés faits en réunion de section,
 - insuffisance de collaboration à la rédaction de la presse,
 - insuffisance de soutien financier,
 - insuffisance d'activité pratique,
- nécessité de faire des réunions de sympathisants mais non utilité de faire un plus gros effort pour les réunions publiques.

Nous avons demandé des précisions sur tout cela ; car il ressortait clairement, une fois encore, que le procès intenté à Paris recommençait, en remettant en cause le travail fait par la section.

Nous avons affirmé que le militant est celui qui accepte intégralement le Programme. A quoi, il nous a été répondu (Bruno) que c'était insuffisant, qu'il fallait dire qu'était militant celui qui accepte de développer toutes les activités du parti.

Cette définition est plutôt statique et statistique, elle ne se réfère pas à ce qui caractérise essentiellement notre mouvement : le programme. Nous avons rappelé un passage de l'Histoire de la Gauche où il est dit que le Programme c'est la perspective de l'action prochaine du parti dans le sens historique du terme. Il a en vue l'action pratique. Il se suicide s'il admet une action pratique qui nie la théorie et admette la victoire de l'ennemi de notre classe.

Il découle de cela qu'il ne faut pas qu'il y ait une distorsion entre la théorie et la tactique (critique de la Gauche à l'I. C.) de même qu'il ne faut pas qu'il y ait distorsion entre la théorie et la vie du Parti, son organisation (critique de la Gauche à l'I. C. ; mais aussi apport essentiel de notre mouvement : c'est la question du centralisme organique, le tout a son point final dans les Thèses de Naples).

Il est absolument évident que bien qu'admettant l'intégralité du programme, des camarades ne puissent pas développer toutes les activités. C'est le cas des camarades portugais qui sont ouvriers et qui travaillent de nuit. Ils ne peuvent pas assister à toutes les réunions et d'autre part ne peuvent diffuser du fait de leur statut d'étranger. Ainsi donc, le parti qui est celui du prolétariat et qui est international ne pourrait pas accepter dans ses rangs des ouvriers étrangers comme de bons militants ! !

Nous avons indiqué qu'une telle méthode ne pouvait que relancer la méfiance entre les camarades. La méthode correcte est d'indiquer les forces réelles sans de nouveau lancer un discrédit sur un nombre donné d'éléments parce qu'ils ne développent pas toutes les activités (les camarades italiens ne vendent pas à la criée).

Il nous fut répondu, alors, que nous avions une conception élastique du parti, social-démocrate, syndicale (il nous fut demandé de réfléchir sur la différence entre parti et syndicat !); que nous pensions comme Martov que tout gréviste pouvait être considéré comme militant du parti. On a de nouveau lancé l'accusation de dilettantisme. Mais ce qui est plus grave c'est que le centre a approuvé et ainsi la comédie recommençait.

4°) Avant de préciser ce que nous entendons par là, il est nécessaire d'indiquer quelques autres données de la discussion.

Notre conception élastique éclatait soit-disant dans le fait que nous ne faisons pas de distinction entre sympathisant, candidat et militant (il est curieux d'entendre cela de la part des éléments qui ont été contactés justement par ceux dont la conception du parti est si élastique).

Alors, il a fallu à nouveau préciser que nous réjections nullement de telles confusions. Nous considérons qu'il est possible d'accepter que des éléments (en accord avec nous et qui en font la demande) assistent aux réunions de la section dès lors qu'il ne s'agit pas de la vie interne du parti. Nous fîmes remarquer qu'un jeune élément arrivait exprès en retard, c'est-à-dire après la partie organisationnelle de la réunion, n'assistant ainsi qu'à l'exposé théorique. Si, avons-nous affirmé, il arrive qu'il faille dédier la réunion entière à des questions internes, on priera ces éléments de ne pas venir.

On s'est déclaré d'accord avec nous. Alors pourquoi avoir lancé des accusations aussi graves contre des camarades ?

À la demande suivante d'un camarade : quel jour de la réunion de Paris, peut-on amener un sympathisant ?, il lui fut répondu : n'importe quand. Alors pourquoi avoir fait une polémique au sujet des distinctions à faire entre militant, candidat et sympathisant, si c'est pour l'abandonner dès qu'un cas concret se présente.

Il est évident qu'il est utile de faire cette distinction. C'est un acquis de la vie de la section (il ne faut pas oublier qu'il y a ici des camarades qui militent depuis 40 ans) et que de ce fait tout cela s'opère naturellement dès lors que la confiance règne entre tous les camarades.

5°) Il est dur de rappeler certaines choses, mais il le faut si on veut faire comprendre la réaction de certains camarades. Nous ne remonterons pas très loin simplement à la réunion de novembre 1964 à Florence. A cette époque-là, le centre porta la grave accusation suivante contre la section de Paris : il n'y a pas de militants (sauf deux devait-il être précisé par la suite) mais simplement des fournisseurs de textes au parti ; il était fait état de leur soit-disant non-volonté de diffuser la presse ; de ne pas accepter de travail syndical, de ne pas accepter de chef de groupe etc... Or toutes ces critiques avaient été fournies directement au centre dans une lettre de démission personnelle du chef de groupe local, alors que les deux camarades qui avaient fait le voyage Paris/Florence, ne savaient rien de tout cela.

Or, fait curieux, après que les deux camarades du groupe de Paris présents à la réunion, eussent expliqué que toutes ces accusations étaient sans fondement et que nous respecterions la décision du centre dans le choix du responsable, éclata l'histoire de Milan avec la remise en cause des notes pour les Thèses sur l'Organisation. Ainsi apparaissait nettement le subterfuge suivant : Paris était un bouc émissaire ; on tonitruait contre les camarades de cette section et on masquait la question essentielle qui agitait tout le parti : fallait-il ou non utiliser le mécanisme démocratique. La meilleure preuve que ceci n'était pas seulement une question milanaise, c'est que dans le Prolétaire paru à peu près à la même époque, il était dit que c'était seulement dans le parti que la minorité devait se soumettre à la majorité. D'autre part, à la dernière réunion, les camarades belges nous ont dit qu'il y avait encore un élément qui avait des doutes à ce sujet.

Tu sais avec quel acharnement nous avons fait un travail de recherche pour t'aider dans la clarification de toutes ces questions et comment nous avons pris position : ce n'est pas une question personnelle ; les éléments de Milan n'ont pas agi uniquement dans le but de vouloir remplacer quelqu'un selon l'aphorisme : ôte-toi que je m'y mette. Mais ils avaient une conception du parti lorsqu'il s'agit d'envisager celui-ci dans sa relation avec le monde extérieur. C'est-à-dire qu'ils n'avaient pas compris le centralisme organique. D'autre part, nous avons fait remarquer que dire que de telles questions personnelles peuvent surgir dans le parti c'est insulter celui-ci ; c'est affirmer qu'il est déjà gangrené. Dire que des erreurs ont été commises c'est une chose, insulter l'organisation c'est autre chose. Nous avons affirmé cela dans la section et nous avons dit que le parti devrait faire un gros effort de clarification sur tous ces points.

Le centre nomma Serge et le travail reprit correctement, mais il est évident que du jour au lendemain, toutes les difficultés ne peuvent pas disparaître. Or, à la réunion de fin d'année, le chef de groupe voulut relancer la polémique disant que certains camarades cachaient quelque chose ; qu'il fallait vider le sac etc... Il fut répliqué que la question était le travail en commun et qu'il fallait suivre ce qui était dit dans les notes pour les thèses (à l'époque déjà !) et ce qu'avait dit Giulano à la réunion.

Celui-ci déclara d'ailleurs, avec juste raison, que si les polémiques éclataient, c'est qu'il n'y avait pas eu compréhension de ce qu'il avait dit.

L'incident en resta là, mais il est nécessaire de rappeler qu'à l'époque on taxait un certain nombre de camarades de Paris de vision fédéraliste et autonomiste.

On sait que la situation dans la section devint de plus en plus mauvaise dans les mois qui suivirent. Et, à Pentecôte, à Paris (toujours), de plus graves accusations furent lancées contre les camarades et leur exclusion fut demandée. La suite est connue. La conclusion fut les Thèses de Naples.

6°) Ainsi, nous pouvions penser qu'avec ces nouvelles attaques (toujours contre les mêmes camarades) développées à la réunion du lundi, nous avions la première étape d'un processus déjà connu, d'un cycle que nous avons subi en sa totalité de novembre 1964 à juillet 1965. Cette crainte n'était pas sans fondement parce qu'à la réunion proprement dite le samedi, les mêmes accusations -tempérées il est vrai (on ne parlait plus de conception social-démocrate)- étaient reprises. On nous reprochait en particulier, de ne pas avoir discuté les thèses (peut-être cachons-nous quelque chose ?!!!); de ne pas poser de questions au cours des réunions (chose qui nuit à la vie du groupe !). Or, ce dernier argument ne manque pas de comique. Qui fait les réunions de groupe ? Les camarades incriminés. Qui doit poser des questions (si on veut qu'elles soient posées...) pour qu'il y ait apport de précisions, réfutations ou autres... sinon ceux qui décrivent l'activité des camarades qui assurent presque toutes les réunions de groupe.

Devant une telle situation, nous avons fait le petit historique que nous avons donné plus haut et nous avons fait remarquer que les mêmes erreurs se répétaient et que de ce fait, une telle réunion ne se justifiait en rien dans son esprit, elle allait justement à l'encontre des thèses de Naples. On ne discute pas des thèses avec lesquelles nous avons toujours été d'accord car elles ne sont que l'exposé systématique de positions vieilles de plus d'un siècle. On peut simplement dire si les thèses sont appliquées ou non ; dans le cas précis de cette réunion on peut constater qu'il n'en est pas ainsi parce qu'elle rapporte en fait la division dans la section qui a été diffamée depuis des années.

Tout le monde était d'accord, jusqu'alors, pour dire que tout allait bien à Paris puisque le calme, le sang-froid étaient revenus et que toutes les activités du Parti étaient accomplies. Pourquoi venir alors rallumer des querelles ?

Nous avons tout lieu de penser à la manoeuvre car les faits suivants avaient renforcé notre méfiance :

- des camarades d'Italie et de Marseille sont venus une semaine à Paris, ils se sont réunis avec certains camarades et pas d'autres. Pourquoi ?

- Pourquoi le centre en la personne de Bruno a-t-il cru nécessaire de convoquer Oscar, le samedi matin, lui déclarant qu'il avait vu presque tous les camarades pour s'enquérir de la situation, alors qu'il a ignoré les vieux camarades italiens par exemple ? Pourquoi lui demander ce qu'il pensait du travail de la section alors que celui-ci l'avait dit au cours de la réunion du lundi soir (comme il le rappela d'ailleurs). Oscar déclara de plus à Bruno : seul le travail en commun peut nous permettre de sortir de cette situation, mais non la méthode qui consiste à critiquer les divers camarades,

(d'autant plus que cela ne se justifie pas ; avec quelle allégresse Bruno avait repris le conseil donné par toi à Roger et Oscar de laisser la loupe de côté !!!) ou même l'activité de la section (là encore cela ne se justifie pas ; d'autre part, il est facile de faire remarquer que de même qu'il n'y a pas un parti idéal, il ne saurait y avoir une section idéale). A notre avis, est condamnable la méthode qui consiste à voir la paille dans l'oeil du voisin.

Enfin, pourquoi Bruno a-t-il convoqué Oscar en tête-à-tête, alors qu'il y avait toute une semaine pour que tous les camarades se voient et puissent ainsi discuter s'il y avait lieu?

Du jour au lendemain, avons-nous répété, les difficultés ne peuvent pas disparaître; nous avons affirmé que, de même que les erreurs de tactique avaient à leur base des erreurs théoriques, les erreurs en matière d'organisation avaient à leur base des erreurs théoriques. Il faut s'attaquer à ces questions, essayer de les résoudre et par cela même seront résolues les difficultés actuelles. Ce n'est qu'à cette condition que l'antique fraternité qui existait dans tout le parti peut revenir. En conséquence nous avons proposé que cette question soit discutée à la prochaine réunion internationale. Il ne s'agit en aucune façon de questions de personnes, ni de destitution de qui que ce soit, il s'agit que tout le monde applique les thèses.

La majeure partie de cela avait été dit à la réunion de lundi -avec moins d'extension certes - et, de ce fait, le centre ne pouvait en aucune façon être pris au dépourvu. Il est surprenant au contraire que, connaissant les difficultés qui étaient apparues, il n'ait en aucune façon utilisé la semaine séparant les deux réunions. Au contraire, il a préféré déclarer que la réunion était finie, qu'elle ne se poursuivrait pas le lendemain, montrant par là une indiscipline totale...

7 - Le lendemain la réunion reprenait mais en abandonnant le programme. Un camarade représentant le centre absent faisait une violente diatribe contre l'élément qui avait osé critiquer le centre. Divers qualificatifs lui furent appliqués: imbécile, saboteur, agitateur au sein du parti, et, on lui indiqua avec beaucoup de gentillesse que la porte était grande ouverte.

Voilà une première compréhension des thèses de Naples! Dès qu'une difficulté surgit on ne demande plus l'exclusion immédiate, mais on indique que la porte est ouverte!

Un camarade de Paris s'est tout de même élevé contre la décision du centre de clore la réunion et de ne pas suivre le programme prévu. A cela lui fut répondu que c'était regrettable, que le centre avait eu une faiblesse, que sa bonne attitude eût été de mettre à la porte les trublions en question. Belle démonstration de l'application des thèses de Naples encore une fois.

Ainsi apparaissait pleinement justifiée l'accusation lancée par un camarade le samedi soir: cette réunion est une mascarade! C'est-à-dire une réunion improvisée qu'on a voulu tenir à tout prix mais qui cache en fait derrière elle d'autres objectifs que ceux de faire des rapports sur

l'Espagne ou la question française. Improvisée parce qu'elle ne s'insère nullement dans le travail général du parti, ni même dans celui de la section (comme c'est le cas dans les réunions régionales, cf. les comptes-rendus des réunions régionales de Florence et d'Asinara "il programma comunista n°22). En effet, on a tout suspendu sauf le compte-rendu d'activité des divers groupes. On rejeta allégrement le programme et apparaissait clairement l'objectif de mettre au pas ou d'exclure un certain nombre de camarades qu'on taxe de vouloir imposer au parti un nouveau mode de vie, d'organisation. La plaisanterie est sinistre, depuis des années nous affirmons ce qui a été systématisé à Naples.

Après cet exposé des faits nous devons ajouter quelques remarques:

I. Les réunions de parti.

On a justifié cette réunion, tout d'abord, en disant qu'elle était régionale, puis, samedi, Bruno a déclaré qu'elle était internationale. Lorsque nous avons fait remarquer que l'on jouait sur les mots pour faire accepter une donnée de fait, il nous a été rétorqué que toutes les réunions de parti étaient internationales. Là c'est du sophisme. Nous pouvons alors faire remarquer que toutes les réunions de la section de Paris sont internationales : étant données les différentes nationalités qui y sont chaque fois représentées : italienne, suisse, portugaise, argentine, espagnole, française! Lorsqu'on doit justifier une réunion, comme ce fut le cas, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

Voyons ce que celle de Paris a apporté. Elle a montré que les rapports entre base et centre sont complètement faussés. Le centre vient bureaucratiquement prendre connaissance des situations locales, consulte, statue, donne des solutions, rabougrit les immenses possibilités du parti à de petites tâches, en réduisant la vision du rôle du parti à des activités partielles (diffusion) qui deviennent des "tests" de fidélité : " Si vous ne pouvez pas vendre, donnez, si vous ne réussissez ni un cas ni dans l'autre, essayez tout de même et vous serez en règle. Que signifie une pareille conception du travail lorsque l'on sait que cette situation dure depuis 40 ans et qu'il y aurait longtemps que tout aurait été emporté si justement le parti n'avait pas revendiqué un tout autre rôle : celui de la défense et de la restauration du programme! C'est à l'intérieur du parti qu'une clarification semblable a été effectuée avec une économie avare des faibles forces dont nous disposons afin de les faire porter là où elles sont le plus nécessaires.

Dire que le parti fait ^{en} toute occasion de la propagande est dire une chose qui a été exigée des adhérents au moment de leur adhésion comme il y a plus de 100 ans dans les statuts de la Ligue des Communistes. C'est une position sine qua non. Un point c'est tout. Cela fait parti de la trame du parti, si ceci n'est pas admis il est certain que le parti dans son sens primitif: réunion de personnes animées des mêmes intentions, n'existe pas.

Faire des réunions se limitant à ce seul point n'est pas seulement restreindre la vision intégrale du parti à un point unique qui peut l'aveugler mais c'est surtout contester aux sections leur appartenance au parti, et contester son existence au parti dans son ensemble.

II. Question de la presse.

On nous a dit : il y a seulement 4 camarades qui rédigent la revue et " Le Prolétaire ", il faut qu'on nous aide. Ici, on ne peut pas faire étalage de plus de mauvaise foi.

a) La revue se faisait à Paris. Les camarades de Marseille ont décidé, sous prétexte de centralisation, de la faire à Marseille avec " Le Prolétaire ". En fait, comme les événements l'ont prouvé, ils préparaient l'exclusion.

b) Depuis des années des articles sont refusés (je pourrai t'envoyer des exemples) ou bien sont censurés avec des remaniements qui font dire à ces articles de toutes autres choses. Le dernier exemple est l'article de Jacques sur le Vietnam qui est paru dans " Le Prolétaire " dans une version donnée et dans une autre dans " il programma comunista ". Tout cela parce que les camarades n'étaient pas d'accord avec ce qui y était dit sur la Chine. Or, tu avais déclaré que cet article était bon! d'autre part tu as demandé de jeter la loupe, d'autres l'ont ramassée!!! Ceci ne date pas d'hier mais au minimum de plus de 5 ans. Il en fut ainsi aussi pour mon rapport de la réunion de Marseille (juillet 1964) sur le mouvement ouvrier français qui a été amputé de tout ce qui en faisait l'importance: la comparaison avec le mouvement ouvrier russe ou avec les révolutions anti-coloniales d'après 1945.

Il est impossible de rappeler tous les cas. A l'époque on n'a pas soulevé de polémiques (comme je te l'ai indiqué à propos du travail " Pourquoi Programme Communiste?" qui donna lieu, sous forme transformée, au n°1 du " Prolétaire "), il n'est pas question d'en soulever maintenant. Seulement il est nécessaire de faire remarquer ceci : après Naples la situation devait changer, aussi avons-nous été étonnés que l'on ne nous ait même pas accusé réception d'articles, qu'on n'en ait pas publié certains, qu'on ait censuré d'autres. Nous avons été étonnés, mais nous n'avons rien dit. Les mauvaises méthodes, pensions-nous, ne peuvent pas disparaître du jour au lendemain. Malheureusement à la réunion de Paris, on a pu constater qu'en fait rien n'était changé dans le comportement des camarades.

Lorsque nous nous étonnons que les articles que nous envoyons ne sont pas publiés, ce n'est pas parce que nous réclamons notre droit d'auteur, ce serait de la connerie. Mais c'est, qu'après, on vient se plaindre que nous ne faisons pas un effort de collaboration. Il faut être sérieux tout de même.

c) Lorsque nous avons proposé d'envisager une petite publication en portugais, le centre a répondu qu'il n'y avait pas d'argent. Mais alors, notre critique au " Prolétaire " doit être reconsidérée, mais sous l'angle du parti. En effet nous avons dit : la publication de ce journal dépasse les possibilités de tout le parti et non pas seulement celles des sections françaises (dans tous les cas, ce n'était pas une opposition de principe; nous aussi nous espérons publier un journal). Or que constatons-nous ? On diminue le nombre des réunions internationales, celui des n° de Spartaco, de " il programma comunista ", on projette de supprimer un n° de la revue, parce qu'il n'y a pas d'argent. Il n'y en a pas non plus pour publier le tome I bis de l'Histoire de la Gauche. Plus rien ne se fait en allemand ni en

hollandais; on voudrait faire quelque chose en portugais, en espagnol, on avait émis la possibilité de publier quelques traductions en anglais. A notre avis, le travail à l'échelle internationale a été sacrifié pour un travail qui ne peut se développer qu'en France avec " Le Prolétaire ". Tout l'enjeu du parti est bloqué sur la France. Or, ce n'est pas uniquement dans ce pays qu'il faut aider à la reconstruction du parti mais dans le monde entier. On aurait aimé qu'on envisage avec sérieux nos remarques et non qu'on nous taxe immédiatement d'intellectuels, de dégonflés, de refuser toute activité au parti, etc...

III. Appréciation du travail du parti depuis la guerre jusqu'à maintenant.

On nous dit : avant le parti travaillait de façon artisanale. Maintenant il faut fonctionner réellement comme un parti. La doctrine est restaurée nous devons l'exporter. Pour appuyer ces affirmations il a été souvent fait un parallèle avec la Russie du début du siècle et ce qu'en disait Lénine dans ses œuvres de 1900 à 1904.

Mais il n'y a aucune commune mesure entre les deux situations. En Russie il fallait unir des forces qui se manifestaient dans des cercles et le moyen pour cela était un journal pour toutes les Russies. Il fallait un programme pour permettre la délimitation des différents courants à l'intérieur du parti. Voici ce qu'en disait Lénine : " Projet de Programme pour notre Parti." Tome IV.

" Tout d'abord il faut, bien entendu, modifier quelque peu la structure du programme; en 1835, c'était celui d'un groupe de révolutionnaires vivant à l'étranger, qui avaient su déterminer de façon juste la seule voie d'évolution du mouvement promise au succès, mais qui n'avaient pas encore sous les yeux, à l'époque, un mouvement ouvrier tant soit peu large et indépendant en Russie. En 1900, il s'agit désormais du programme d'un parti ouvrier fondé sur la base de tout un ensemble d'organisations social-démocrates russes. " p.239.

Un programme permettra justement de réaliser les délimitations et non de parler dans le vide : " La polémique ne sera utile que si elle montre en quoi consistent à proprement parler les divergences, à quel point elles sont profondes, si ces divergences portent sur le fond ou sur des questions de détail, si elles empêchent ou non de travailler en commun dans les rangs d'un même parti. On ne saurait obtenir une réponse à toutes ces questions pressantes que si l'on pose au cours de la controverse la question du programme; que si les deux parties proclament nettement leurs vues en matière de programme " p. 237.

Pour nous il ne s'agit rien de tout cela. Notre parti est réellement communiste comme il est remarquablement expliqué dans l'article : " La structure organique du parti est l'autre face de son unité de doctrine et de programme " (article de Domenico Ferla, ndr, 1975).

Le parti n'a jamais abandonné l'activité externe, c'est pourquoi dans les thèses il est dit qu'il tend à devenir une force sociale plus grande. Mais il est déjà une force sociale.

En fait lorsqu'on parle d'activité artisanale, familiale,

on n'a pas compris le travail antérieur et on remet en cause les 15 ans de lutte qui précèdent. On présente l'activité du parti durant cette période comme une infirmité, alors que, pour nous, jamais celui-ci n'avait eu peut-être une affirmation aussi puissante. Sans ces 15 ans derrière nous, sans leur intégration, pas de luttes futures possibles avec ^{une} quelconque chance de succès.

Le parti ne change pas son être en fonction de situations dites nouvelles. Il accomplit des activités de plus en plus diverses qu'il ne pouvait développer jusqu'alors. Il se prépare à une activité plus vaste encore. Celle de diriger tout le prolétariat mondial, et même l'humanité, dans la lutte contre le capital. Mais il effectue toujours cela en fonctionnant selon son être, selon le centralisme organique.

Depuis 1961, en Italie, il y a eu des situations qui ont permis un certain déplacement des forces prolétariennes sur des bases de classe. Cela a permis un certain renforcement numérique de notre organisation. Seulement certains camarades ont pensé soit que le parti aurait pu avoir une action plus efficace s'il avait fait plus d'agitation, soit que c'était le fonctionnement du parti qui empêchait que celui-ci ait plus de succès immédiats. On sait toutes les petites crises qui se sont produites dont la dernière est celle de Milan en 1964.

En France, on a décalqué purement et simplement la situation italienne et on a déclaré : ce qui est possible de faire en Italie on peut le faire ici. Si on ne le fait pas, c'est que les camarades ne le veulent pas. D'où l'affirmation de la nécessité du " Prolétaire ". Si des critiques s'élevaient contre cette décision, on taxait leurs auteurs de sabotage ou de défenseurs du travail artisanal...

Pour justifier le travail on a fait appel à Lénine et son " Que faire ? " et on a répété qu'il fallait exporter la théorie; il faut un journal comme il l'a fallu en Russie. Malheureusement les situations ne sont pas identiques.

On avait pourtant déclaré dans le parti, pendant des années, qu'en France il fallait un travail théorique intense pour lutter contre les déviations politique et chauviniste du mouvement ouvrier français. Ce qui ne voulait pas dire qu'il fallait se cantonner dans un travail de secte. Il y avait la revue, il fallait axer le travail sur celle-ci et, en même temps, se posait la transmission aux autres pays : Allemagne, Angleterre, à l'époque, Portugal, Espagne, Amérique du Sud, Algérie, Tunisie, à l'heure actuelle.

La volonté d'imposer une activité que nous jugions prématurée a conduit beaucoup de camarades à faire recours à la volonté pour imposer les décisions (là nous retompons dans la déviation bien française) mais la volonté, comme l'a montré Marx, débouche toujours dans la bureaucratie. Or, dès 1961, les marseillais constituaient un comité politique qui devait non seulement s'occuper de la rédaction de la revue mais donner aussi des directives politiques aux deux groupes de langue française!! Mais cette méthode se généralisait dans le parti et le centre, pour faire triompher à tout prix une affirmation du parti non-artisanale, non-familiale, eut recours lui aussi à des méthodes volontaristes et nous sommes arrivés à la terreur idéologique, à la méthode des exclusions.

C'est de cela que nous avons peur. Nous n'avons jamais

critiqué l'activité vis-à-vis de l'extérieur, même maintenant. Car l'intensité de cette activité dépend de l'appréciation de la situation objective et on peut plus ou moins analyser correctement celle-ci. Une erreur n'est pas condamnable. Ce que nous avons critiqué, c'était le reflet de cette activité dans la vie même du parti. Encore une fois cela ne date pas d'hier. Ainsi lorsqu'on nous disait qu'il était impossible de traduire les articles italiens (Sul filo del tempo) pour les mettre dans la revue, parce que les ouvriers français ne pourraient pas comprendre, nous n'étions pas d'accord. Nous ne l'étions pas lorsqu'on envisageait la revue uniquement pour convaincre l'extérieur; nous disions qu'elle devait avant tout permettre aux camarades de comprendre le programme et d'unifier leurs luttes. On a au contraire orienté la revue dans le sens d'une publication qui devait répondre à des préoccupations de l'ambiance française. C'est pourquoi on n'a jamais voulu donner satisfaction à notre demande : faire paraître les compte-rendus des réunions internationales. Dans ce cas, il n'y aurait jamais eu de problème de collaboration à la presse. Du matériel nous en avons en quantité, mais on ne le publie pas!...

On pourrait penser que tout cela serait irrévocablement du passé, mais les derniers événements ont prouvé que non. Tout cela parce qu'on a pris à la légère toute la crise qui a conduit à Naples. On la considère comme un simple accident (une crise de croissance!), comme quelque chose qui n'a aucun rapport avec toute l'activité du parti. On efface tout et on recommence... les mêmes erreurs. A notre avis cela ne dérive pas d'un esprit de nouveauté, ou d'une mauvaise volonté, mais d'une incompréhension théorique. On veut bien enlever le mécanisme démocratique dans le parti, mais on ne sait pas quoi y mettre à la place. Il n'y a pas eu une compréhension claire et nette 1) du centralisme organique; 2) que le parti est préfiguration de la société communiste. Les thèses sont une affirmation négative du parti (ne seraient-ce que parce qu'elles dérivent, pour la première fois dans la vie du parti depuis 15 ans, d'une activité négative : la volonté de couper le parti) vis-à-vis de la mystification démocratique, il faut une affirmation positive dans le sens où Marx disait que "le communisme, enfin, est l'expression positive de la propriété privée abolie, et en premier lieu de la propriété privée générale." Il nous semble nécessaire de préciser de façon plus substantielle le fonctionnement positif du parti, du fonctionnement libéré du démocratisme. En affirmant cela, nous ne faisons en aucun cas une réclamation pour un parti idéal. Cette question que l'on nous a imputée est tout à fait en dehors de nos préoccupations. Vouloir un parti idéal serait de l'utopisme dans le style Fourier. Cela voudrait dire : construisons un parti idéal, et, ensuite, par émulation, tous les prolétaires y viendront. Nous savons très bien que le parti n'est jamais quelque chose de parfaitement pur. Seulement lorsque nous disons que le parti est la préfiguration de la société communiste nous faisons une affirmation dynamique; une affirmation qui implique un lien dialectique avec le but qui éclaire tout notre mouvement et le mouvement lui-même. Nous proclamons par là même qu'il ne saurait y avoir de distorsion entre l'un et l'autre. D'ailleurs que disait Marx à propos du communisme : "Le communisme n'est pas pour nous un état qui doit être établi, ni un idéal, d'après lequel la réalité doit se comporter. Nous appelons communisme le mouvement réel qui supprime l'état de choses actuel. Les conditions de ce mouvement découlent de la présupposition actuellement existante." Idéologie Allemande.

Toute l'histoire du parti est celle de sa production sous sa forme la plus pure. C'est ce que nous enseigne l'histoire des

3 internationales (je te communiquerai le compte-rendu de la réunion de Marseille de 1962 qui traita ce sujet). Dans l'article déjà cité " La structure du parti... " il est dit : "En conclusion la 3° internationale était non "purement communiste "... c'est pourquoi la formule d'organisation qui la caractérise le "centralisme démocratique ",était justement elle aussi une formule de transition, ouverte à des développements opposés et divers." "Il n'est donc pas possible de séparer les positions de la Gauche dans le domaine de la tactique des positions de la Gauche dans le domaine organisationnel."

Qu'est-ce que cela a-t-il impliqué pour la Gauche, sinon de lutter pour un véritable parti communiste mondial?En quoi réside toute la lutte de la Gauche sinon dans la tentative de faire triompher un parti qui se réclame intégralement du programme de 1848 et qui ne connaisse pas de distorsion entre théorie et pratique (tactique) et théorie et organisation.

C'est dans cette perspective que nous avons toujours émis des critiques. C'est pourquoi, de nouveau, ce que nous voulons ce n'est pas une remise en cause de ce qui a été fait pour l'arrêter et porter ainsi un discrédit sur des camarades; nous voulons que l'on étudie les méthodes appliquées au sein de l'organisation. Nous l'avons affirmé plusieurs fois, les Notes pour les thèses, les Thèses sont de formidables contributions à la clarification du comment le parti doit fonctionner. Nous ne voulons pas que cela soit traité à la légère, car c'est grave que l'on ait pu être amené à un moment donné à envisager de se séparer froidement d'une portion du parti. Les camarades ont ressenti (surtout les vieux camarades italiens) de façon très douloureuse le fait qu'on ait voulu les exclure.

On nous a demandé de rédiger un texte et de le faire circuler dans le parti avant la réunion internationale afin de la faire connaître avant celle-ci. Nous ne sommes pas d'accord avec de tels procédés démocratiques. Nous proposons plutôt que le programme de la prochaine réunion comprenne un travail sur ce thème (méthode que le parti a toujours employé dans le passé) et qu'un camarade soit chargé d'exposer cela.

Nous voulons pouvoir travailler dans le parti. Or ceci est impossible si, périodiquement, on jette le discrédit sur un certain nombre de camarades. La dernière accusation est encore très grave puisqu'on nous dit que nous avons la même position que ceux qui fomentèrent la scission de 1951.

Dans " La Sainte Famille ", Marx explique la théorie des peines en société bourgeoise : " Toute théorie des peines, qui, dans le criminel, tient compte de l'homme, ne peut le faire que dans l'abstraction, dans l'imagination, précisément parce que la peine, la contrainte contredisent le comportement humain. Dans l'exécution, la chose serait d'ailleurs impossible. A la loi abstraite se substituerait l'arbitraire purement subjectif, puisque dans chaque cas, il appartiendrait aux hommes officiels honnêtes et honorables, d'approprier la peine à l'individualité du criminel. Platon avait déjà compris que la loi doit être exclusive et s'abstraire de toute individualité. "De ce fait, la peine ne peut être édictée que par une loi générale et le poids de la peine doit être supporté en totalité par le condamné. Puis, Marx explique comment la chose se présente en société communiste: " Dans les conditions humaines, au contraire, la peine ne sera en réalité que la condamnation du coupable par lui-même. On ne voudra pas le convaincre qu'une violence qui lui sera faite de l'extérieur est une violence qu'il s'est faite lui-même. A ses yeux, les autres hommes se

LETTRE DE BORDIGA DU 03.03.1966.

(Bordiga avait constitué autour de lui une équipe de collaborateurs qu'il appelait ses négres, voulant dire par là qu'ils étaient les vrais auteurs du travail accompli, ce qui n'était pas vrai! Ceux-ci lui écrivaient plus ou moins régulièrement. Une fois ou deux par semaine, un certain nombre de camarades se réunissaient chez. Il dictait à l'un d'eux sa réponse. Elle était non seulement envoyée aux négres mais au centre (B. Maffi) et à certains vieux camarades désireux de rester en contact avec lui. La lettre dont nous publions un extrait fut envoyée à des camarades de Milan, Florence, Messine, Rome, Cosenza, Turin, Paris, Marseille.)

En conclusion sur le thème du livre " Contra " (...) il y a trois formes de manifestation également à déplorer : 1° celle de celui qui se réjouit que soit finalement en circulation, avec les effets publicitaires de la couverture avec le nom et le museau du grand imbécile, 2° celle de celui qui pense de façon très peu sage que les porcs qui ont fait l'opération sont en train de récupérer le tas de sous que le parti aurait pu encaisser en faisant lui l'ignoble usage de ce nom et de ce museau, raisonnement qui révèle le non-dépassement de l'esprit boutiquier qui doit nous faire horreur, 3° celle de celui qui aurait voulu qu'Amadeo, en se qualifiant d'auteur offensé, aurait dû faire un grand tapage, sans penser que cela aurait tout simplement fait le jeu des éditeurs improvisés. La considération juste est celle-ci : la diffusion, dans l'ambiance bourgeoise moderne corrompue des idées imprimées ne suit pas le jeu de l'offre et de la demande, mais suit les influences capitalistes de classe qui dominent l'Etat démocratique. Quelque soit l'éditeur commercial, le vil compromis moderne suffoquera toujours la manifestation des thèses qui insultent le prêtre, le père éternel, la démocratie, la liberté et valeurs similaires désormais sacrées pour l'énorme majorité. On ne rompt ni en agitant le drapeau de la grande personnalité ni avec les forces anonymes collectives d'un groupe trop petit et trop pauvre. Qu'elles aient ou non le nom d'Amadeo, le rayon de diffusion des publications imprimées sera réduit parce que la curiosité de couches restreintes pour ce vieux incrépité (istupidito) qui ne décampe pas de positions vieilles d'un demi-siècle, ne sera jamais en mesure de rompre la chappe de plomb du conformisme, et il en sortira encore moins un bénéfice qui puisse servir de moyen pour résister à l'écrasante supériorité de l'ennemi. Tout le reste n'est que position puérile...

REMARQUES

Bordiga reste cohérent avec lui-même. En 1953, au dos de la couverture de l'unique n° de la revue " Sul filo del tempo ", il avait écrit :

" Pour suivre la continuité des apports de notre travail, les lecteurs ne doivent pas s'arrêter aux changements de titre des périodiques, dûs à des épisodes relevant d'une sphère inférieure. Nos contributions sont facilement remarquables par leur indivisible organicité. De même que c'est le propre du monde bourgeois que toute marchandise soit porteuse de son étiquette de fabrique, que toute idée soit suivie de la signature de l'auteur, tout parti se définisse par le nom du chef, il est clair que nous sommes dans notre camp prolétarien quand le mode d'exposer s'intéresse aux rapports objectifs de la réalité pour ne jamais se cantonner aux avis personnels de contradicteurs stupides, aux

louanges et aux blâmes, ou à de vains matches disproportionnés entre " poids lourds " et " poids légers " ; Dans ce cas, le jugement ne porte plus sur le contenu, mais sur la bonne ou mauvaise renommée de celui qui expose.

Un travail comme le nôtre ne réussira qu'à la condition d'être dur et pénible et non pas facilité par la technique publicitaire bourgeoise, par la vile tendance à admirer et à aduler les hommes."

Il est également cohérent lorsqu'il place le problème sur le plan d'un rapport de forces et dénonce l'illusion de ceux qui croient que son œuvre soit recevable à l'époque où il vivait. Cependant on peut lui faire remarquer que la situation a changé et qu'il y a une " demande " effective en ce qui la concerne, parce qu'elle constitue un apport certain pour la compréhension de l'histoire de ces dernières années et pour celle de la théorie du prolétariat; parce qu'il y a également une récupération en acte. Les " forces capitalistes " agissent plus par cette entremise que par répression.

Il ne s'agit pas de " rompre le bloc (...) en agitant le drapeau de la grande personnalité " mais d'arracher l'œuvre d'un révolutionnaire, de l'extraire d'un magma de confusion. Par elle-même elle pourra s'imposer en fonction de son importance historique. Simultanément, il est possible que ceux qui, pendant un certain temps, ont opéré avec lui se situent en précisant leur mode de concevoir le devenir révolutionnaire.

=====

(SUITE DE LA PAGE 100)

ront plutôt des sauveurs naturels qui le libéreront de la peine qu'il aura prononcée contre lui-même. En d'autres termes, la situation sera complètement renversée. " (pp.69-70 du tome III des œuvres philosophiques. Edition Costes.)

Dans le parti, on devrait s'inspirer du dernier fragment de la citation. Il ne s'agit en aucune façon de lancer l'anathème contre qui que ce soit; il faut que la collectivité parti prenne en charge les erreurs commises et tende à les surmonter. Ainsi la fraternité qui n'aurait jamais due être escamotée réapparaîtra dans les rangs de notre organisation.

=====

LETTRE DE E. MAFFI A C. BOURGOIS.

Milan, le 23 août 1975

Monsieur,

Nous avons appris avec étonnement que vous aviez l'intention de publier prochainement en langue française dans la collection 10x18 le texte "Russia e rivoluzione nella teoria marxista", paru dans notre journal il programma comunista de novembre 1954 à mai 1955.

Nous vous informons que nous sommes les uniques dépositaires du droit de reproduction de tout article ou série d'articles parus dans notre organe, et que votre projet d'édition a été mené entièrement à notre insu.

Si nous nous voyons contraints, à notre corps défendant, à invoquer ce droit, c'est que les reproductions défectueuses ou déformées des textes publiés dans notre presse nous ont récemment amené à mettre un coup d'arrêt aux éditions "pirates" qui en étaient faites en Italie, notamment à faire supprimer une préface à l'édition du "Dialogato con Stalin" publiée par les "Edizioni Sociali" et à faire retirer de la vente une édition de "Russia e rivoluzione nella teoria marxista" publiée par les éditions "Il Formichiere".

La situation en France n'étant pas différente à nos yeux, nous entendons utiliser tous les moyens de droit, y compris la demande de saisie judiciaire en référé, pour empêcher la parution d'éditions qui ne présenteraient pas tout le caractère de sérieux indispensable.

Nous pensons cependant que votre bonne foi a sans doute été surprise en cette affaire, et nous ne voyons pas d'inconvénient à la régler à l'amiable, pourvu que nos droits soient respectés, en particulier en ce qui concerne le contrôle du texte édité et de la présentation qui en est faite.

Dans ce but nous prions notre correspondant à Paris M. Boris Prassoloff, qui a la responsabilité de nos éditions en langue française et en particulier de notre revue "Programme Communiste", et à qui nous envoyons copie de la présente lettre, de se mettre en rapport avec vous. M. Prassoloff a notre entière confiance pour négocier les termes d'un projet d'accord qui serait soumis à notre signature.

Nous serions heureux d'arriver à un tel accord malgré les circonstances fâcheuses, que nous déplorons, de ce premier contact.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de nos salutations distinguées.

REMARQUES

1. - Le PCI, et Maffi tout particulièrement, rompt avec la tradition du parti. En 1952, lors d'une affaire beaucoup plus grave puisqu'il s'agissait de la propriété du journal et de la revue que les dissidents autour de Damen avaient monopolisés. Il écrivit dans une circulaire du 18.09.1952, au nom du bureau exécutif :

" Il est clair, que, nous, nous n'irons pas implorer à la justice bourgeoise la qualité de légitimes continuateurs de la Gauche Italienne et notre élévation par décret au rang de représentants du mouvement. Nous laissons cela à ceux qui ont fait de la solution des problèmes d'idéologie, de programme et d'organisation une matière pour juges et avocats. Si " Battaglia Comunista " et " Prometeo " doivent devenir des titres de journal et de revue prolétaires à la suite d'une sanction officielle bourgeoise, et bien nous préférons les répudier. Nous dirons : la bourgeoisie s'est emparée de " Battaglia " , de " Prometeo, du nom du parti; qu'elle les garde. "

Vingt trois ans après, le même Maffi irait donc implorer la justice française (bourgeoise comme en Italie je suppose) afin qu'elle fasse tout pour lui restituer son Bordiga ou ses articles de journal (il programma comunista). Bouffonnerie qui traduit que non seulement il abandonne complètement les positions bordiguiennes, mais qu'il pédale à côté du vélo!

2. - Contradiction avec ce que dit l'article : "Amadeo Bordiga militant révolutionnaire et non penseur solitaire" qui, comme la lettre de Maffi, date du 28.08.75. L'auteur n'y réclame pas de droit au sujet d'articles parus dans les publications du parti. Il regrette qu'à l'exception d'un seul, ceux qui ont publié Bordiga n'ont pas demandé aux dirigeants du PCI l'autorisation de le faire ni de rédiger un texte de présentation à cet effet.

Là où il y a accord c'est sur le reniement de la pensée de Bordiga :

" On devait également donner cette leçon à ceux qui sollicitaient l'utilisation du nom à des fins propagandistes. Les communistes révolutionnaires ne sont pas abstraitement et dans l'absolu contre l'usage de tels moyens... "

Pour Bordiga, on a pu le voir, il n'existe pas de telles subtilités préluces aux capitulations les plus ignominieuses.

3. - Maffi dit qu'ils ont fait retirer de la vente l'édition de "Russia e rivoluzione nella teoria marxista" éditée par " Il Formichiere ". C'est faux. D'autre part dans l'article sus-mentionné, il n'est pas fait allusion à cet incident et il est même question de façon assez favorable de G. Galli, préfacier du livre, à cause d'une histoire du PC italien qu'il écrivit dans les années 50 où n'escamote pas l'œuvre de Bordiga, ni diffame ce dernier.

En ce qui concerne les "Edizioni Sociali", on trouve cette remarque :

" Le récent éditeur du "Dialogue avec Staline" respecte - acte lui en soit rendu - cette exigence quand, dans une brève prémisses, rappelle que les écrits d'Amadeo..."

Cette publication trouve donc grâce aux yeux de l'anonyme mais non à ceux de Maffi! C'est vraiment le foutoir dans ce parti!!

4. - B. Maffi ne peut pas s'opposer à la publication assurée par un éditeur que lui et les siens considèrent^{nt} comme bourgeois. L'argument

qu'il produit pour se justifier ne tient pas debout car le texte de " Struttura economica e sociale della Russia di oggi " de Editoriale Contra avait été modifié en ce sens qu'il avait été débité en chapitres avec élimination de quelques passages mais, surtout, il y avait une préface qui allait totalement à l'encontre de ce que pensait Bordiga.

Maffi est ici en désaccord avec cedernier. L'annonce de la publication du texte de Bordiga chez 10/13 l'a complètement paniqué. Il a perdu la tête: il dit et fait n'importe quoi. Il a perdu tout contrôle de lui-même et exhibe bien ce qu'il est : un aspirant dictateur. Il voudrait non seulement revoir la traduction, alors que celles du PCI sont très défectueuses, mais faire la préface. Il voudrait déjà contrôler les maisons d'édition. Quel bouffon ! veramente una specie di Battilocchio!! pure anonimo!

Il ne s'agit pas de défendre la liberté. Toutefois à force d'annoncer la critique de Marx au sujet de Liberté, Egalité, Fraternité, on en arrive aux camps de concentration et aux asiles psychiatriques soviétiques.

5. - La grande différence entre les épigones de Marx et ceux de Bordiga est que les premiers transformaient en icône leur maître inopportün, les seconds le tournent en dérision.

6. - La lettre de Maffi est le vaste bluff d'une grenouille qui veut se faire plus grosse qu'un boeuf. Il et elle ne pouvaient qu'éclater.

Plusieurs personnages sont apparus dans les pages qui précèdent. Nous fumes obligés de nous en occuper (il fut difficile parfois de ne pas utiliser l'ironie et le persiflage) dans la mesure où ils ont ce rapport négatif avec Bordiga qui est de l'asphyxier sous leurs banalités et essaient de faire écran entre son œuvre et tous ceux qui sont préoccupés du devenir de l'espèce. De là, un dialogue dont ils furent les supports, le protagoniste essentiel étant Bordiga; le thème fut l'importance de son œuvre, sa situation historique et, par de là son être, le dialogue se fait, se poursuit avec les morts, ceux dont il témoigna.

Tout théoricien d'une certaine amplitude a une frange de pensée qui va au-delà de celle fondamentale qui forme le noyau de sa réflexion, le lieu de toutes les pensées récurrentes se renouvelant toujours à partir d'un ensemble stable, définissant ses préoccupations essentielles. Il s'y trouve des éléments de réflexion qui pourront être développés et engendrer, par l'entremise d'êtres humains plus tard venus dans le temps, de nouvelles théories, d'autres systèmes, etc. Dans certains cas, c'est un fait sans plus, c'est-à-dire que cela se produit comme au corps défendant de l'auteur. Dans d'autres cas, il n'en est pas de même, le théoricien étant tendu vers des compréhensions qu'il sentait lui échapper, réfléchissait toujours à la pointe extrême de l'intuition sans jamais abandonner la vérification nécessaire de ce qu'il avait avancé. Il était dialogant aux confins du perceptible, du compréhensible, en étant conscient de toutes les ouvertures de son œuvre. Si la vie lui avait été donnée plus longue; peut-être aurait-il pu choisir, emprunter telle ou telle ouverture, tout en maintenant la tension qui l'avait porté jusqu'à ce lieu où tout se rediversifiait. De tels êtres peuvent être nommés précurseurs.

Bordiga est un de ces hommes. Je ne veux pas dire qu'il nous soit précurseur car le hiatus historique qui nous sépare de lui est de trop faible amplitude. Cependant étant donné, comme je l'ai exprimé dans " Bordiga et la passion du communisme " qu' " il s'est volontairement limité; il n'a pas produit ce qui était potentiellement en lui, ils n'a pas développé une foule d'intuitions qui pouvaient faire sortir de l'impasse théorique.

Elles ne furent pas le produit d'un " penseur solitaire " mais découlèrent de l'affrontement avec une réalité qui ne se laissait pas interpréter par un marxisme codifié. Le surgissement de données théoriques qui, sans remettre en cause l'œuvre de Marx, lui donnait une dimension nouvelle, pouvait engendrer un enrichissement; de là leur affirmation au moment du heurt avec les adversaires, leur non-développement ensuite. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait cohérence entre toutes ces intuitions et parfois une certaine liaison qui reste, toutefois, au stade embryonnaire. En un certain sens Damen a raison lorsqu'il dit que Bordiga n'a pas fait d'étude théorique exhaustive (Cf. Bordiga: validité et limite d'une expérience).

Le dialogue a donc consisté à développer ces intuitions. Les pages qui précèdent montrent à quel point cela rencontra des résistances au sein du PCI. Je me suis un peu attardé à son sujet pour expliquer mon point de rupture avec cette organisation, pour faire évidemment comprendre que ce n'est pas avec plaisir que j'ai constaté l'échec de la tentative de créer (perspective de Bordiga) un organe stable pour la prévision du futur; ce que devait être, selon nous, le parti. Je ne reviendrai plus là-dessus, tant la réponse à des attaques malveillantes et stupides détourne de l'œuvre essentielle et fait ré-

gresser. A l'avenir je me contenterai de publier - dans la mesure où cela sera nécessaire - des lettres et des textes antérieurs à 1966 accompagnés de quelques commentaires.

En revanche, le dialogue avec Bordiga se poursuivra en particulier avec des préfaces à ses ouvrages non encore publiés en français, parce qu'il est un élément essentiel du dialogue plus vaste avec tous ceux qui se sont élevés contre le despotisme en marche du capital; avec les êtres humains du futur car, plus que jamais, nous devons nous déterminer en fonction d'une action de l'avenir. Dans la mesure où nous réalisons cet aller hors du monde, nous le vivons. Le dialogue avec Bordiga est communication avec ceux du passé, c'est le maintien de la communication entre les générations à laquelle il tenait temps. C'est le refus de la fragmentation du temps qui est fragmentation de la Gemeinwesen qui crée l'écartèlement des êtres humains et leur incapacité à affronter dans sa totalité la question de l'élimination du capital.

C'est aussi un dialogue au sujet de la nécessité de sortir de ce monde et du comment en sortir. Ce qui le fait éclater tant le nombre de protagonistes s'accroît, tant on rencontre aussi d'humanités diverses que le mouvement à la communauté humaine doit unifier pour que celle-ci soit réellement la solution unique et multiple du divers humain développé au cours des millénaires.

CAMATTE Jacques
Octobre 1975

TEXTES LE BORDIGA PUBLIES DANS INVARIANCE

N°3 : L'" Invariance" historique du marxisme (195) - Les fondements du communisme révolutionnaire (1957) - Les révolutions multiples (195) - Le programme révolutionnaire immédiat (1952) - La guerre doctrinale entre le marxisme et l'économie bourgeoise (1953).

N°4 : Le renversement de la praxis dans la théorie marxiste (1951) - Parti révolutionnaire et action économique (1951) - Leçons des contre-révolutions. Révolutions doubles - Nature capitaliste-révolutionnaire de l'économie russe (1951) - Résumé des thèses exposées à la réunion de Florence (1951), - Appel pour la réorganisation internationale du mouvement.

N°5 : Le battibocchio dans l'histoire (1953) - Fantomes carlyliens (1953) - Dégonfle toi, surhomme ! (1953) - Plaidoyer pour Staline (1956) - Clé des changements de scène des " grands acteurs " de l'histoire (1964).

N°6 : J'ai incorporé dans " La révolution communiste - thèses de travail - : " 7 Novembre 1917-1957 : quarante ans d'une organique appropriation des événements de Russie dans le développement social et historique international. ", ainsi que " Thèses et contre-thèses sur la question agraire ".

N°7 : Lettre de la fraction communiste abstentionniste du parti socialiste italienne (1919) - Le mouvement communiste international (1920) - Les tendances de la III^e Internationale (1920) - La situation en Allemagne et le mouvement communiste (1920) - A tous les camarades du parti communiste d'Italie (1923) - Formulaire économique de K. Marx (1959) - La science économique marxiste en tant que programme révolutionnaire (1960) - Marxisme et misère (1949) - Discours de Bordiga sur le parlementarisme (1920) - Le principe démocratique (1921).

N°8 : Relativité et déterminisme (1955) - Programme du communisme tétral et théorie marxiste de la connaissance (1962).

N°9 : Eléments d'orientation (1946) - Les thèses de la gauche 1945 - A bas la république, à bas sa constitution (1947) - Marxisme ou artisanat (1949) - Pacifisme et communisme (1949).

N°10 : Schéma des thèses sur l'orientation et les tâches du parti communiste d'Italie, présenté par la " Gauche " du parti en vue de la conférence nationale de Côme (1924). (rédigé avec B. Fortichiari R. Grieco, L. Repossi) - Le danger d'opportunisme et l'internationalisme (1925) - Lettre de Bordiga à Korsch (1926) - Déclaration de Bordiga au congrès de Lyon (1926), - Le règne de la contre-révolution (1951).

D'autres membres de la gauche nous avons publiés les textes suivants :

Ottorino PERRONE : Nature, fonction et tactique du parti révolutionnaire de la classe ouvrière (1945) dans le n°9. -- Piomb, mitraille, prison (1937), dans le n°7.

JEHAN : La guerre en Espagne (1937) dans le n° 3.

Tous ces numéros font partie de la Série I.

=====

La revue LE FIL DU TEMPS (c/o J. Angot B.P. 24 - 75019 Paris) a publié : La question agraire (1921) et la Question agraire (1954) dans les n°2, 6 et 7. - Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste (réunion de Trieste 1953) dans le n°5. - Défense du programme communiste (1919) - Discours de Bordiga au congrès de Livourne (1921) - Pour se remettre à l'ABC: la nature du parti communiste (1921) dans le n°8.

Je n'indique que les textes qui ne sont pas parus dans d'autres revues. Notons d'autre part que l'article " La structure organique du parti est l'autre face de son unité de doctrine et de propagande paru dans "Le fil du temps" n°8 est de Domenico Ferla.

Enfin, nous avons publié en brochure: Redresser les jambes aux chiens "et " Le marxisme des bœufs " qui paraîtront dans " Russie et révolution dans la théorie marxiste " Ed. 10/18.

En ce qui concerne le PCI, la Gauche Italienne et plus particulièrement Bordiga, j'ai publié les textes suivants :

Série I : n° 5 Perspectives - N°6 La Gauche communiste d'Italie après la guerre - N°9 La Gauche communiste d'Italie et le parti communiste international. N° 10 Le fil du temps.

Série II: N° 4 Bordiga et la révolution russe : Russie et nécessité du communisme (toute la première partie). Ce texte a été traduit en italien sous le titre Communauté et communisme en Russie Ed. Jaca Book. Il va paraître prochainement en espagnol, avec le même titre aux Ed. Zero. Madrid.

Livres : Bordiga et la passion du communisme préface au livre portant le même titre. Elle fut d'abord publiée en italien (1972) dans un livre intitulé " Bordiga : testi sul comunismo " qui contient les mêmes textes que le livre français.

Préface à " Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui " (Ed de L'Oubli - 2 rue Wurtz - 75013 Paris).

" La révolution russe et la théorie du prolétariat " préface à " Russie et révolution dans la théorie marxiste " Ed. 10/18.

DIALOGUE AVEC BORDIGA

- 01 - Scatologie et résurrection.
- 47 - En guise de réponse à " Programme Communiste ".
- Appendice
- 32 - Lettres de Camatte à Bordiga 22.XII.1964 et Janvier 1966.
- 101 - Lettre de Bordiga du 09.09.1966.
- 103 - Lettre de Maffi à Bourgois 23.08.75.
- 106 - Dialogue avec Bordiga
- 108 - Textes de Bordiga publiés dans Invariance.

Revue inscrite à la Commission paritaire des publications et agences de presse

no 5126

Supplément au no 11, série III 1975 d'INVARIANCE

E R R A T A

- p.8.2°§.Ligne 3 lire : PIC (Pour une intervention communiste).
 p.12.4°§.Ligne 6: lire : arrachées par la foule
 p.15.1°§.Ligne 17 lire : " fusillé) proclamer sa fidélité...
 p.28.3°§.Ligne 1 lire : c'est contre la ...
 p.32.4°§.Ligne 17 lire : dans ce cas...
 p.33.4°§.Ligne 16 lire : dénonçant....
 p.35.5°§.Ligne 11 lire : idéalisme : Invariance
 p.36.2°§.Ligne 4 lire : , et con-
 p.38.dernière ligne : tembre 1968 d'Invariance....
 p.41.2°§.Ligne 2 lire : couche faisant partie...
 p.42.1°§.Ligne 6 lire : Parasite de qui ?
 4°§.Ligne 3 lire : s'éteigne...
 p.43.4°§.Ligne 2 lire : sauf dans des cercles...
 p.45.4°§.Ligne 1 lire : son plus mauvais...
 p.48.3°§.Ligne 14 lire : limpide....
 p.51.1°§.Ligne 5 lire : les tendances centrifuges qui...
 p.65.3°§.Ligne 5 lire : antagonique du...
 p.73.2°§.Ligne 4 lire : efficace...
 p.83.Av-dernière ligne : de communisme...
 p.84.3°§.Ligne 9 lire : utiliser un tel argument...
 p.87.4°§.Ligne 3 lire : un organisme.
 5°§.Ligne 3 lire : Le centre....
 p.88.3°§.Ligne 13 lire : n'allait pas...
 5°§.Ligne 8 lire : toujours à cause...
 p.89.2°§.Ligne 7 lire : Pendant la...
 p.92.4°§.Ligne 7 lire : une conception fausse du parti...
 p.99.2°§.Ligne 22 lire : en aucun cas une...
 p.100.4°§.Ligne 2 lire : afin de le faire...
 p.101.1°§.Ligne 5 lire : se réunissaient chez lui.

Pour toute correspondance s'adresser à :

CAMATTE Jacques

B.P. 133 - 83 170 Brignoles - France

Pour les paiements :

Camatte Jacques CCP 21 460 91 PARIS

REVUE TRIMESTRIELLE

Directeur responsable : J. Camatte

Dépôt légal 4° trimestre 1975

Revue inscrite à la commission paritaire des publications
 et agences de presse:

n° 54726

Supplément au n° 1, Série III 1975 d'INVARIANCE